

DOCTORAT
ES-LETTRES

PARIS

THÈSES

EN FRANÇAIS

SEPTIÈME SÉRIE

7

1856-58

JOLY

DANSIN

FUSTEL

DESIARDINS

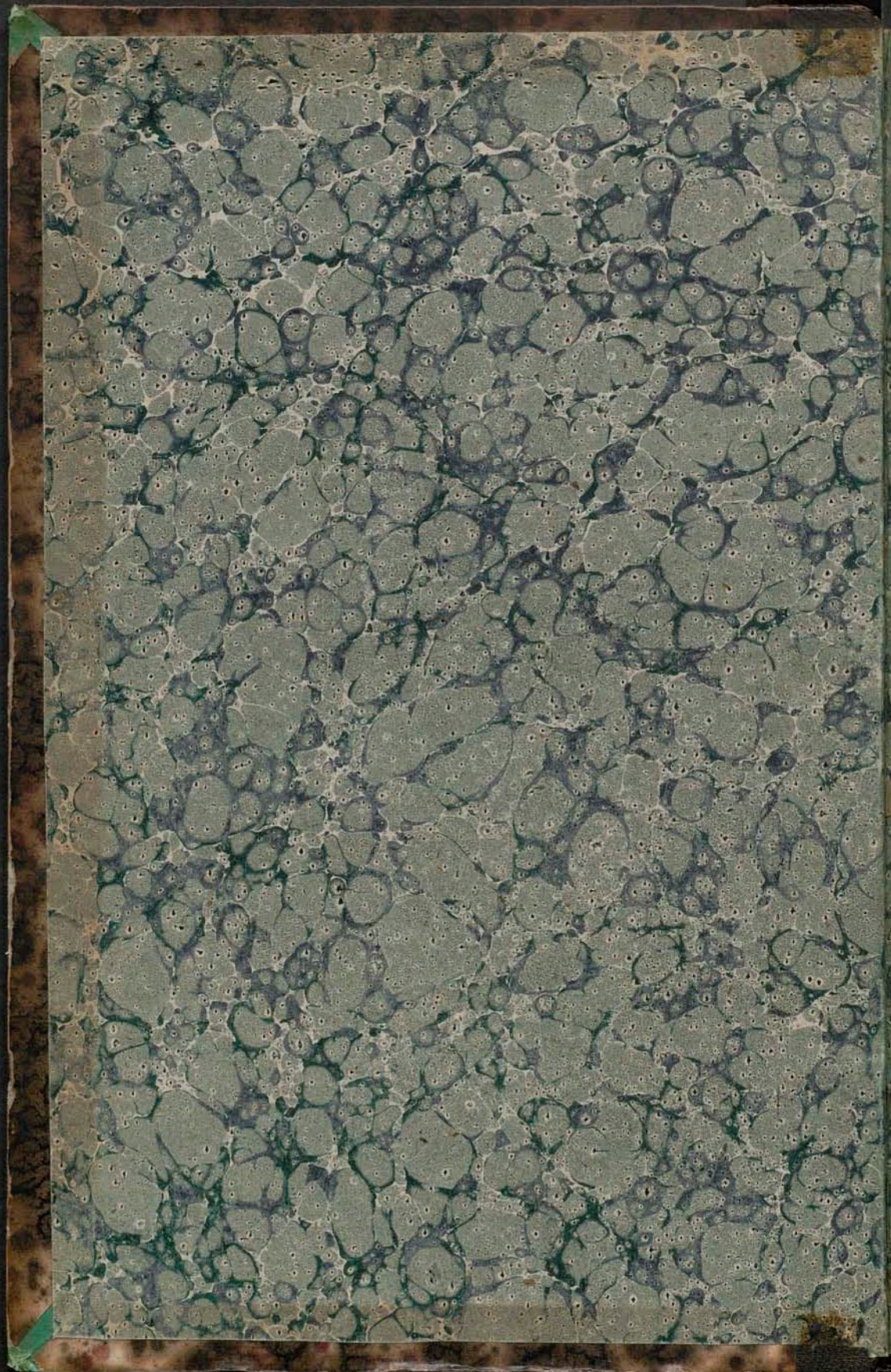


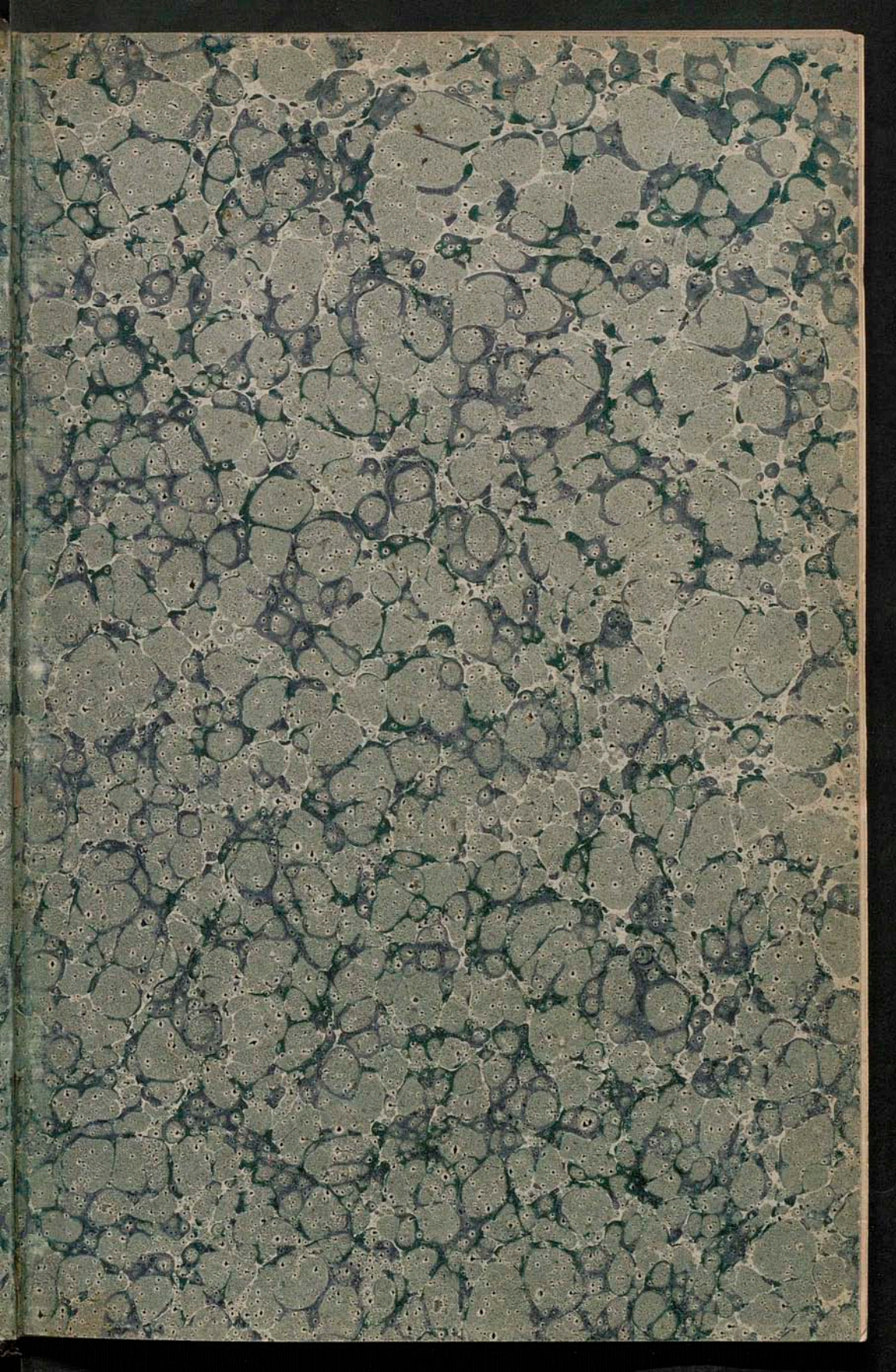


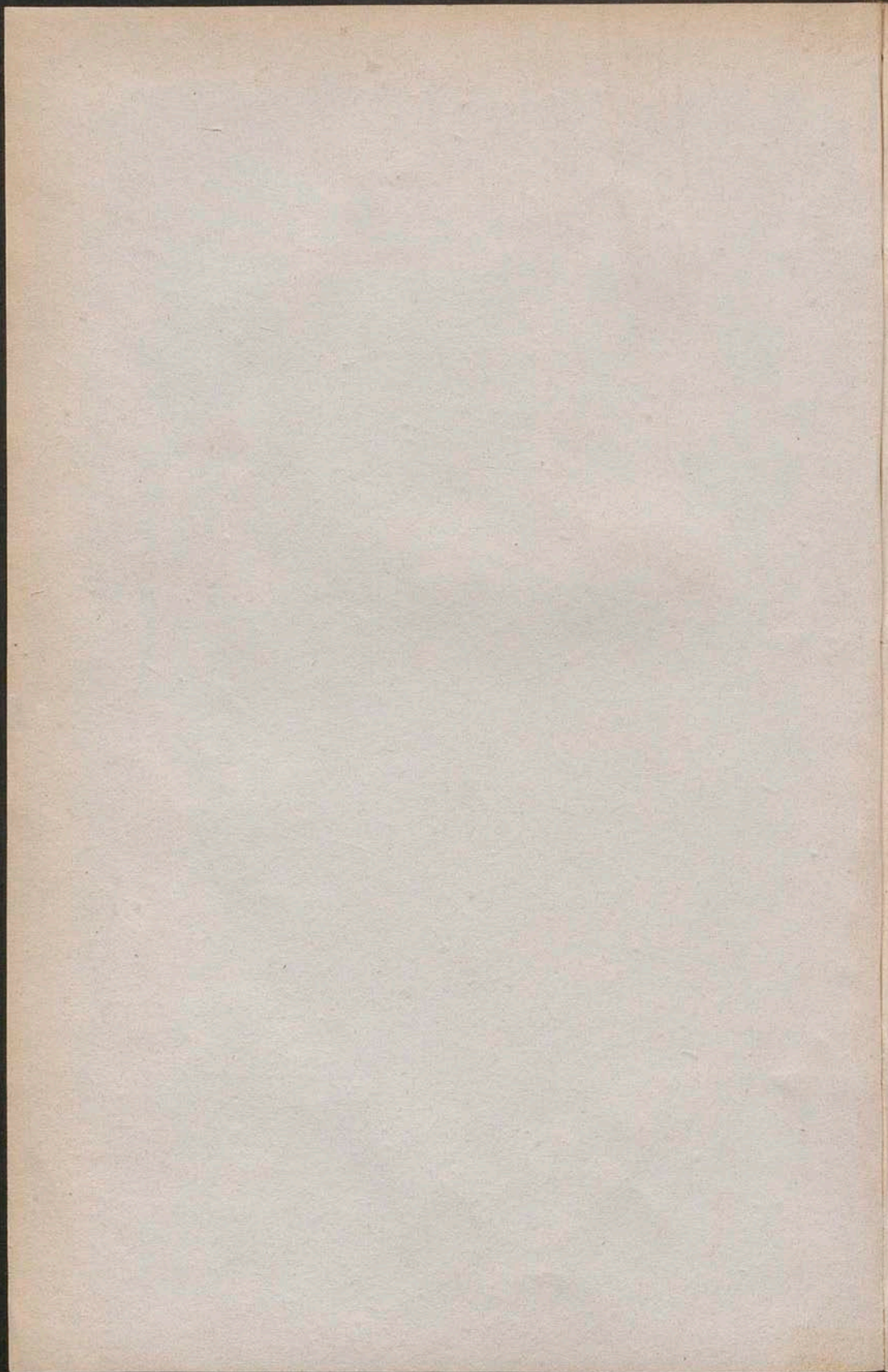














UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv.

SIGB

S1b11

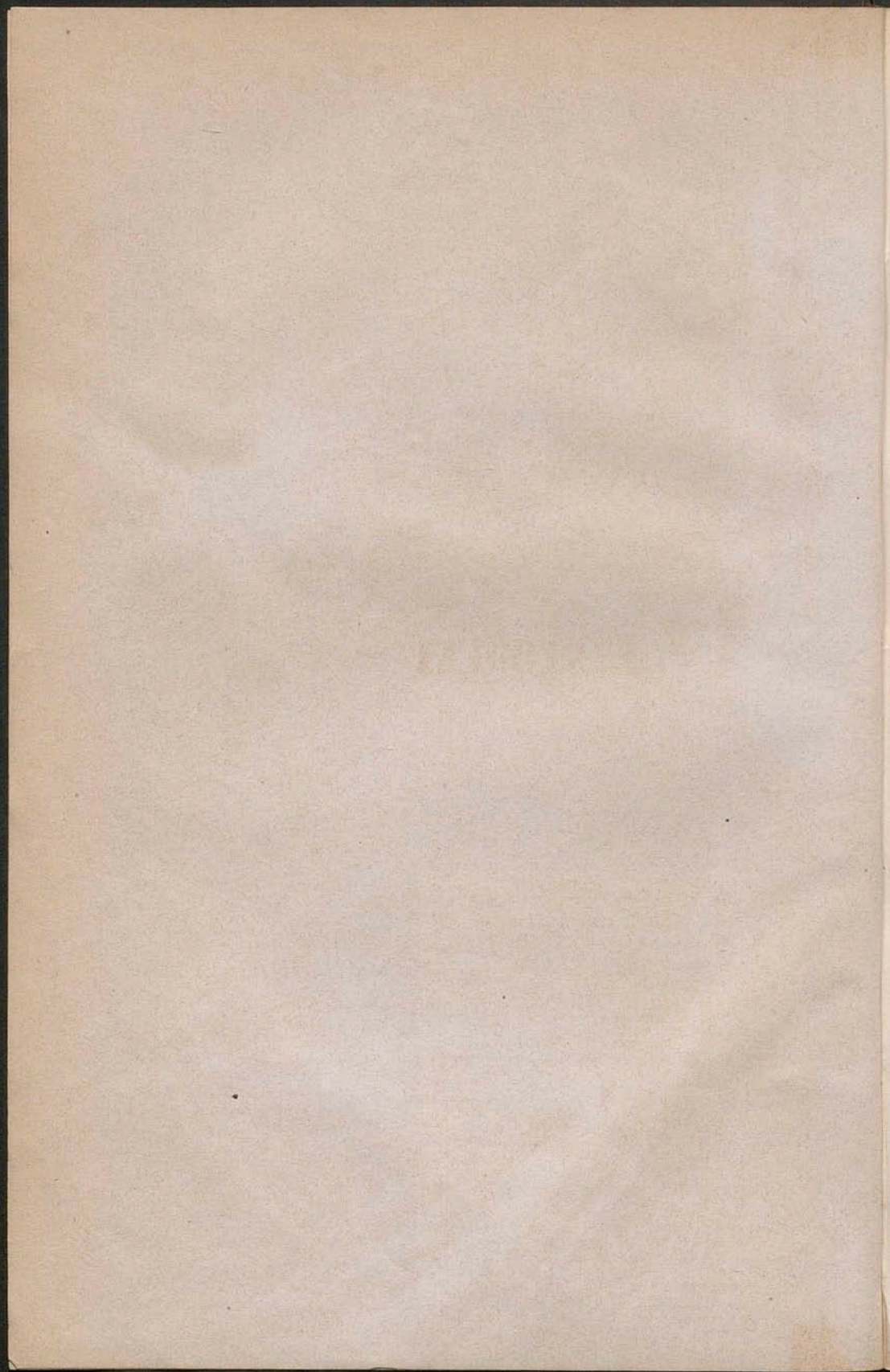
SU

Cote

RHFUF 8 = 82-7

1153842454





J. SADOLET

98-28

J. S. ADOLPH

R) H. F. u. f. 82 (7,1) gr 8°
ÉTUDE

SUR

J. SADOLET

1477-1547

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

A. JOLY

Omnia, quanquam
Temporibus diris tractanda, putabat inermi
Justitia.

JUVÉNAL.

CAEN

TYP. DE A. HARDEL, LIBRAIRE

RUE FROIDE, 2

M DCCC LVI



1477-1547

H. F. 1850

ETUDE

J. SYDOLET

1850



LIBRE

UNIVERSITY OF PARIS

1850

UNIVERSITY OF PARIS

LIBRE

UNIVERSITY OF PARIS

1850

LIBRE



TABLE DES MATIÈRES

A MA MÈRE

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
INTRODUCTION.	v
CHAPITRE I. L'Académie romaine. — Poésies de Sadolet. — Les Cicéroniens. — Discours et lettres de Sadolet.	1
CHAPITRE II. Sadolet, philosophe.	73
CHAPITRE III. Sadolet, secrétaire des brefs.	103
CHAPITRE IV. Sadolet, évêque et cardinal. — Traité de l'éducation des enfants.	138
CHAPITRE V. Sadolet et la Réforme. — Mort de Sadolet.	186
Conclusion.	216

TABLA DES MATIERES

.....	1
.....	2
.....	3
.....	4
.....	5
.....	6
.....	7
.....	8
.....	9
.....	10
.....	11
.....	12
.....	13
.....	14
.....	15
.....	16
.....	17
.....	18
.....	19
.....	20
.....	21
.....	22
.....	23
.....	24
.....	25
.....	26
.....	27
.....	28
.....	29
.....	30
.....	31
.....	32
.....	33
.....	34
.....	35
.....	36
.....	37
.....	38
.....	39
.....	40
.....	41
.....	42
.....	43
.....	44
.....	45
.....	46
.....	47
.....	48
.....	49
.....	50
.....	51
.....	52
.....	53
.....	54
.....	55
.....	56
.....	57
.....	58
.....	59
.....	60
.....	61
.....	62
.....	63
.....	64
.....	65
.....	66
.....	67
.....	68
.....	69
.....	70
.....	71
.....	72
.....	73
.....	74
.....	75
.....	76
.....	77
.....	78
.....	79
.....	80
.....	81
.....	82
.....	83
.....	84
.....	85
.....	86
.....	87
.....	88
.....	89
.....	90
.....	91
.....	92
.....	93
.....	94
.....	95
.....	96
.....	97
.....	98
.....	99
.....	100

INTRODUCTION.

Si le XV^e. et le XVI^e. siècles ont mérité le beau nom de renaissance, ce n'est pas qu'ils aient retrouvé l'antiquité, l'antiquité latine du moins; elle avait toujours été présente à la pensée du moyen-âge; c'est qu'ils en ont retrouvé l'esprit, c'est qu'ils en comprennent la vraie beauté. On ne se contenta plus alors de savoir ce qu'avaient dit les anciens, on voulut savoir encore comment ils l'avaient dit, quelle forme et quel ordre ils avaient donnés à l'expression de leurs idées. La science de la composition, le goût, l'art enfin reparurent dans les œuvres littéraires. L'Italie fut la première à sentir ces mérites. Mais, ravis de leur découverte, les savants italiens s'éprirent d'une admiration sans bornes pour les auteurs qui satisfaisaient ce besoin nouveau, et, leur goût devenant chaque jour plus difficile, ils ne surent plus faire la part des génies divers, ni comprendre les formes diverses du beau; ils en arrivèrent à ne plus aimer qu'un seul

auteur, celui de tous qui leur semblait le plus parfait, et les érudits devinrent des Cicéroniens.

Erasme a tracé du Cicéronien un portrait fort amusant; il nous le montre absorbé par l'adoration du grand orateur romain, s'enfermant dans la plus sévère retraite, et là, entouré des images et des œuvres du maître, pesant des syllabes, comptant des mots, il donne des mois entiers à la composition d'une phrase. A côté de ces imitateurs ridicules, n'y a-t-il pas des Cicéroniens sérieux, c'est-à-dire des hommes qui aient tiré de leur auteur favori quelque profit, ou littéraire, ou moral? Au milieu du grand mouvement qui se produit alors dans les esprits, entre l'attaque et la défense du catholicisme, l'étude assidue des anciens n'a-t-elle été qu'un passe-temps d'érudit, une distraction d'école, ou a-t-elle eu quelque grave résultat?

J'essaierai de chercher une réponse dans la vie et dans les œuvres du plus fameux, peut-être, de ces humanistes, de Sadolet. Sadolet a été vraiment un Cicéronien. Ce qui distingue surtout Cicéron, ce qui donne à chacune de ses pages une séduction particulière, c'est un amour ardent du beau, toujours uni au sentiment exquis, au soin exact de la convenance. Ce même amour du convenable et du beau, d'une certaine beauté paisible et réglée, remplit l'âme de Sadolet et fait l'harmonie et l'unité de sa vie. Ce sentiment, Sadolet le portera partout, en littérature, en politique, en morale, dans les discussions religieuses.

Cardinal, auteur d'écrits religieux, Sadolet semble appartenir autant à l'histoire ecclésiastique qu'à la littérature. Mais, prince de l'Église à 60 ans, il avait été d'abord homme de lettres, et les lettres avaient illustré son nom. Laissant de côté la théologie, je ferai seulement une étude litté-

raire et morale, morale surtout. C'est par le travail moral que nous attache le XVI^e. siècle, plus habile à remuer des idées qu'à leur donner une forme durable. La plupart des écrits de ce temps sont peu lus aujourd'hui; le mouvement imprimé par lui se continue. Les dogmes de Luther sont en partie abandonnés; l'influence morale de Luther a demeuré.

Les noms des grands humanistes du XVI^e. siècle, surtout ceux de Sadolet et de Bembo, sont bien connus; leurs œuvres et leur vrai caractère le sont beaucoup moins. L'histoire, en racontant la vie de Léon X, les nomme tous deux avec grands éloges; mais ces réputations toutes faites que se transmettent les âges sont souvent trompeuses. Rien n'est plus capable de nous égarer sur le compte d'un personnage, que cette admiration complaisante qui enregistre bien vite une gloire, comme pour se dispenser d'en examiner les titres. Rien n'est plus compromettant pour une renommée; mieux vaudrait pour elle un complet oubli que ce souvenir confiant. Chacun, en effet, s'emparant de ce portrait de convention, de cette image un peu vague, la complète à sa manière. C'est ainsi que des hommes d'opinions les plus diverses, philosophes ou catholiques ardents, ont tour à tour glorifié le nom de Sadolet (1). Accord honorable, sans doute, pour l'objet de ces panégyriques, mais preuve évidente qu'il était incomplètement connu de tous. Les uns font de lui le modèle achevé des vertus chrétiennes, et de sa vie une homélie; d'autres, un des apôtres élégants d'une incrédulité polie, fille du

(1) Fiordibello, *Sadoleti vita*. — Alf. Ciacconius, *Vitæ et res gestæ Pontificum romanorum et S. R. E. Cardinalium*, 1630. — *Idem opus* ab August. Oldoino, Soc. Jesu recognitum, 1677. — Ribiers, *Lettres et papiers d'État*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — Nov. gall. christ.

siècle d'Auguste. D'autres encore montrent en lui le restaurateur du paganisme, le pontife d'une religion nouvelle de la nature, un des grands-prêtres du matérialisme triomphant. Ceux-ci voient en lui « un cardinal « idolâtre qui ne jure que par Jupiter » ; ceux-là, un théologien puissant, soutien de la croyance catholique; et, ailleurs, ils racontent la vie de cet homme grave, de ce personnage considérable en style de dithyrambe ou avec une sentimentalité puérile. Pour nous, nous irons chercher dans les œuvres du savant prélat les seuls renseignements véridiques. Nous essaierons d'en tirer une histoire impartiale et vraie de Sadolet, et de retracer simplement sa vie, sans vouloir cependant écrire une biographie complète; nous chercherons ce que fut son éducation et quel fruit il en a tiré; ce qu'il a été, grâce aux lettres antiques, ce qu'il eût été sans elles.

Les lettres antiques ont été fort attaquées dans ce temps-ci. Quelques esprits chagrins ont maudit la renaissance qui avait rompu la tradition du moyen-âge, et ont voulu voir en elle la cause de toutes nos maladies morales, de toutes les révoltes et de toutes les agitations du présent. En lisant la vie d'un homme qui déclare à chaque instant devoir aux lettres tous ses mérites, toutes ses vertus et sa foi même, nous verrons si elles ont été, pour ce temps-là, utiles ou funestes, et si l'Église devait s'alarmer ou se réjouir de leur venue.

— L. d'Attichy, *Flores historiæ Cardinalium*, 1660. — Thuanus, *Historia mei temporis*. — Baillet, *Jugement des savants*, etc. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. — Gaillard, *Histoire de François I^{er}*. — Tiraboschi, *Historia della letteratura italiana*, t. VII. — *Bibliotheca Modenese*, t. IV. — Audin, *Histoire de Calvin*. — *Histoire de Léon X*. — Tous les historiens du XVI^e siècle, en passant.

Tandis qu'ébranlée par le Schisme, l'Église semblait perdre de sa puissance, tout à coup la renaissance avait répandu dans les esprits une masse d'idées qui ne relevaient pas du christianisme. On les avait acceptées d'abord sans trop en sentir ni la portée, ni le péril; sans se demander si la raison humaine, représentée par les livres païens, s'accorderait bien avec la loi du Christ; si l'antiquité, faisant tout à coup irruption dans le monde avec ses grands hommes, ses mille systèmes, ses œuvres gigantesques à peine entrevues du moyen-âge, allait servir l'âme humaine ou la troubler. Quelques hommes prétendent aujourd'hui que, pendant un moment, les lettres antiques ressuscitées ont ébloui les yeux de leur éclat inattendu et fait pâlir les vérités chrétiennes. Lequel avait donc raison de Paul II, qui les persécuta, plus peut-être en politique qu'en chrétien jaloux, ou de Léon X, qui les a encouragées? Léon X lui-même a-t-il été le complice de l'affaiblissement du christianisme ou l'initiateur ingénieux et fécond d'un âge nouveau?

On pourrait douter un instant quand on voit, à la fin du XV^e. siècle, le monde tombé dans le matérialisme et, en même temps, les lettres partout cultivées et florissantes; quand de cette culture il ne sort que des œuvres sans idées et sans autre mérite qu'une forme élégante; quand des lettrés même, comme Erasme, instruisent le procès des lettres et les accusent de faire des païens. Les formules plus ou moins mythologiques de Bembo semblent donner raison à Erasme, et convaincre de paganisme le commencement du siècle. Comment croire à l'influence salutaire des lettres antiques, quand on voit cette Italie tout inondée de lumière, cette Italie qui s'est plongée aux sources saintes des anciens,

être en même temps sanguinaire et voluptueuse, et réunir l'extrême cruauté à la plus délicate élégance ?

Mais regardons les choses de plus près, et nous pourrons bientôt, dans les erreurs du XVI^e. siècle, faire la part du moyen-âge et la part de l'antiquité. Les lettres antiques n'ont pas corrompu le monde ; elles l'ont trouvé corrompu, et elles ont aidé à le tirer de cette corruption. Avant la renaissance des lettres la foi languissait. C'est qu'il y a dans la croyance humaine, il faut bien le reconnaître, des moments de lassitude ; et les nations subissent cette loi comme les individus. Le XV^e. siècle avait été un de ces temps de léthargie religieuse. Le moyen-âge, naguères encore dirigé par la bienveillante tutelle de l'Église, avait cru un jour pouvoir se passer d'elle ; il restait seul avec sa brutalité, ses instincts grossiers. Jadis la religion le domptait, elle l'enchaînait dans ses plus grands égarements, le ramenait soumis et repentant ; elle faisait naître ce qui, sans elle, eût été brutal. Maintenant, libre de toute règle et de tout frein, il s'abandonnait à sa nature violente et avide.

Dans cette situation, quel pouvait être le rôle des lettres ? Il ne faudrait pas exagérer leur importance. Elles ne s'adressaient qu'à quelques esprits choisis ; mais à ces esprits elles inspirèrent d'abord le goût des plaisirs délicats. Elles éveillèrent l'intelligence ; puis comme l'intelligence, une fois éveillée, ne se contente pas de mots et de formes agréables, elles la menèrent aux choses, aux sérieuses contemplations ; et, ce jour-là, l'homme dut entrer de plain-pied dans une foi plus pure, dans une foi restaurée, triomphante.

Tel est le spectacle que nous présente la vie de Sadolet. D'abord livré tout entier au divertissement des lettres antiques, satisfait d'écrire des vers harmonieux, il songe

bientôt à de plus sérieux travaux. Il appelle la correction des abus avant qu'on n'ait prononcé le nom de Réforme; et cherchant dans les philosophes et les poètes anciens, non pas seulement des phrases, mais des pensées, il lutte contre le matérialisme de son temps et réclame une place pour l'esprit. Il arrive ainsi jusqu'au sentiment chrétien, et une fois maître, grâce à la philosophie, d'une foi intelligente, comme au temps de l'indifférence il avait été par les lettres le plus religieux de ses contemporains, au temps de la lutte et de la persécution il reste par les lettres le plus doux et le plus tolérant des hommes. C'est dans le spectacle de cette douceur et non pas dans des actions éclatantes ou des écrits remarquables que nous trouverons la plus grande gloire de Sadolet et l'intérêt de sa vie. Il n'y faut pas chercher des faits extraordinaires. Son biographe, Fiordibello, qui a été son élève et son ami, lui a fait une part trop belle dans les événements du temps. Mais, si les conseils donnés par Sadolet n'ont pas été toujours suivis, son mérite reste aussi grand; la sagesse n'en est pas moins sagesse, parce qu'elle est peu écoutée.

La lecture de ses ouvrages cause quelque déception, si l'on a pris à la lettre les louanges des contemporains. Les hommes de ce temps sont souvent inférieurs à leur renommée. A notre grand regret, le nom de Sadolet sortira peut-être moins glorieux, à certains égards, de cette étude entreprise avec amour et respect pour sa mémoire. Nous aurons peu de belles pages à signaler, et plus souvent à louer des intentions que des œuvres. Souvent nous devrons plutôt constater ce qu'il a manqué à être, que ce qu'il a été. Aussi, ne donnerons-nous pas une place à part à chacun de ses écrits. Aucun d'eux n'a une valeur assez grande pour

nous arrêter long-temps. Nous les lirons à leur date, à mesure qu'ils s'offriront à nous, pour y trouver les sûrs indices de l'état de son esprit. Nous n'aurons pas la joie de remettre en lumière quelque ouvrage méconnu, oublié par la postérité, et de demander une solennelle réhabilitation. Les écrits de Sadolet sont rentrés dans l'ombre, et on peut les y laisser sans injustice. Mais ces insuccès même, ces tentatives incomplètes font partie de l'histoire du temps; l'esprit moderne s'y est repris à plusieurs fois avant de s'approprier l'antiquité. Il l'a d'abord voulu comprendre, en l'imitant dans la langue qu'elle avait parlée; ce fut le travail du XVI^e. siècle, travail perdu pour le renom des imitateurs. Leur destinée devait être, non de laisser de glorieux écrits, mais de faire la guerre à la barbarie dans l'intelligence, dans les mœurs, puis d'être rejetés comme des instruments inutiles.

Ainsi, à mesure que nous lirons Sadolet, la gloire de l'écrivain diminuera peut-être, mais l'homme grandira; l'homme vaut mieux que ses livres. Avec une belle âme, que les corruptions du temps ne peuvent atteindre, avec une intelligence délicate et élevée, passionnée pour toutes les belles choses, aimant les lettres d'un amour enthousiaste, nous admirerons chez lui l'unité, l'équilibre de la vie, l'accord parfait de l'âme et du caractère officiel.

Dans l'Italie du XVI^e. siècle on pourrait trouver plus d'un serviteur des papes, sceptique, irrégulier, soutenant en phrases harmonieuses des croyances qu'il n'a pas, avocat et non apôtre du christianisme, quelque chose comme Voltaire, secrétaire des Brefs. Ici, rien de semblable: nous trouverons un prêtre fort lettré, mais toujours un prêtre. Sa parfaite honnêteté, jamais dé-

mentie, la bonhomie même de sa vertu, attachent à lui sans cesse davantage; ce n'est plus seulement un intérêt littéraire, mais une sorte d'affection respectueuse, et l'on répète volontiers le mot de Pascal: « On s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. »

L'histoire de Sadolet présente d'ailleurs un intérêt plus général: poète, orateur, philosophe, homme d'État, évêque, cardinal, il a parcouru tous les degrés auxquels pouvait conduire la culture des lettres, et cela dans une des plus curieuses périodes qu'ait vues l'humanité. Né à la fin du XV^e. siècle, en pleine renaissance, quand l'Italie, ivre d'elle-même, vit comme en un rêve enchanté, il voit, dans sa jeunesse, les barbares envahir sa patrie; il la voit se relever avec Jules II et avec son successeur. Mêlé à toutes les splendeurs du règne de Léon X, il assiste à la naissance du luthéranisme et essaie de le combattre, ou plutôt de le gagner par la parole. Il consacre sa vie au rapprochement des deux doctrines et meurt à point, quand le rapprochement est devenu impossible, quand le catholicisme rajeuni, retrempé, entouré de milices nouvelles et armé pour la guerre, marche au combat contre les protestants.

Ce sera là l'ordre même dans lequel nous retracerons son histoire, suivant simplement la marche des événements, pour retrouver les modifications successives de sa pensée.

CHAPITRE I^{er}.

L'ACADÉMIE ROMAINE. — POÉSIES DE SADOLET. — LES CICÉ-
RONIENS. — DISCOURS ET LETTRES DE SADOLET.

Jacques Sadolet était né à Modène, en 1477 (juillet), d'une famille honorable et honorée qui ne paraît pas avoir connu la richesse ; lui-même n'arriva jamais à la fortune.

Son père, Jean Sadolet, enseignait le droit civil à Ferrare et joignait à cette science une grande connaissance du droit canon. C'était un homme d'esprit et de mérite, grave dans ses mœurs, et sous les yeux duquel Sadolet dut recevoir cette éducation domestique, attentive et doucement sévère, dont il gardera l'empreinte et qu'il recommandera lui-même.

Jean Sadolet, qui devait à ses études la considération publique et l'estime d'Hercule, duc de Ferrare, prit le plus grand soin de l'éducation de son fils et lui choisit les meilleurs maîtres. Il l'envoya entendre Nicolas Leoniceno, médecin habile et philosophe distingué, qui lisait et expliquait Aristote, non plus dans l'infidèle traduction et avec le lourd commentaire du moyen-âge, mais dans la langue même de l'auteur. Leoniceno n'était pas une de ces intelligences étroites, comme on en rencontre à la fin du XV^e. siècle, qui s'enfermaient dans l'admiration d'un seul livre et n'en voulaient pas connaître d'autres. Il ne disait pas, comme ce Pisan, péripatéti-

cien enthousiaste, dont parle Montaigne, « que la touche et
« règle de toutes les imaginations solides et de toute vérité,
« c'est la conformité à la doctrine d'Aristote ; que, hors de là,
« ce ne sont que chimère et inanité ; qu'il a tout vu et tout
« dit (1). » Le maître de Sadolet aimait Aristote, mais il lisait
aussi Platon et le commentait avec éclat, « rendant au divin
« génie, dit Bembo, sa majesté trop long-temps voilée pour
nous. » Et les philosophes ne l'empêchaient pas de comprendre
et de goûter les poètes.

Sous cette direction éclairée, l'enfant fit de rapides progrès ; son intelligence devançait le temps, si l'on en croit Fiordibello. Le choix même de ses lectures prouvait une maturité précoce. « Il s'était proposé, dit son biographe, « de connaître à fond Aristote et Cicéron ; demandant au « philosophe la connaissance exacte des choses ; au père « de l'éloquence latine, l'élégance du style et l'abondance. »

Aussi, tandis que les contemporains ne connaissent d'autre mérite littéraire que la diction sonore et vide, Sadolet, non content de surprendre le secret des belles formes oratoires, voudra y joindre l'analyse exacte et sévère de l'homme et de son âme. Il se souviendra, qu'enfant il avait entendu Leonico explicquer les œuvres morales d'Aristote, et nous retrouverons dans ses écrits l'impression sérieuse du premier maître de sa jeunesse.

Platon, avec sa belle imagination, paraît moins lui plaire. La sévérité du péripatéticien convenait mieux à un esprit naturellement austère. Cependant nous verrons qu'il n'a pas tiré tout le parti possible de ce commerce. La sûreté d'analyse, la rigueur de déduction, l'exposition sobre d'Aristote auraient pu régler plus sûrement l'esprit un peu flottant de Sadolet.

« Son père, dit Fiordibello, aurait voulu le voir embrasser l'étude du droit, car les parents d'ordinaire aiment

(1) Montaigne, *Essais*, liv. I^{er}, ch. xxv.

« à voir leurs enfants recueillir l'héritage de leurs travaux.
« Mais il le laissa suivre son goût. »

Quoi qu'en dise Fiordibello, Sadolet obéit d'abord au désir de son père, et nous le voyons figurer parmi les élèves des légistes de Ferrare (1); mais il ne s'y arrêta pas longtemps. Il témoigna toujours pour la jurisprudence un éloignement profond : elle lui paraît indigne d'un bel esprit et d'un esprit libéral; d'un bel esprit, par le mauvais style, la façon étroite d'entendre les textes, de les traduire en arides formules, sans idées générales, sans rien qui mérite le nom de science; indigne d'un esprit libéral, parce qu'il n'y voit que l'art de défendre sa fortune, et qu'élève des philosophes anciens, il professe un grand mépris pour les intérêts matériels. Alors, en effet, la jurisprudence semble mériter ces dédains; elle n'est encore qu'une science de mots, et Luther sur ce point est d'accord avec le prélat romain. L'amitié même de Sadolet pour Alciat ne pourra le réconcilier avec le droit; bien qu'Alciat porte une lumière nouvelle dans cette étude, et du domaine de la scholastique la fasse passer dans celui de l'histoire et de la philosophie.

Au moment où les grands écrivains de l'antiquité passionnaient toutes les intelligences, les solides avantages promis au juriste ne suffisaient pas à gagner un jeune esprit. Sadolet se sentait entraîné vers des études plus larges et plus élevées, et rêvait une autre existence vouée à la culture des lettres, à l'admiration des œuvres antiques. Il lui semblait que cette admiration remplissait assez les jours de ceux qui savaient la ressentir. Les lettres, d'ailleurs, avaient leurs solides récompenses et payaient largement, même les ambitieux.

Sadolet, en choisissant cette voie, était mieux inspiré que son père. L'Italie alors semblait appartenir au savoir. Remise de ses longues guerres, cette belle contrée libre, prospère, paraissait ne plus vivre que pour les lettres et les beaux-

(1) Voir Tiraboschi, *Biblioth. Modenese*.

arts. Les étrangers avaient oublié le chemin des Alpes. Sous l'influence d'un grand homme, Laurent de Médicis, les querelles entre les différents états s'étaient apaisées. Les petites royautes indépendantes qui couvraient la péninsule avaient abandonné des armes inutiles et ne luttaient plus que de magnificence et d'encouragements pour les travaux de l'intelligence. C'était à qui aurait la cour la plus brillante, à qui verrait autour de lui plus d'érudits, plus d'orateurs éloquents, plus de poètes diserts : Florence, Rome, Milan, Ferrare ne connaissaient plus d'autres rivalités. L'esprit était roi de ce monde et le remplissait de ses merveilles. On racontait sur les savants d'étonnantes histoires pleines de ravissements et de gloire, d'aventures étranges, et s'il s'y rencontrait des douleurs, elles étaient payées par d'éclatants triomphes (1).

Tout homme qui se sent quelque intelligence peut espérer une vie brillante et honorée. Des savants deviennent secrétaires des rois, ambassadeurs; un discours bien fait suffit pour conduire aux plus grands honneurs. Les princes n'ont pas pour eux assez de faveurs; les peuples, pas assez d'applaudissements. Vivants, ils sont de toutes les fêtes; morts, on leur élève des statues, comme au Mantouan dont on mettait l'image tout près de celle de Virgile; on leur donne une place dans la sépulture des princes, comme à Pomponace.

La protection des lettres semble devenue le premier devoir de la royauté. Les rois président des académies, font passer des examens aux poètes et leur délivrent des diplômes et des couronnes. Et cette royauté même, combien n'est-elle pas aimable : elle n'a point de menaces, point de rudesses, point de sévérité. C'est du haut du char où triomphe le carnaval, que Laurent de Médicis mène la république de Florence.

Ainsi allait l'Italie enivrée, dans une longue fête, croyant vivre à tout jamais dans ce charmant élysée de la renaissance

(1) Voir la *Vie de Filelfo*, etc.

où elle s'était doucement établie ; demi-sommeillante, demi-ressuscitée, s'abandonnant à tous les plaisirs, à toutes les passions, et ne songeant qu'à l'heure présente.

Mais Sadolet ne devait voir que les derniers rayons de cette prospérité. A peine ses études étaient-elles achevées, que ce bonheur se dissipait. Les barbares étaient aux portes, prêts pour le châtimement de Rome moderne, comme ils l'avaient été pour la Rome des Césars. La lourde main du roi Charles VIII vient briser l'enchantement, éveiller brusquement les élégants dormeurs, disperser les songes agréables et ramener l'Italie aux réalités et aux douleurs de la vie. L'Italie va de nouveau connaître la guerre et ses désastres, et commencer cette douloureuse épreuve, pendant laquelle ses villes seront mises à sac, ses richesses dispersées, sa gloire et ses trésors arrachés par les vainqueurs et partagés entre le monde.

Au milieu de ces secousses violentes, les grands foyers littéraires du XV^e. siècle s'éteignaient. Florence semblait avoir perdu cette domination de l'intelligence qu'elle exerçait naguère. Naples n'avait pas été moins troublée. Rome seule avait été respectée et les lettres y trouvaient un refuge, sous le gouvernement odieux, mais protecteur, des Borgia, instruments maudits qui servirent à établir la puissance temporelle des papes.

Sadolet alla donc chercher fortune à Rome, vers la fin du règne d'Alexandre VI (1502). Les lettres y étaient en honneur. Emportées par un mouvement irrésistible, elles se passaient de protection, ou plutôt la forçaient et l'obtenaient malgré les hommes. Elles florissaient sous Alexandre même, dans les plus mauvais jours, au milieu des horreurs qui rappellent les siècles les plus barbares.

Ce pontife qui a laissé un si terrible renom, les récompensait libéralement, nommait des professeurs, faisait jouer des comédies de Plaute, encourageait les arts. A son exemple, les princes de l'Église protégeaient les beaux-esprits et leur ouvraient leurs palais. On aurait cru voir encore la Rome

antique, avec les grandes maisons, les patronages et les nombreux clients. Chacun peut sans inquiétude s'adonner à l'étude, il est sûr de trouver toujours un cardinal pour le nourrir et pour encourager ses essais.

La correspondance de Sadolet et de Bembo nous montre comment se faisait la présentation, comment on prenait place parmi les lettrés et quel était le sort promis à l'initié. Celui qui aspirait aux honneurs littéraires adressait d'abord une lettre latine à quelque écrivain illustre; c'étaient les premières armes. Si la lettre était élégante, si elle avait un certain parfum de latinité, le candidat au beau langage était accepté. Désormais il sera recommandé aux grands seigneurs. Les beaux-esprits en renom exercent un patronage, appuient les débutants, les signalent aux princes, stimulent au besoin le zèle de ceux-ci, et réchauffent l'ardeur qui languit, ou la parcimonie qui fait attendre une aumône au talent (1).

Une fois admis à la table du maître, le jeune homme écoutait les belles conversations, essayait d'y prendre part lui-même, et si ses essais étaient bien accueillis, s'il joignait le savoir-vivre au talent de bien dire, sa fortune était faite, les honneurs venaient au-devant de lui.

Mais c'était une importante affaire que le choix d'un patron. Sadolet n'alla pas à la plus brillante demeure, mais à la plus honnête et s'attacha au cardinal Olivier Caraffa, napolitain de mœurs pures, prélat sage, prudent et religieux (2). Un pareil homme devait accueillir avec faveur son nouvel hôte, qui, aux qualités de l'intelligence, joignait d'autres mérites rares en ce temps: une grande réserve, beaucoup de retenue dans les paroles, un grand air de pudeur et de modestie, et une gravité précoce tempérée par la politesse, fruit délicat du commerce des anciens, qu'enviaient alors tous leurs adorateurs.

Sadolet vécut plusieurs années dans cette chaste maison,

(1) Bembo, *Lettre au cardinal Gonzague*. — *Lettres de Sadolet*.

(2) Fiordibello, *Vita Sadoleti*.

étranger à la vie politique, aux événements du moment. Nous voudrions savoir quelle impression produisit sur cette âme honnête, et nourrie de la fleur de l'antiquité, la vue de tant de violences et de tant de crimes, d'un pouvoir religieux qui, oublieux des intérêts spirituels, se précipitait avec une ardeur effrénée vers la domination et la conquête, sacrifiant tout à ses convoitises. Mais les lettres et les ouvrages de Sadolet sont muets à cet égard.

Du moins il n'eut pas long-temps à souffrir de ce spectacle. Alexandre VI meurt, Pie III règne quelques jours à peine et bientôt Jules II monte sur le trône pontifical. Le nouveau pape, occupé d'entreprises humaines, et qui avait, disait-on, jeté les clefs de saint Pierre pour prendre l'épée de saint Paul, n'était pourtant pas ennemi des lettres et ne troubla pas leur développement; il l'aida plutôt. Bembo, trente ans plus tard, proclamera volontiers que c'est à lui qu'il doit le commencement de sa fortune. Sadolet ne fut pas oublié. « Le pape rendant justice, dit Bembo, à sa probité et à ses talents » les récompensa, comme on payait alors l'esprit, par un canonicat à St.-Laurent.

Les dix années du règne de Jules II s'écoulèrent pour Sadolet dans le calme et le travail, sans événements marquants, ou du moins on n'y peut signaler que des événements littéraires. Un jour une place lui était faite dans cette académie de Pontanus, où figuraient Sannazar et tant d'autres disciples de l'antiquité, fameux par la délicatesse de leur imitation et l'élégance de leurs écrits (1). Un autre jour, Rome, « honorée par son génie » (comme disait le diplôme), lui conférait ce titre de citoyen romain qui devait chatouiller si doucement, plus tard, le naïf amour-propre de Montaigne (2). Ou bien, aux applaudissements de la foule savante, il chantait

(1) Giannone, *Istoria civile del regno di Napoli*. Naples, 1723, t. III. — Tafari, *Delle scienze e delle art. nel regno di Napoli*. — Robertus de Samo, *Vita Pontani*.

(2) Montaigne, *Voyage en Italie*.

la découverte de quelque marbre merveilleux arraché à la terre (1).

L'histoire de sa vie, pendant ces dix ans, est l'histoire des lettres elles-mêmes. Pour la retracer, nous devons emprunter des traits au règne de Léon X aussi bien qu'à celui de Jules II, sans vouloir essayer de marquer ce qui appartient aux dix premières années du siècle ou aux dix années suivantes. Il est difficile de séparer les deux périodes. La culture littéraire avait devancé l'avènement de Léon X. Quelque légitime que soit la gloire de celui-ci, le mouvement avait commencé avant lui; Léon X n'a fait que le continuer et le soutenir. Seulement Jules II se contentait de laisser vivre les lettres, Léon X les a aimées et encouragées, et les lettres reconnaissantes ont donné son nom au siècle.

Rome offrait alors un spectacle unique. De toutes parts reparaissent à la lumière les plus nobles productions de l'antiquité et, à côté de ces merveilles, on créait des merveilles nouvelles. La ville était comme un immense atelier où naissaient à l'envi les œuvres les plus fines ou les plus grandioses que puisse concevoir l'intelligence; et tout ce qu'elle renfermait d'hommes distingués, princes, prélats, artistes, hommes de lettres, musiciens, confondus dans une aimable et sympathique égalité, née de l'esprit et du goût, essayaient, par des routes diverses, mais avec un parfait accord, la reproduction de l'antique beauté.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des arts, ni des peintres, ni des architectes, qui ont fait si glorieux le règne de Léon X. Nous n'aurons pas même à parler de tous les genres de littérature, mais seulement des œuvres latines. Sadolet a écrit en latin.

Nous chercherons ce qu'étaient ces amis des lettres anciennes, orateurs ou poètes, mêlés au radieux travail de la renaissance, comment ils vivaient, quel but ils poursuivaient et ce que valent leurs œuvres.

(1) Sadol., *De Laocoontis statua*.

Un contemporain, François Arsilli de Sinigaglia, poète lui-même, leur a consacré des vers dans lesquels il fait le dénombrement de l'armée poétique. On n'y compte guère moins de cent noms. Il en est venu de tous les points de l'Italie. La poésie est une sorte de terrain neutre où il n'y a plus de rivalités de villes. Rome, Naples, Mantoue, Vérone, Padoue, Crémone, Venise ; les cités même les plus obscures, Chiusi, Camerino, Narni, sont représentées à ce congrès littéraire par des hommes fameux alors, dont quelques-uns sont illustres encore aujourd'hui, dont les autres ne sont pas plus connus que le livre même qui les célèbre. Nous retrouverons dans les *Lettres* de Sadolet le nom de la plupart d'entre eux ; nous les verrons mêlés à de plus graves intérêts, quelques-uns même revêtus des plus hautes dignités de l'Église.

Au premier rang figurent : Bembo, modèle d'élégance et de savoir ; Bembo, fils d'un praticien de Venise, adepte enthousiaste des lettres, qui protège les arts, avec autant de libéralité que de goût (1) ; Castiglione, type achevé de l'homme de cour italien, fils d'une famille princière, ami de Raphaël, moraliste et poète. Puis viennent, Vida, dont les contemporains admirent l'éloquence, la poésie sérieuse et pure ; Beroalde, Valerianus Pierius, Navagero, Blosius ; Molza « toujours amoureux pour mieux chanter l'amour » (2) ; Camillus Portius, satirique mordant ; Colocci, Pallai, Parisio, Phedre Inghirami ; Bini, qui sera plus tard l'aide de Sadolet dans sa correspondance officielle ; Bini, qui possède également les langues savantes et la langue vulgaire et qui saura si bien imiter son maître, que tous y seront trompés ; Paul Jove, historien peu véridique, distributeur complaisant de la gloire ; et Maffei, et Lazare Bonamico et d'autres encore.

Sadolet avait bientôt conquis une place parmi eux. Ses qualités aimables et sérieuses avaient gagné le cœur de tous, ses écrits l'avaient mis au premier rang. Arsilli le plaçait en tête de sa liste.

(1) Voir *Benvenuto Cellini*, liv. IV.

(2) Arsilli, *De poetis urbanis*.

Sadolet n'a pas connu de jours plus heureux. Long-temps après, attristé par l'âge et par les malheurs de Rome, au lendemain des grands désastres de 1527, il ne pourra sans attendrissement rappeler ces années de sa jeunesse, la part la plus riante et la plus doucement occupée de sa vie (1). Il n'est pas étrange, du reste, que ces souvenirs éveillent en lui de pareils transports, quand Tiraboschi, racontant l'histoire de l'Académie romaine d'après la lettre de Sadolet à Colocci, s'écrie : « qu'on ne peut la lire sans un doux sentiment d'envie pour des temps si fortunés. »

En effet, Rome était alors le paradis des gens de lettres. Ils habitaient le plus merveilleux pays du monde. C'était une terre bénie que cette terre des papes. Si la campagne romaine avait gardé l'aspect de souveraine désolation qui a frappé tous les voyageurs, excepté, peut-être, Montaigne (2), le sol de la Romagne avait retrouvé comme par enchantement la fécondité d'autrefois tant vantée par Plin : « *quum gauderet laureato vomere tellus* » ; et la terre, d'une étonnante richesse, s'y couvrait des produits les plus beaux et les plus divers.

Aucun état de l'Italie, ni de l'Europe, peut-être, n'est mieux administré. On n'y sent pas les exactions ; les villes se réjouissent de passer sous une domination si bénigne (3). Les impôts sont légers, en comparaison de ce que les autres peuples paient à leurs seigneurs. A Rome, l'ambition des particuliers remplit les caisses de l'État en achetant des titres, des honneurs ; la vanité fait les frais du gouvernement.

Le pouvoir n'y est pas tyrannique, on n'y connaît pas les abus d'autorité ; on ne sait encore ce que c'est que persécution religieuse. Nulle part la pensée n'est plus libre, ni la vie plus douce qu'à l'abri de la bienveillante hospitalité des

(1) Sadolet, lettre 48, liv. V, édit. de Vérone. C'est là que nous renverrons pour nos citations, toutes les fois qu'il n'y aura pas d'indication particulière.

(2) Montaigne, *Voyage en Italie*.

(3) Sadolet, *Lettre aux habitants de Modène*.

papes. « C'est là, dit Erasme, que se rassemblent tous ceux qui aiment l'indépendance. » On y vient de toute l'Italie; on y accourt du monde entier: les riches pour jouir de leur fortune, les pauvres pour vivre de la richesse et de l'ennui des autres. Rome est vraiment la métropole de l'univers. « C'est, dira Montaigne (1), la plus commune ville du monde et où l'étrangeté et différence de nation se considère le moins; de sa nature c'est une ville rapiécée d'étrangers, chacun y est comme chez soi... » « Une ville, » dira-t-il encore, toute cour et toute noblesse où chacun prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique, où on ne voit que palais et jardins, où tous les jours sont jours de fête; « pas moins de presse un jour ouvrier qu'un autre; où il y a si grande cour et si pressée de prélats et gens d'Église, plus peuplée d'hommes riches, de coches, de chevaux que nulle autre. On n'y a pas de préjugés aristocratiques. De tous les princes et grands de la cour, la considération de l'origine n'a nul poids. »

Montaigne, qui ne vit Rome qu'après la réforme, quand cette vie aisée d'autrefois n'existait déjà plus (car il se plaint amèrement des exigences de la police et de la douane romaines), Montaigne y trouve un charme incomparable et avoue n'y avoir jamais connu l'ennui ni l'oisiveté; « et pourtant, ajoute-t-il, je ne l'ai vue que par son visage public et qu'elle offre au plus chétif étranger. » Que devaient dire ceux à qui elle gardait toutes ses faveurs?

Avec Léon X, en effet, les lettres semblaient être montées sur le trône. Son règne est pour elles une époque unique dans l'histoire. La protection qu'il leur accorde ne ressemble à aucune autre protection. Rome tout entière n'est plus qu'une académie dont le prince est le président; c'est devant lui que se vident les disputes d'érudits, c'est lui qui juge les tournois littéraires (2).

(1) Montaigne, *Voyage en Italie*.

(2) V. la *Vie de Longueil*.

Ailleurs l'admiration publique est à d'autres mérites, à d'autres succès, aux guerriers, aux politiques, aux hommes d'État. Ici la culture de l'esprit semble la grande affaire. L'esprit règne et occupe toutes les heures ; l'esprit sérieux arrive aux honneurs ; l'esprit élégant est admis dans l'intimité du prince ; l'esprit léger et bouffon amuse et repose des soucis du pouvoir.

Léon X semblait né pour être le chef de cette société ingénieuse et polie. Il apportait à ce rôle une foule de qualités heureuses : une grande mémoire, une intelligence facile, une parole abondante, un grand bonheur d'expression, un organe harmonieux, des goûts magnifiques, une âme libérale et grande. Dans sa jeunesse, aux prises avec le besoin, il répandait l'argent à pleines mains, s'en remettant à Dieu du soin de le lui rendre et disant : « Dieu ne manque jamais aux « grands hommes quand ils ne se manquent pas à eux-
« mêmes (1). »

L'éducation avait encore développé ces instincts généreux. Dans le palais de Laurent de Médicis, le grand promoteur des lettres, dans cette demeure pleine des merveilles des arts, où s'était écoulée son enfance, il avait acquis le goût des belles choses comme une seconde nature. Quand il fut cardinal, sa maison semblait n'être point à lui, mais aux savants qui lisaient ses livres, aux artistes qui venaient y exposer leurs œuvres et les soumettre à sa délicate appréciation (2).

Pontife, il leur fit part de sa richesse, avec les attentions les plus caressantes. On connaît cette libéralité sans bornes qui prodiguait aux savants l'argent, les titres, les distinctions gracieuses et les encouragements durables. Les lettres étaient à ses yeux « le plus beau présent, après la religion, que « Dieu eût accordé aux hommes. » Il les aimait véritablement et se plaisait dans la société de ceux qui les cultivaient.

(1) Paul Jove, *Vie de Léon X.*

(2) Id., *Ibid.*

Julien, son frère, son cousin Jules de Médicis, les jeunes nobles jaloux d'attirer son attention, les princes de l'Eglise, les officiers de la cour enrichis par lui jouaient à l'envi le rôle de Mécènes.

Grâce à ce patronage, la vie des hommes de lettres est la plus charmante et la plus heureuse, toute de doux loisirs et d'étude, mais d'étude facile et aimable, sans dehors farouches, sans pédantisme. Il y a dans ce premier réveil du savoir une grâce, une aisance, un entrain incomparables; c'est le travail avec ses ardeurs et ses enthousiasmes, mais non avec ses sévérités. Les poètes et les humanistes de l'Italie ne vivent pas éternellement enfermés avec les auteurs anciens. La plupart d'entr'eux sont des improvisateurs pleins de verve. L'érudition, quand elle passera les monts, se fera sévère, laborieuse, solitaire; elle s'enfermera dans le cabinet. Mais ici il faut faire la part de la facile et joyeuse nature italienne. L'antiquité se présente aux yeux de ses adorateurs, non pas austère et soucieuse, mais riante et parée de l'éternelle jeunesse et de l'éternel soleil. Au lieu de se fuir, de s'isoler, on se cherche, on se rassemble; on se communique ses découvertes: l'enthousiasme se double par l'échange; le travail est un plaisir, la joie de la vie.

De ce besoin d'épanchement sont sorties les Académies italiennes. La seule d'entr'elles qui doive nous occuper, l'Académie romaine, dont les réunions ont tant charmé Sadolet et dont nous demanderons l'histoire à ses souvenirs attendris, était née au XV^e siècle. Elle inquiéta les susceptibilités orthodoxes d'un pape, et Paul II dispersa violemment par les supplices les disciples de Pomponius Lætus. Elle reparut sous Jules II, peu jaloux des empiètements des poètes et heureux de leurs éloges, et bientôt reçut dans ses rangs tout ce que Rome comptait de sérieux ou d'aimables esprits, tous les hommes dont nous avons cité les noms.

Les séances se tenaient en pleine antiquité, tantôt dans le Grand-Cirque, tantôt sur les bords du Tibre, près des ruines du temple d'Hercule. D'autres fois le savant et joyeux

cénacle s'assemblait dans le jardin de l'un des académiciens, dans celui de Colocci aux portes de la ville, ou dans celui que Sadolet possédait sur le Quirinal, parmi ces vastes espaces que la Rome moderne n'avait pas repris à la désolation de l'ancienne. Ce jardin d'érudit, qui est moins la propriété du maître que celle de tous les beaux-esprits, est plein de merveilleux débris de l'antiquité pieusement recueillis, de fragments de colonnes, d'inscriptions, de statues retrouvées, reliques précieuses, commentaires visibles des œuvres qu'on va lire (1).

Ainsi c'est au grand air, ou bien au milieu des festins et des gais propos, que les élèves des anciens épanchent leur verve savante. Leurs réunions, toutefois, ne ressemblent pas aux banquets trop libres d'Uberto Strozzi, débauches de l'esprit et de la gaieté italienne, où le Berni récitait ses vers burlesques; où, le verre en main, les convives se portaient des défis poétiques; où l'Académie des Vignerons voyait ses champêtres soutiens lutter de traits piquants et de folie.

Plus graves, mais non moins animés étaient les repas dont parle Sadolet, les dîners modestes de Maffei « dont l'esprit de l'évêque faisait presque tous les frais. » La table était simple, égayée non par des libations abondantes, mais par les saillies des convives. La conversation érudite et joyeuse, familière et élevée, touchant tour à tour aux sujets les plus divers, passait des folies aimables d'un Donati à l'explication curieuse de l'antiquité. Aux colères plaisantes, aux prouesses germaniques de Goritz, un allemand naturalisé en Italie par l'amour des lettres, succédaient les dissertations savantes, un jour sur les parfums, un autre jour sur l'agriculture des anciens. Puis on récitait des vers, on lisait des discours, ou bien on essayait de rétablir un texte altéré, on proposait des corrections ingénieuses (2).

Les apparences épicuriennes cachaient un consciencieux

(1) *Panvinio, Fasti*, t. II, cité par Roscoe.

(2) Sadolet, *Lettre à Colocci*, etc.

travail. Tous y apportaient le feu, la gaieté de la jeunesse et cet amour communicatif du beau, et cette sorte d'emportement vers l'étude, qui signalent les rénovations littéraires. Car ces hommes mettaient à la reconstruction patiente du passé, à l'imitation d'une chose morte, l'ardeur que d'autres temps mettront aux nouveautés. Jamais on ne s'est ainsi dévoué aux lettres, jamais on n'a montré plus de passion vraie pour les divertissements de l'esprit. Les lettres alors tiennent tout le cœur occupé : c'est une tendresse sans bornes, une religion. Chaque liaison nouvelle avec un homme de mérite cause à Sadolet une joie profonde, « plus précieuse que la fortune ». Il sacrifierait tout à ses chères études. Il les célèbre en termes magnifiques, en paroles enflammées où l'on retrouve bien un peu la formule cicéronienne (1), mais avec un accent ému qui est du temps et de l'homme.

On dévore les livres. On peut dire des membres de l'Académie romaine ce que Bembo dit de Longueil : qu'il est gourmand de livres « librorum helluo. » Bembo n'a pas de plus grand bonheur que la vue de sa bibliothèque, et, quand il arrive à sa maison de campagne, sa première visite est pour elle. « Il s'égaie et se repose rien qu'à la voir » (2). Les jours lui semblent trop courts : dans son sommeil il poursuit encore le travail commencé. Un jour il n'a pu répondre à quelques scrupules d'un ami sur un passage altéré de Cicéron. Il s'est couché irrité de ne pouvoir éclaircir ce doute. Tout à coup il s'éveille en sursaut, la vraie leçon vient de se présenter à son esprit ; maintenant il peut dormir paisible : les doutes seront levés et le passage restitué.

L'enthousiasme s'épure à cette flamme, et nulle passion mauvaise ne le trouble. On ne connaît pas la jalousie : on s'aide les uns les autres, on fait un perpétuel échange de conseils et de surveillance. Bembo est heureux de se trouver à Rome

(1) Sadolet, *Lettres italiennes* à M. F. Attar. Cypr.

(2) Bembo, *Ad Colam Epistola*.

avec Frégose, Poole, Greg. Cortese, Priuli. « Avec eux, dit-il, le parler latin s'enrichit, s'épure, se fortifie. Il n'y a plus à craindre de chute ni d'erreur (1). » Des illusions naïves se mêlaient à tant d'ardeur. Il n'était si humble écrivain qui n'espérât l'immortalité. Lazare Bonamico, professeur à Padoue, veut quitter sa chaire pour satisfaire une ambition plus haute. « Les leçons, dit-il, ne servent que le présent; des écrits instruiraient l'avenir (2). » Et il réunit le conseil de ses amis pour décider une aussi grave question. Mais ceux-ci combattent sa résolution. Si l'imitation des anciens est à leurs yeux chose louable, l'enseignement des anciens leur paraît un apostolat, qu'on n'a pas le droit d'abandonner ainsi, et ils répondent gravement à Bonamico qu'il faut savoir sacrifier ses espérances de gloire au bien public.

Ainsi habitués à un commerce de tous les instants avec l'antiquité, les hommes du XVI^e. siècle rêvent une assimilation plus complète encore, une communion plus étroite. Ils veulent vivre avec les grands hommes d'autrefois, non comme nous l'entendons, avec leurs écrits, avec leurs pensées, mais vivre à la lettre de leur vie. Prétention étrange, mais curieuse! Moment singulier dans l'histoire de l'esprit humain que celui où l'on veut ainsi substituer l'imitation à la réalité de l'existence et une imitation complète, absolue. D'autres temps ont produit des imitateurs. Quand Rome eut laissé pénétrer chez elle les œuvres de la Grèce, il se trouva des Romains qui, enviant l'harmonieuse abondance de la langue grecque, se plurent à l'écrire et à la parler. Au XVIII^e. siècle, l'admiration pour la France s'emparera de l'Europe, et l'Académie de Berlin mettra au concours la question *des causes de l'universalité de la langue française*. Mais il n'y a là qu'une préférence d'esprit, et les Romains de la république et les Allemands du XVIII^e. siècle continuent à être romains et allemands; les érudits italiens du XVI^e. siècle voudraient se transformer,

(1) Bemb. *Epist. famil.* lib. VI.

(2) Sad. *Epist.* t. I, p. 109.

sortir de leur temps et revenir à l'antiquité. Renaissance est bien le nom de cette période de l'histoire. On voudrait que Rome reparût telle qu'elle était aux jours d'Auguste. Alors, se disent Bembo et ses amis, le génie romain éclatait dans toute sa puissance et les âges suivants n'ont été qu'une longue décadence. Il nous faut, par-delà les années mauvaises, remonter aux belles années : c'est le plus noble effort que puisse tenter l'esprit humain. Ne sommes-nous pas les fils et les héritiers légitimes de ces grands Romains qui ont rempli le monde de leur nom ? Nous avons perdu nos titres, oublié même la langue de nos pères. Mais voici que nous les avons retrouvés. Le forum va retentir encore de voix éloquentes. Les philosophes vont reprendre la discussion interrompue. Montons au Capitole et remercions les Dieux.

L'Italie offre alors un singulier spectacle, celui d'une société qui semble, pendant un temps donné, cesser d'être elle-même pour vivre d'une existence empruntée. On dirait que, comme l'homme de la légende, l'Italie a laissé son propre corps pour faire passer son âme dans cet autre corps étendu sans mouvement, pour le ranimer en renonçant à sa propre vie. Il n'y a plus de XVI^e. siècle. On sacrifie les goûts, les mœurs, les besoins du temps, pour les goûts, les mœurs, les idées des anciens. Nous croyons assister à une représentation de l'antiquité qui va durer des années.

Les humanistes voudraient prendre la place des grands patriciens romains. Leur âme a été conquise par le spectacle de tant de grandeur et de tant de vertus, et par ces hauts sentiments. Rome antique et la civilisation romaine exercent, sur les courtisans de Léon X, la même attraction que la cour de Louis XIV et la civilisation française exerceront sur l'Angleterre, au temps de Charles II ; sur l'Allemagne, au XVIII^e. siècle.

Mais comment imiter en général la vie des anciens ? Il faudra s'arrêter à un homme. L'adoration n'aime pas à se répandre : on n'adore pas une foule, on ne s'attache qu'à un individu. On choisira donc un grand homme entre tous

pour en faire le directeur souverain , l'arbitre des habitudes et des mœurs , et on portera dans l'imitation cette fidélité qui est le mérite de tous les vrais dévôts.

Cicéron sera le modèle préféré (nous expliquerons plus tard la préférence). On ne peut copier sa vie publique avec ses grands succès , ses émotions , ses luttes de tout genre ; on étudie , on essaie de reproduire , en ses plus petits détails , sa vie intime , telle qu'elle est décrite dans ses livres . Chaque érudit aura , comme lui , une maison des champs où se retrouveront les mêmes arbres , les mêmes promenades . Et là , aux heures que le Maître affectionnait , avec le nombre d'auditeurs qu'il réunissait d'ordinaire , on s'assemblera pour tenir quelque grave entretien . Et , dans les récits que Sadolet et Bembo nous ont laissés de ces conversations , nous voyons leur imitation scrupuleuse ne rien omettre de l'auteur original , et noter avec soin jusqu'aux allées et venues des divers personnages , jusqu'à la fatigue de l'un d'eux .

Si je m'arrête à décrire ces mœurs littéraires , c'est qu'on ne peut , sans les peindre , raconter la vie de Sadolet ; et que ce ne sont pas là seulement des curiosités biographiques : les savants alors voulaient que chacun de leurs actes fût comme un commentaire vivant des anciens .

Mais le XVI^e. siècle voit-il bien l'antiquité , connaît-il bien la vie romaine ? ou ce qu'il reproduit n'est-il qu'une antiquité de convention ? La question est grave , car si l'imitation qu'il en essaie est infidèle , l'infidélité se retrouvera dans ses écrits , copiés sur le même modèle que sa vie .

Les conversations élégantes que Bembo se plaît à retracer n'étaient qu'un accident dans la vie des grands seigneurs de l'ancienne Rome , qu'un caprice de quelques beaux-esprits qui , aux derniers jours de la République , tentés par la philosophie et la littérature athéniennes , se firent grecs dans un enthousiasme d'érudits ou d'artistes , comme cet ami de Cicéron si bien transformé en citoyen d'Athènes qu'il y a perdu son nom latin . Les mœurs du XVI^e. siècle nous rappelleraient plutôt Athènes , non l'Athènes des guerres médiques

ou des guerres contre Lacédémone, avec son tribunal des Héliastes, sa place publique, ses grands orateurs ; mais l'Athènes enthousiaste de la parole, avec ses philosophes, ses sophistes, ses rhéteurs, son peuple ingénieux qui courait des discussions subtiles de Gorgias, aux discours de Socrate ou aux représentations d'Aristophane. Ou plutôt encore, nous sommes transportés dans un pays neutre, dans une région idéale où n'habite pas un peuple, mais les grandes intelligences de tous les temps, dépouillées de tout ce qu'elles avaient de mortel, où il n'y a que des âmes ou presque des livres animés ; dans le pays où Machiavel exilé entraît le soir pour le repos de son corps et de son esprit. C'est, si l'on veut, la Grèce telle que la peint l'imagination quand elle oublie l'histoire ; la Grèce avec ce qu'elle a d'aimable sans rien de grossier ; telle qu'on aime à se la représenter en lisant Fénelon, plus charmante et plus poétique que dans la réalité. On croit être dans ces bois des Champs-Élysées, où l'écrivain s'est plu à promener des héros de tous les âges, fantastique et gracieux asile des propos élevés, des belles conversations, des sentiments les plus exquis, dans la plus pure des langues. Il semble qu'un rêve merveilleux vous a transporté dans un autre monde. Un souffle embaumé traverse l'espace. Une pure lumière vous inonde. Vous songez de bosquets de lauriers, de rochers de marbre, de divins vieillards, de divinités sous une forme humaine. Voilà l'antiquité comme la voit et l'imit le XVI^e siècle, non comme elle a été dans Athènes ou dans Rome à tel jour précis, avec telles habitudes particulières.

Les humanistes du XVI^e siècle n'habitent aucun pays, ne sont d'aucun temps : ils fuient le présent, ils ne peuvent ressaisir et refaire l'antiquité. Leurs écrits en garderont une forme vague et indécise. Un livre est vivant, parce qu'il reproduit la vie réelle avec ses détails, ses accidents ; l'imitation essayée par Bembo ne saisit que des traits généraux, ne s'attache à rien de particulier, à rien d'individuel, et sa pensée sans précision ne peut ni frapper, ni arrêter le lecteur.

Cependant quelque incomplète que soit la reproduction essayée, elle ne manque pas d'intérêt et Rome seule pouvait la tenter.

L'influence latine ne s'est jamais tout-à-fait perdue en Italie. Il y avait dans l'air, il s'échappait du sol quelque chose de l'antiquité. Le moyen-âge, qui a donné au reste de l'Europe une si forte et si particulière empreinte, avait été, en Italie, obligé de composer avec les souvenirs romains. De là étaient sorties une histoire, des mœurs, une civilisation complexe, une construction pour ainsi dire composite. Se soustraire complètement à l'influence du moyen-âge féodal, à sa tyrannie intellectuelle, n'était pas, aux yeux des Italiens du XVI^e. siècle, une révolte, mais une résistance honorable contre une domination étrangère, une légitime revendication, un retour nécessaire à une tradition patriotique trop longtemps obscurcie.

Mille choses aidaient à l'illusion : le gouvernement des deux cités romaines, de l'ancienne et de la nouvelle, offrait des rapports apparents ; « il y avait quelque chose de républicain dans la prélature et la cour romaine (1). » On pouvait lui appliquer, sans trop d'effort, ces noms sonores de République et de Sénat. Une société, où les femmes n'avaient pas de place, permettait, mieux qu'une autre, l'imitation de la vie antique, d'une politesse si différente de la nôtre, de mœurs où l'homme seul a un rôle avoué.

Enfin, la nature même semblait se mettre de moitié dans les restaurations. On retrouvait le même ciel, les mêmes habitudes de vie nécessaires. On était dans ces lieux, témoins jadis de tant de gloire. Quelle patriotique tendresse, quelle idolâtrie n'inspiraient-ils pas à tous les savants ? La correspondance de Sadolet n'a pas de paroles plus ardentes que celles qui lui servent à peindre son amour pour Rome. Rome est sa vraie patrie, la patrie de son cœur et de son intelligence. « Le sol sur lequel chacun a été nourri, élevé, et dont le sou-

(1) Ranke, *Histoire de la papauté*.

« venir se rattache toujours au souvenir charmant de notre
« berceau, n'a jamais été pour personne aussi doux, aussi
« aimable que l'était pour moi cette ville de Rome, foyer
« sacré de tant de grands hommes et de tant de vaillants,
« dont nous retrouvions encore les pas dans les rues, sur les
« places publiques; dont nous heurtions à chaque instant un
« monument, une histoire (1). » Sadolet restera dans l'exil
plutôt que de voir moins belle la cité qu'il a tant aimée :
« Cette ville si chère, cette ville que j'adorais avec une ardeur
« sans égale, je ne puis me décider à la voir déshonorée,
« vide, ruinée et veuve de tant d'hommes célèbres... (2). »

Que n'aurait-on pas donné pour voir réparer les ruines,
pour voir reparaître entiers ces splendides édifices, digne
cadre au génie retrouvé? Raphaël voulait au moins les recon-
struire par le dessin, offrir aux yeux charmés de ses contem-
porains une traduction affaiblie, mais complète, de leur rêve
éternel. Le succès de ce pieux effort lui paraissait plus glo-
rieux que ses propres chefs-d'œuvre. Il voulait y consacrer
son âge mûr et, comme il le dit dans une lettre éloquente,
« relever ces pauvres restes, *queste povere reliquia di Roma*,
« sauver de la destruction entière le cadavre misérablement
« déchiré de cette noble patrie qui fut la reine du monde (3). »

Pareils étaient les transports et l'amour des humanistes
pour l'antique patrie. Sans doute il y avait un côté puéril dans
leurs tentatives pour retourner au passé. Nul ne peut mécon-
naître ainsi les lois de la vie, aller chercher dans les jours
écoulés, celui où l'on aurait voulu vivre; fuir absolument son
temps et se soustraire à tout ce qu'il demande, aux sacrifices,
aux labeurs, à la lutte. Bientôt ces enthousiastes seront
rudement avertis des nécessités de l'heure présente et alors
l'éducation antique les laissera très-dépourvus. Cependant
leurs illusions avaient une noble excuse; elles n'étaient pas

(1) Sadolet, *Lettres*, liv. V, lettre 18.

(2) Id., *Ibid.*

(3) Lettre de Raphaël faussement attribuée à Castiglione. — A la suite des
Lettres de Castiglione, tom I, p. 149.

seulement un charme pour l'intelligence, mais une satisfaction pour le patriotisme froissé, une consolation « et un hommage « aux ancêtres, les plus grands des hommes (1). » Mécontente du présent, l'Italie se réfugiait dans le passé glorieux et oubliait ainsi un moment son déclin. « Blessée, « dévastée par les barbares du Nord, elle triomphait d'eux « encore en imagination avec Marius et César (2). »

De l'adoration si complète de l'antiquité à l'usage du latin il n'y avait qu'un pas. Si les lettres au temps d'Auguste ont eu leur plus magnifique développement, la langue qu'elles parlaient alors est la plus parfaite des langues, la plus capable de donner à la traduction de la pensée humaine toute sa gravité, toute son harmonie, toute sa richesse. Il faut donc parler et écrire en latin : ainsi seulement s'achèvera la renaissance du passé. On ne copiait l'antiquité dans ses mœurs que pour arriver à la copier dans ses écrits. La première imitation était une préparation, un acheminement à la seconde.

Les écrivains latins sont sûrs de la protection de Léon X. Ils obtiennent toutes ses faveurs ; tandis que L'Arioste, en récompense de son beau poème, n'emporte de Rome qu'une bulle qui lui assure la propriété de son œuvre, Léon X proclame la protection des langues anciennes un des premiers devoirs de son pontificat (3). Il a des récompenses magnifiques pour ceux qui vont, au prix des plus grands dangers, chercher dans des contrées lointaines les manuscrits enfouis ; et sa joie est sans bornes, parce que des auteurs latins ou grecs ont revu le jour sous son règne (4).

Pas une œuvre italienne n'est nommée par Sadolet. S'il félicite Bembo de ses productions en ce genre, c'est pour ajouter : « Mais les compositions latines ont une dignité plus haute, et il me semble qu'on doit toujours tendre au mieux. »

(1) Sadolet, *Lettres*.

(2) Hallam, *Introduction to the Literature of Europe*, t. 1^{er}, p. 252.

(3) Bembo, *Epistolæ*.

(4) Sadoleti *Epistolæ*, t. II, p. 166, ad Franc. de Rosis.

Bembo touché fait presque amende honorable et, comme pour racheter ses fautes, conseille à L'Arioste d'écrire en latin son poème. Le triomphe du latin est proclamé partout, et dans les éloges de ceux qui le parlent, et dans les excuses des écrivains qui ont préféré la langue vulgaire. Romulo Amasæo le vante et veut qu'on le réserve pour les hautes conceptions de l'esprit : Romulo renvoie dédaigneusement l'italien aux boutiques et au peuple, faisant sérieusement le partage dont Erasme, en riant, prêtait l'idée à l'un de ses héros (1). Trissin, dédiant sa *Sophonisbe* au pape, lui écrit : « Quand je songeais à la grande connaissance que Votre Sainteté avait du grec, du latin et de toutes les sciences traitées en ces deux langues, il me semblait peu convenable de confier à de si doctes oreilles l'humble ouvrage que j'avais composé en langue italienne (2). » Trissin a l'air d'un coupable qui sent qu'il a besoin de justification : il présente une défense en règle, alléguant les nécessités de la représentation, la partie la plus charmante du poème dramatique selon Aristote, et le besoin d'être entendu de la foule et de faire arriver jusqu'à elle les instructions morales de la pièce.

Le latin est donc la langue officielle de la littérature, la langue du bel-esprit, la langue des délicates élégances, la seule que veuillent employer ceux qui aspirent à une réputation durable.

Les membres de l'Académie romaine voudraient être les continuateurs des poètes et des orateurs de l'ancienne Rome, et rendre à la langue que ceux-ci ont parlée sa pureté d'autrefois, sans se demander ce qu'ils feront ensuite de cet instrument poli avec tant de soin. Ils en aiment l'éclat, ils s'en amusent ; ils l'entretiennent et ne demandent pas d'autre gloire. Si la renommée vient les trouver, ils consentiront volontiers à la voir se perdre dans le renom des anciens. Ils voudraient pouvoir publier comme antiques leurs propres

(1) Erasme, *Ciceronianus*.

(2) Lettre de Trissin citée par Roscoe ; t. III.

écrits, sans que le public reconnût la fraude (1). Ils sacrifient toutes les joies de l'invention, tous les bonheurs de l'amour-propre, pour n'être que les gardiens et les cicéroni de l'antiquité. Autant, à une autre époque, les écrivains seront jaloux de leur originalité et mettront de soin à ne ressembler à personne, autant les humanistes du XVI^e. siècle tiennent à bien prouver qu'ils sont uniquement imitateurs.

L'imitation est la grande loi, le principe admis par tous, le secret de toute perfection. « Tout homme qui veut éviter le doute et marcher en sûreté, dit un des personnages de *Castiglione* (2), doit nécessairement se proposer d'imiter un auteur qui soit reconnu bon du consentement de tous, et l'avoir toujours pour guide. Il mettra tous ses soins à ressembler à son maître et à se transformer en lui. C'est l'exemple que nous donne Virgile qui, avec ce grand génie et ce jugement divin qui font de lui un auteur inimitable, voulut pourtant imiter Homère. »

On prétend trouver partout des imitateurs, et ne pas admettre l'originalité même au début des choses. Si l'on objecte à l'un des plus ardents partisans de la doctrine, qu'Homère du moins a été original, il ne se rend pas encore et s'en prend au temps qui a détruit la preuve des emprunts.

Déjà cette tendance, ce besoin de reproduire un modèle étranger, est un symptôme significatif, un indice que les grandes qualités littéraires, la hardiesse, l'originalité, manquent à ces hommes.

Mais dans l'imitation même, quel esprit porteront-ils ? L'imitation des mœurs s'arrêtait à la surface, se contentait de copier des apparences, sans aller jusqu'à la réalité. Il en sera de même pour les écrits. On croirait que les esprits graves de l'Italie, qui ne trouvent pas la langue vulgaire digne des hautes pensées, chercheront dans les anciens des modèles d'œuvres sérieuses; ce sont en effet les œuvres sé-

(1) Voir la vie de Longueil.

(2) Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, liv. I^{er}.

rieuses qui manquent au siècle de Léon X, illustré d'ailleurs par des comédies ingénieuses, et par une admirable épopée comique. Il semblerait donc tout naturel de demander à l'antiquité les grandes idées, les hauts sentiments. Il n'en est pas ainsi : le XVI^e. siècle est épris de la beauté ; mais il se contente de la trouver à l'extérieur et dans la forme.

Et cette beauté même, il ne la comprend pas comme nous l'entendons aujourd'hui : nous croyons à l'imperfection humaine, et par conséquent nous acceptons bien des traductions imparfaites du beau. Dans notre éclectisme complaisant, nous sommes prêts à admirer tous les puissants artistes qui ont chacun, à leur manière, rendu un de ses aspects. Nous voulons faire place à tous les mérites divers, et non immoler, au gré d'une tendresse jalouse, le plus grand nombre à un seul. Il nous semble que choisir entre nos admirations, c'est nous imposer un sacrifice et nous mutiler nous-mêmes.

Le XVI^e. siècle aspire à l'unité ; il ne conçoit qu'un type unique du beau, une forme unique pour l'expression de la pensée. Un de ses écrivains pourra dire que toute la différence entre les grands orateurs consiste dans le sens, non dans la langue. « Ils pensaient, dit Balzac (1), en parlant « des Cicéroniens d'Italie, que les bons exemples étaient « enfermés dans un certain cercle d'années, hors duquel il « n'y avait rien qui ne fût ou dans l'imperfection de ce qui « commence, ou dans la corruption de ce qui finit. » Et ce qui leur paraît distinguer ces auteurs excellents, ce qui pour eux représente la perfection, ce n'est pas la force, ni le mouvement, ni la hardiesse, mais une certaine beauté calme, avec cette élégance achevée, idéale, dont Raphaël parmi les peintres est resté le plus pur modèle ; cette beauté qui est en même temps l'ordre, le fini, l'accord, traduction visible d'un rêve platonicien. Notre temps semble plus sensible à d'autres qualités, et préfère les écrivains les plus

(1) Balzac, *Les passages défendus*. 3^e. défense, p. 485.

vigoureux. Un peu las peut-être d'élégance académique, il a pour l'énergie, pour la rudesse même une sympathie toute particulière. On dirait qu'à ses yeux elle dispense et tient lieu de toutes les qualités. Nous cherchons la simplicité; nous remontons jusqu'aux œuvres grecques, plus naïves; nous préférons Homère à Virgile. Le XVI^e. siècle s'arrête à la littérature latine, plus savante, plus éloignée de la nature, expression d'une civilisation plus complexe et plus avancée.

Chaque siècle, en effet, sent avant tout ce qui lui manque, et se passionne pour ce qui pourra, en quelque sorte, le compléter. Les contemporains de Sadolet n'aiment pas les choses simples et rudes, la beauté un peu agreste; ils sont trop voisins des temps grossiers. Ils sont surtout choqués de la rusticité, legs du moyen-âge, et recherchent les génies aimables, doux, harmonieux, comme Virgile et Cicéron.

Toute la littérature latine ne les attire pas également. Les auteurs qui sont venus après Auguste ont quelque chose de trop violent pour eux. Sous le despotisme des Césars, à la vue des désordres et des infamies, la colère s'est emparée de toutes les nobles âmes et les possède tout entières. Il semble alors qu'il n'y ait plus pour les lettres de développement paisible, régulier, contenu en de justes limites; plus d'intelligence en pleine possession d'elle-même, considérant les choses avec sang-froid et les exprimant avec la raison parfaite, la sagesse animée de Virgile ou d'Horace. Les écrivains les plus grands de Rome, à cette époque, sont tous plus ou moins satiriques: Cicéron, parlant de philosophie, nous enseigne comment on pratique le devoir; Sénèque nous montre comment ses contemporains le violent. L'histoire de Tacite n'est souvent qu'un admirable pamphlet, une vengeance honnête. Lucain déteste César plus qu'il n'aime la république; il poursuit la tyrannie plus qu'il n'aime la liberté. Le plus beau portrait qu'il ait tracé est celui de Caton: cet homme toujours mécontent du monde et de lui-même, et qui ne sait que mourir, est le héros de Lucain et des contemporains de Lucain. La satire, enfin, est plus satirique au temps de Néron

et de Domitien qu'en aucun temps. Comparez Horace, ennemi bénin et souriant des travers humains, à Juvénal, ennemi personnel et implacable des vicieux.

Frappés surtout des malheurs du présent, tous ces hommes le maudissent, et regrettent et exaltent le passé. Leur éloquence n'est qu'invectives ; leurs peintures sont des révélations vengeresses ; leurs jugements, des condamnations, et leur style brisé, bref, souvent incorrect, reproduit sans cesse les combats, l'agitation, les mécontentements de leur âme. Ils nous remuent et nous transportent plus que les écrivains parfaits des siècles plus heureux ; mais ils ne laissent qu'une admiration inquiète. Certes il est peu d'écrivains plus grands que Tacite, pour notre temps surtout qui ne comprend guère la puissance d'un auteur, sans quelque chose de dramatique et de passionné ; et pourtant cette grandeur troublée, toujours souffrante, ne satisfait pas complètement l'esprit ; ce n'est pas la pure beauté littéraire, la beauté sereine.

C'était elle cependant que le XVI^e. siècle rêvait et demandait à la poésie, comme aux œuvres en prose. Nous dirons quelques mots des poèmes latins qu'on admirait alors, pour arriver à ceux de Sadolet.

Si la valeur poétique d'un temps se mesurait au nombre des vers qu'il a publiés, le XVI^e. siècle serait l'âge d'or de la poésie latine. Notre XVIII^e. siècle, si fécond en poèmes inutiles et fades, n'a pas enfoui plus de noms dans les *Almanachs des Muses*. Nous avons déjà cité quelques-uns de ces hommes qui charmaient la cour de Léon X. Aucun des genres antiques n'est oublié par eux. Ovide, Horace, Properce ont chacun leurs sectateurs. On écrit des comédies, des odes, des satires, et surtout des poèmes descriptifs, genre aimé de toutes les époques littéraires où l'on rencontre plus de savoir que d'imagination. L'un célèbre la canne à sucre, nouvellement découverte ; l'autre fait la description de Rome ; d'autres versifient des traités d'édu-

cation et de grammaire, ou même les décrets du sacré Collège (1).

Cependant il y a quelques tentatives plus intéressantes, et la poésie veut se faire, par moments, véritablement religieuse et chanter les grandeurs et les tristesses de la foi chrétienne.

Mais les essais de ce genre sont les moins nombreux ; ce qui abonde, ce sont les poèmes de circonstance. Les versificateurs sont à l'affût des événements. Que treize Italiens combattent treize Français ; qu'Henri VIII envoie au pape le livre qu'il a composé contre Luther ; que l'éléphant du roi de Portugal entre dans Rome ; qu'il arrive une ambassade, les vers pleuvent de toutes parts. Les compliments poétiques font partie de la fête, comme les salves du château St.-Ange.

Quand Goritz consacre un beau groupe de marbre dans une chapelle de S^{te}.-Anne, cent vingt poètes célèbrent à l'envi le talent de l'artiste, et la générosité du donateur : le recueil de leurs vers est la *Guirlande de Julie* du temps.

Parmi ces cent vingt noms, combien n'y en a-t-il pas que la postérité a justement oubliés ? La plupart nous rappellent, non pas les hommes illustres de la littérature romaine, mais ces petits poètes, ces Grecs affamés qui fatiguaient Auguste de leurs petits vers et qu'il trouvait toujours, sur son passage, avec une dédicace toute prête. C'est ainsi qu'ils poursuivent Léon X, à la promenade, à table, dans les loges du Vatican, dans les jardins du Belvédère. Ils ne se contentent pas de le louer, ils donnent des conseils, ils voudraient diriger les affaires du monde. Moins modestes que Malherbe (2), ils se disent déjà les missionnaires de Dieu :

..... Non frustra Deus ingruit illis.

Valerianus.

Prétention bien haute pour des gloires si légères ! La

(1) V. Arsilli, *De poetis urbanis*.

(2) Voir le mot de Malherbe sur l'utilité des poètes.

poésie de ce temps est vide le plus souvent ; elle s'admire et jouit d'elle-même, elle s'amuse d'une difficulté vaincue, elle étudie avec tendresse ses propres procédés et ne les regarde plus comme des moyens, mais comme son but dernier. Quelque chose de futile se mêle même aux inspirations sérieuses. Les vers les plus graves ont un air de badinage. Ainsi, que Vida chante la croisade, l'imagination du poète est seule en jeu. Prêtre exemplaire dans son diocèse, Vida ne mettra pas dans son poème une idée religieuse. Il ne rêve que combats ; il se voit au premier rang enfonçant les bataillons qui demandent quartier. Les rois tombent sous sa lance ; c'est le songe élégant d'un poète, qui ne voit dans la guerre qu'un prétexte à faire des vers ingénieux. Ainsi, Horace traitait d'un façon gracieuse et demi-terrible les sujets les plus effrayants de la mythologie grecque, et faisait du meurtre des fils d'Egyptus une moralité galante :

Audiat Lyde scelus !

Il n'en faut pas davantage pour mériter les récompenses de Léon X. Il ne demande pas des pensées plus hautes. Pour qu'une œuvre lui plaise et le transporte, il suffit qu'elle soit élégante : au besoin un peu de recherche ne l'effraierait pas. Tel est le caractère des vers peu nombreux qu'il nous a laissés : tels sont les poèmes qu'il admire. Entre toutes les œuvres nées du désir de lui plaire, nulle n'a obtenu de lui plus d'éloges que les vers de Vida *Sur les échecs* (1). Il croit (jugement étrange) y reconnaître une inspiration divine et de la majesté. Tels sont aussi les mérites que vante Arsilli. Quand il célèbre un auteur, « ses vers sont, dit-il, plus doux que le lait, et dictés par les Grâces » (2).

Mais, si les poètes de Rome n'ont pas les qualités sévères, du moins ils réussissent dans la voie étroite où ils se sont engagés. L'art est si délicat en quelques-uns, qu'on leur accorde

(1) Faballi, *Vidæ Opera*. Cité par Roscoe.

(2) Arsilli, *De poetis urbanis*.

volontiers la gloire ambitionnée par eux et qu'on les prendrait pour les héritiers légitimes, presque les rivaux d'Horace et de Tibulle. Il semble parfois qu'on aurait quelque peine à distinguer les modèles et les imitateurs. Les vers de ces derniers ont souvent une grâce parfaite, une pureté véritablement antique, une forme harmonieuse, un tour ingénieux et fin. Sadolet et ses contemporains se servent de ce beau langage latin, comme d'un instrument familier; ce n'est plus une langue morte retrouvée par des étrangers, une langue apprise; on la dirait vivante encore. Ils ont surtout (ce qui prouve bien la parenté avec l'antiquité) le sentiment sobre et discret des poètes anciens; l'exquise mesure qui, sans altérer jamais la vérité d'une émotion, n'en prend que la fleur la plus délicate, lui donne toujours une certaine élévation idéale, vraiment littéraire, et ne va jamais jusqu'à la réalité matérielle.

Les anciens ne veulent pas que la douleur inspirée par un beau récit, par une peinture dramatique, puisse se confondre avec la vraie douleur causée par un spectacle pénible. Nous autres modernes, nous analysons plus savamment peut-être, nous descendons plus avant dans le cœur; mais nous tenons trop à épuiser la source. Nous violentons la sensibilité d'autrui; nous nous adressons volontiers à la partie physique; et ce trouble trop puissant, trop voisin de la réalité, est bien près de n'être plus un plaisir de l'esprit. Les anciens ne tiennent pas à nous agiter si profondément, à remuer ainsi en nous toute fibre. Ils veulent frapper de préférence l'imagination; ils aiment mieux faire couler moins de larmes et laisser à l'émotion littéraire toute sa pureté, toute sa finesse. Dans leurs plus terribles compositions il y a encore une grâce, un sourire, le sourire divin de la poésie. Ils s'arrêtent quand ils pourraient nous affliger; parfois même on les dirait médiocrement touchés, tant ils semblent se jouer avec les drames effrayants qu'ils racontent. Quels cris de douleur un auteur moderne n'eût-il pas tirés des plaintes de Simonide ou de certaines odes d'Horace? Les poètes du XVI^e. siècle ont

la même touche légère que les anciens, la même finesse de diction.

Les œuvres poétiques de Sadolet se distinguaient des œuvres contemporaines par des qualités particulières. « Son talent, dit Gyraldi, est robuste et fort ; ses vers sont graves et soignés, avec une sorte de beauté solide. » Il ne faudrait pourtant pas prendre trop à la lettre les éloges de Gyraldi. Il pourrait nous donner une idée trop haute de ces compositions (1).

Ce qui nous en reste est peu considérable. Sadolet lui-même a pris soin d'anéantir une partie de ses vers, et priait ses amis de l'aider dans son sacrifice. Cependant l'édition de Vérone en renferme assez pour que l'on puisse juger son talent. Le premier de ces poèmes raconte le dévouement de l'antique Curtius. L'auteur nous dit lui-même qu'il songeait à chanter ainsi successivement tous les héros qui étaient morts victimes de leur amour pour la patrie romaine. Dans la pensée des Italiens du XVI^e. siècle, c'était faire une œuvre nationale. Il aurait, selon Tiraboschi, continué en prose la même œuvre sous le titre : *Illustrium imagines*.

Curtius fut le début littéraire de Sadolet. Le livre avait été composé, dit-on, à Ferrare. Il fut, il est vrai, publié après l'arrivée de l'auteur à Rome ; car, dans la dédicace à Angelo Ubaldo, il parle du cardinal Soderini, qui reçut son titre en 1503. Mais la date de la dédicace ne dit rien sur le moment de la composition. On gardait alors long-temps ses œuvres en portefeuille ; puis on les montrait à un petit nombre d'amateurs choisis, faveur précieuse pour les élus, hommage rendu à la délicatesse de leur goût. Quand l'ouvrage avait circulé manuscrit ; quand il revenait aux mains de l'auteur, enrichi d'éloges en prose et en vers, on le lisait à la foule qui, prévenue par les connaisseurs, l'attendait avec impatience ; et enfin on l'imprimait.

Le poème de Sadolet ne vaut pas qu'on s'y arrête long-

(1) Gyraldi, Dialogue I, *De poetis suorum temporum*.

temps ; ce n'est qu'un pastiche , assez habile , du reste , de Virgile , d'Horace , de Lucain , où l'on pourrait apprendre à écrire quelques vers nouveaux sans avoir une idée à soi ; c'est une sorte de mosaïque , dont tous les brillants petits morceaux formaient naguères une composition différente. On y trouve un préambule plus ou moins philosophique sur le sort des grandes âmes ; quelques descriptions heureusement faites ; des discours de Jupiter et de Quirinus , qui rappellent ceux de Vénus et du Père des Dieux dans l'Enéide. Toutefois , malgré les emprunts , il fait moins songer à Virgile qu'aux poètes de la Rome impériale. On pourrait le placer , sans trop de désavantage , à côté des *Sylves* de Stace ou des *Etudes* de Silius Italicus ; de ces paraphrases élégantes , habiles quelquefois du maître , qui sont une tentative pour s'approprier un peu de son génie , et un hommage encore à sa supériorité.

Le *Curtius* peut se lire sans fatigue et sans trop d'ennui. On n'y trouverait pas , il est vrai , une idée originale : il n'y a rien d'inattendu ; on voit que Sadolet a étudié les poétiques faites à l'imitation des anciens et qu'il suit méthodiquement les règles communes de l'amplification ; le détail prévu se trouve toujours à sa place ; les comparaisons , les souvenirs mythologiques sont en nombre suffisant ; les lieux communs abondent. Mais il y a une certaine aisance dans l'imitation : la phrase se déroule sans embarras , elle est claire et bien remplie. On croirait entendre un écho affaibli , mais agréable encore de l'antique poésie. L'auteur reproduit assez bien la musique de la phrase ancienne. Il en connaît tous les secrets , il en a tous les mérites extérieurs.

Les contemporains devaient être charmés par un art ingénieux qui rappelait sans cesse les anciens , sans les citer ; qui savait les reproduire , sans les copier ; se rapprocher du modèle et éviter à temps l'imitation trop servile.

Nous pourrions remarquer encore , ce qui vaut mieux , une certaine élévation de ton , une noblesse de sentiments que Sadolet rappelait plus tard avec complaisance quand , dans son

dialogue de *Phèdre*, il se faisait citer quelques vers du *Curtius*, par un de ses interlocuteurs.

Le second poème de Sadolet, adressé aux deux Frégose, ses amis, est, plus encore que le précédent, une paraphrase des passages les plus connus des poètes anciens ; un développement facile et vulgaire sur le repos et la vie obscure, terminé par un éloge de Castor et de Pollux que Sadolet emprunte, sans doute, au souvenir de Simonide.

Du moins, plus sage que ses contemporains, Sadolet invoque pour les deux jeunes princes la Vierge et les Saints, et non Jupiter ou Apollon. Quelquefois même, et la bonne fortune est assez rare pour la signaler, on rencontre un vrai sentiment poétique, comme dans ces vers, sur l'apparition de l'homme dans le monde :

Hinc homines mundo immissi, quos stirpe recenti
Progenitos, similesque Deum, volucresque feraeque,
Ipsi amnes, ipsa obstupuerunt æquora ponti,
Ceu reges venerata suos....

Mais il eut bientôt une plus belle occasion d'exercer son talent. Le sol de Rome, sans cesse fouillé par une pieuse curiosité, la payait de temps en temps par quelque merveilleuse découverte. Un Romain (des Fredis), en janvier 1506, faisant dégager un arc-de-triomphe obstrué par les terres, avait rencontré un chef-d'œuvre ou la copie d'un chef-d'œuvre, le *Groupe de Laocoon et de ses fils*. Sadolet célébra la résurrection du marbre glorieux, sa rentrée dans Rome renaissante. Dans un pareil sujet, le souvenir des vers de Virgile pouvait paraître inquiétant ; mais les conditions ne sont pas tout-à-fait les mêmes : Virgile peint la vie ; le poète moderne décrit une statue ; on ne trouvera pas chez lui la lutte, l'expression triomphante des deux monstres, les redoutables cris du prêtre de Neptune. Les vers de Sadolet sont fameux et méritent leur réputation ; peut-être y pourrait-on blâmer un peu de recherche, un peu d'effort, quelques hardiesses d'une latinité douteuse. Mais ils ont de la vivacité,

ils prouvent un vif sentiment des mérites de l'œuvre antique qu'ils peignent avec vérité. Bembo avait jusqu'à un certain point raison, quand, avec l'exagération habituelle du temps, il disait qu'il n'avait pas besoin de voir la statue, tant la description en était vivante.

Cependant, quelque prix que l'on mit alors à de pareils essais, il n'y avait pas là de quoi faire vivre le nom de Sadolet, et lui-même ne paraît pas avoir attaché un grand prix à sa gloire poétique. D'autres succès l'appelaient.

Il croyait, comme son temps, à la résurrection de la tribune romaine, de la grande éloquence. Singulière éloquence qui n'avait pas de sujets à traiter, qui ne trouvait place, comme le dit Erasme (1), que dans des occasions d'apparat, où elle servait à la décoration de la solennité, sans résultat positif; dans le premier acte d'une ambassade, où les intérêts sérieux se discutaient en français. Sadolet lui-même nous montre ce que valaient ces mouvements oratoires. Un jour, Bembo s'étonne : il vient de recevoir un discours de son ami où il cherche en vain ses anciennes habitudes d'esprit. Sadolet a lancé contre un homme d'Eglise une Philippique terrible, dont les foudres ont épouvanté Bembo. Sadolet le rassure; il n'en veut pas au personnage. « J'ai essayé, dit-il, d'imiter les orateurs antiques. Vous savez quelle âpreté et quelle véhémence portaient, dans l'attaque des méchants, les hommes dont nous admirons le talent et l'éloquence. » Ainsi se faisait ou se défaisait une réputation, selon qu'elle permettait de placer quelques souvenirs.

Mais les auditeurs du XVI^e. siècle prennent l'orateur au sérieux : « Nous vous admirons, dit l'un d'eux à Sadolet, « et nous frémissons d'épouvante au tonnerre de votre « éloquence (2). »

Rome autrefois ne leur avait-elle pas donné l'exemple, s'amusant, pendant de longues années, au bruit des périodes

(1) Erasme, *Ciceronianus*.

(2) Sadolet, *Phædrus*.

des déclamateurs qui conseillent à Cicéron de brûler ses *Philippiques* pour apaiser Antoine, ou qui mettent le roman dans l'éloquence judiciaire (1) ?

Si le XVI^e siècle rêve les gloires de la parole, à qui demandera-t-il des leçons, sinon au plus éloquent des écrivains latins, à Cicéron ? Un éditeur de ce temps ne le proclame-t-il pas le dieu de l'éloquence ? L'admiration pour le grand orateur romain est portée à l'excès ; mais pourtant dans la connaissance un peu confuse encore que l'on a de l'antiquité, le choix d'un tel modèle, cette idée d'aller ainsi droit au beau, sans se laisser arrêter à la force exagérée, ni aux jeux brillants, ni aux raffinements du bel-esprit, sont les signes d'un goût délicat.

Ne nous étonnons pas si les humanistes, après avoir goûté les œuvres du grand orateur, s'y sont enfermés. L'amour d'un livre unique alors n'a rien d'étrange. On est voisin encore du temps où les livres étaient rares ; où, chacun possédant quelques volumes à peine, payés par bien des sacrifices, à l'enthousiasme du lettré se joignaient les tendresses ardentes et jalouses du bibliophile.

Scaliger ne se contente pas d'aimer Virgile, il l'adore, il ne connaît que lui. Il lui sacrifie tous ses rivaux et, à la plus belle page de son *Art poétique*, il élève *l'autel de Virgile*, l'autel du doux poète.

C'est ainsi qu'on aime Cicéron : il est le maître, le souverain régulateur des intelligences. Comment s'étaient établies cette alliance étroite et cette domination incontestée ? Rien n'est plus intéressant que l'histoire posthume des grands écrivains. Il faut que les hommes qui ont été inspirés meurent, pour que leur pensée ait toute sa puissance. Vivants, on les discute, ils ne sont pas encore dépouillés de leur humanité, on est frappé de leurs faiblesses, de leurs imperfections ; morts, il ne reste d'eux que leur esprit, c'est-à-dire leur force. Aristote, vivant, voyait sa pensée recueillie par un

(1) Sénèque, *Controverses*.

petit nombre de disciples; mort, il a eu pour auditoire les nations et les siècles. Ce n'est plus un homme, c'est une science, un système, et le genre humain se partage encore entre Aristote et Platon.

Cicéron se défendit mal contre ses ennemis, contre Clodius, contre Antoine. Ses contemporains le sacrifièrent plus d'une fois; mais la postérité lui a donné raison et a fait justice de ses adversaires. Plus son souvenir s'éloigne, plus l'enthousiasme s'épure et va grandissant. Si, dans l'âge suivant, quelques envieux discutent encore sa gloire, d'autres le divinisent. Les rhéteurs, habitués à soutenir le pour et le contre à propos de tous les grands noms, n'osent prêter une pensée lâche à la mort de Cicéron, et le père du grand Sénèque dénonce, comme une impiété et un blasphème, les attaques d'Asinius Pollion.

Les dieux que Rome adorait au temps de Cicéron disparaissent, une foi nouvelle se répand dans le monde, et Cicéron, tout païen qu'il est, conserve son influence et sa gloire. Il tient une large place dans l'éducation des Pères de l'Église, qui lui gardent un culte à la fois patriotique et littéraire. Saint Augustin est tout pénétré de son esprit; saint Jérôme s'épouvante et se punit de ses tendresses pour le grand orateur romain. Si les esprits vigoureux se passionnent pour lui, tous les hommes qui recherchent l'élégance du style devront le vanter à l'envi. Pétrarque lui rend un véritable culte et tance vertement Sidoine Apollinaire qui avait osé se faire le détracteur et l'envieux de Cicéron.

Le XVI^e. siècle devait l'aimer plus encore. Cicéron réalisait pleinement l'idée qu'on se faisait alors du beau. Toutes ces qualités que nous avons vues si recherchées des poètes, on croyait les retrouver complètes, achevées, dans l'écrivain qui a le mieux su enchanter les oreilles. « Cicéron, dit M. Villemain, est peut-être l'homme qui s'est servi de la parole avec le plus de science et de génie, et qui, dans la perfection habituelle de son éloquence et de son style, a mis le plus de beautés et laissé le moins de fautes. »

Mais l'éloquence n'est pas la seule séduction de Cicéron :
« Grand orateur, philosophe vertueux et sublime, habile
« politique, rhéteur éloquent, esprit universel et fécond,
« même dans la familiarité de ses lettres, il nous permet
« de parcourir, sans le quitter un moment, le cercle d'idées
« qu'ont embrassé autrefois ces maîtres et ces législateurs
« du monde qui ont dû s'élever à de hautes pensées, puis-
« qu'ils ont fait de grandes choses (1). »

En effet, son œuvre était pour le XVI^e. siècle une sorte d'encyclopédie, et une encyclopédie attrayante. Elle lui semblait résumer la sagesse antique, elle l'initiait sans fatigue à la connaissance de l'esprit du passé. Elle renfermait de philosophie tout ce que le temps en pouvait porter, et la présentait dépouillée des subtilités de l'école.

Cicéron n'était pas seulement pour les écrivains qui l'imitaient un maître dans l'art de bien dire, mais un maître dans l'art de bien faire. Il exerçait sur eux, et même à leur insu, une grande influence morale, influence intéressante que j'essaierai de marquer.

Il les ravissait par ses écrits, il les séduisait par son caractère. Nul, plus que Cicéron, n'était capable de faire aimer l'antiquité. Une fois le besoin d'imitation admis, nul ne pouvait rendre l'imitation plus aimable et plus facile. Cicéron a toutes les séductions de l'esprit grec, sans en avoir les légèretés, ni l'amour des discussions subtiles. Tous les emprunts qu'il a faits à la Grèce prennent sous sa main une empreinte nouvelle, l'empreinte du bon sens romain.

Mais, s'il a la sagesse de ce peuple, il n'en a pas l'âpreté; c'est le plus moderne des écrivains latins, aussi tendre que Virgile avec quelque chose de plus animé. Ses faiblesses mêmes, ses inquiétudes, ces grands abattements après ce grand courage, le rendent intéressant pour nous qui n'aimons pas, comme le XVII^e. siècle, les héros tout d'une pièce et les caractères trop Cornéliens; il semble ainsi se rappro-

(1) M. Leclerc, *Oeuvres de Cicéron*, Discours préliminaire.

cher de nous. Sans doute, il y a eu dans Rome des âmes plus hautes, plus résolues; je ne crois pas qu'il y en ait eu de plus aimable, ni de plus humaine.

S'il n'a pas toutes les qualités fortes qui rappellent l'antique rudesse, il a toutes les qualités charmantes que donne la culture la plus attentive du cœur. Combien ne trouvons-nous pas en lui de vertus étrangères, inconnues à son temps? Les patriciens de Rome vont s'enrichir aux dépens des provinces, et celles-ci attendent avec terreur chaque gouverneur nouveau; Cicéron respecte leur fortune et la protège contre l'avidité des autres. Rome ne fait nul cas de la vie des hommes, et l'Empire va, pendant quatre siècles, marcher dans le sang; Cicéron pleure la mort d'un esclave. Âme délicate et fine, passionnée pour toutes les belles choses, il aime les vers, l'éloquence, la philosophie, la sculpture. Combien ne devait-il pas plaire à un siècle enthousiaste des arts? Cicéron en a le sentiment exquis, sentiment qui manque à la race romaine. Il est lui-même, avant tout, un artiste merveilleux. Nul n'a plus adoré l'idéale beauté; et, tandis qu'il la cherchait dans l'idée et dans la forme, il s'enivrait de sa propre parole et l'admirait naïvement, non pas par amour-propre, mais par amour de l'harmonie et du beau.

Les défauts même de ce grand esprit devaient créer un lien de plus entre ses adorateurs et lui. Cicéron ne paraît pas né pour la vie politique, quoiqu'il lui doive une grande partie de sa gloire. Il n'a pas le tempérament énergique de l'homme d'État. Mais cette faiblesse même allait bien à la condition de l'Italie, où toute énergie semblait morte, où il n'y avait plus de volontés puissantes.

La phrase Cicéronienne, paisible et caressante, qui parfois endort doucement l'oreille sans aller jusqu'à l'âme, et donne autant au son qu'à l'idée, n'était-elle pas la langue naturelle d'un temps qui voulait l'éloquence sans les faits qui la provoquent et la soutiennent; d'un temps où l'esprit académique dominait? Ne convenait-elle pas surtout à merveille à une âme, comme celle de Sadolet, douce et pacifique, un peu

molle, un peu incertaine? Ces sympathies communes disposaient le disciple à la vénération, et lui permettaient de chercher, sans trop d'effort, dans les œuvres du maître la règle de son esprit, de son cœur, de sa conduite.

Mais quelle que soit l'admiration de Sadolet, il sent bien que Cicéron n'est pas toute l'antiquité. Il étudie et comprend également les autres écrivains qu'elle nous a légués. Il leur rend une éclatante justice: un de ses livres nous en donnera la preuve (1); et dans cette justice est l'originalité de Sadolet.

Les élèves des anciens ne sont pas d'accord sur le profit qu'on peut tirer de leurs écrits. Les uns, comme Bembo, prétendent que les anciens ont tout vu, tout dit; qu'ils ont parcouru le cercle entier des connaissances humaines, atteint les dernières limites où puisse parvenir l'intelligence. De cette confiance en leur infaillibilité sont nés les engouements puérils dont s'amusait Erasme; de là sont sortis des copistes fanatiques, comme Longueil, qui ne veut se servir d'un mot qu'à condition qu'il l'aura trouvé dans les œuvres de Cicéron; ou, comme ce puriste plus exigeant, Manuce, qui, cherchant des modèles dans les *Lettres* du même auteur, rejette avec dédain les termes employés par ses correspondants. C'est ainsi encore que Gyraldi donne la même valeur aux deux mots *barbare* et *chrétien*: « *Elocutionem christianam, id est barbaram* » (2). Bembo lui-même, le délicat, l'ingénieux Bembo, pour avoir partagé ces exagérations, n'a pu tout-à-fait échapper au ridicule. Du reste, elles n'ont rien d'étrange. Quel temps n'a pas vu de ces copies bouffonnes de toute renommée triomphante?

D'autres, frappés de l'impuissance et de la vanité de ces tentatives, repoussent les anciens au nom d'une loi supérieure, et, s'enfermant dans les études religieuses, voudraient borner le développement de l'intelligence humaine à la théologie. Tel est Reginald Poole.

(1) *De liberis recte instituendis.*

(2) Greg. Lil. Gyraldus. Dialogue I, *De poetis suorum temporum.*

Entre les deux se place Sadolet, esprit conciliant et modéré, également éloigné de toute extrémité. Il ne s'enferme pas dans l'antiquité, comme Bembo ; il saura, s'il est besoin, sacrifier la pureté de langage à des nécessités plus hautes et s'écriera : « Vincat religio potius quam latinitas ! » Périssent la latinité, si la foi le demande !

Mais il ne prétend pas cependant, comme Reginald Poole, proscrire la Grèce et Rome, et supprimer tant d'œuvres glorieuses pour l'esprit humain. Sadolet veut qu'on se pénétre des anciens ; qu'on leur dérobe leurs idées, leur style, non pour écrire les phrases qu'ils ont écrites déjà, mais pour éclairer et traduire la pensée moderne ; qu'on ne s'arrête pas à l'enveloppe, et qu'on tire de Cicéron tout le fruit moral qu'on en peut tirer. Animé d'un pur sentiment classique, il voudrait, chose louable au lendemain du moyen-âge, pratiquer l'accord parfait de la forme et de la pensée ; donner de l'aisance et de la grâce à l'expression de la vérité. Son seul tort est d'avoir voulu atteindre cette perfection dans une langue morte.

Il est temps de voir comment la tentative de Sadolet a réussi. Ses œuvres en prose sont considérables et consacrées à des sujets fort divers. Elles comprennent des traités d'exposition et de controverse religieuse, des compositions philosophiques, un livre *Sur l'éducation*, des discours, un recueil volumineux de lettres (1).

(1) Nous donnons ici la liste complète de ses ouvrages :

1°. *Illustrium imagines*, sorte d'abrégé historique mentionné par Tiraboschi ; 2°. *In psalmum L interpretatio* ; 3°. *In psalmum XCIII interpretatio* ; 4°. *De duobus gladiis* ; 5°. *Commentarius in epistolam beati Pauli ad Roman.*, lib. III ; 6°. *De obitu Fregosii homilia* ; 7°. *Homilia de regno Ungariæ a Turcis direpto* ; 8°. *Consolationes philosophicæ*, liber unus ; 9°. *De laudibus philosophiæ*, lib. II ; 10°. *De liberis recte instituendis*, lib. I. Il faut y joindre cinq discours : 1°. *Orat. de bello Turcis inferendo* ; 2°. *In promulgatione generalium induciarum*, 1518 ; 3°. *De pace, ad Carolum imperatorem* ; 4°. *Epistola ad populum Genevensem* ; 5°. *Ad populos Germaniæ Orat.* ; enfin des lettres latines et italiennes, souvent réimprimées.

Laissant de côté la première de ses œuvres prétendues philosophiques, une *Consolation* qui ne console pas, froide amplification imitée de Sénèque, et qui fait plus d'honneur à la mémoire qu'à la sensibilité de l'auteur, nous chercherons dans l'ouvrage que Sadolet consacre à la gloire de la philosophie, des renseignements sur le caractère moral du temps, sur Sadolet lui-même. Nous garderons le livre *Sur l'éducation*, pour en parler à sa date; et parcourant les discours et les lettres, nous essaierons d'y étudier la valeur littéraire de Sadolet.

Les discours résument la pensée de toute sa vie; trois d'entre eux, adressés aux princes, conseillent la paix aux chrétiens, essaient de les unir contre les barbares. Deux autres, consacrés à la grande question religieuse qui divise l'Europe, sont de touchants et sympathiques appels à des dissidents, aux Gênois, aux peuples d'Allemagne.

L'édition la plus complète est celle de l'abbé Costanzi. Rome, 1764. 5 vol. Tous ces écrits, sauf le premier, se retrouvent dans l'édition de Vérone. 4 vol. in-4°, 1734-1738.

Tiraboschi indiquait d'autres livres, dont Sadolet parle dans ses *Lettres* et qui étaient restés inédits :

Un *Discours contre les Juifs*, très-vanté par Fiordibello, et que l'auteur pourtant paraît avoir dédaigné ;

Un livre *Sur la Gloire (De Gloria)* ;

Un livre *Sur le péché originel* ;

Un commentaire sur un passage de l'Écriture, *De Nicodemo et Magdalena*, édité depuis Tiraboschi (*Spicileg. romanum*, 1839) ;

Un livre *De exstrukione Ecclesie catholicæ* ;

Un autre *De republica christiana*.

Malgré la ressemblance du titre, Tiraboschi pensait que c'étaient là deux ouvrages distincts. L'abbé Lazeri (1754) avait publié un fragment, écrit par Sadolet l'année de sa mort, où il parle du livre qu'il prépare *De republica christiana*; et il croyait y voir le préambule de l'ouvrage annoncé autrefois par Sadolet lui-même sous ce titre : *De exstrukione Eccles. cathol.* Une publication récente (*Spicilegium romanum*, 1839) a donné raison à Tiraboschi : on y trouve ce même livre *De exstrukione Eccles. cathol.* que Sadolet envoyait, en 1539, au cardinal Salviati; et le préambule ne rappelle en rien celui qu'a donné Lazeri.

Les lettres, adressées aux personnages les plus fameux dans la science ou dans la politique, à des cardinaux, à des hommes d'État, à des érudits, à des poètes, en France, en Italie, en Allemagne, très-rares dans la première partie de la vie de Sadolet, très-nombreuses depuis 1527, nous présenteront peut-être moins de détails curieux, qu'on n'a droit de l'attendre d'une correspondance; elles offrent pourtant des renseignements intéressants et permettent de bien juger l'homme qui les a écrites.

Contrairement à l'usage qui veut que l'on connaisse le fond d'un livre avant d'en étudier la forme, nous ferons comme les contemporains de Sadolet, nous étudierons d'abord le côté extérieur de ses écrits. C'est là, en effet, que nous retrouverons la part des anciens. Plus tard, en regardant la pensée, nous verrons ce que l'écrivain a mis de lui-même dans ses imitations.

Religieuses, littéraires ou philosophiques, toutes les compositions de Sadolet ont une forme commune, souvenir des études favorites de leur auteur. Sadolet ne s'embarrasse pas de savoir dans quel moule il jettera sa pensée. Cicéron y a songé pour lui. Cicéron traduisait en dialogue toute instruction. Il n'est homme de goût, au XVI^e. siècle, qui ne veuille écrire des dialogues. C'est dans un dialogue que Bembo raconte la vie et la mort de Guid'Ubaldo, duc d'Urbino; que Gyraldi fait l'histoire des poètes du temps; que Castiglione donne les lois de la vraie politesse; c'est dans des dialogues que Sadolet enseigne. S'il commente une épître de saint Paul, le saint docteur lui-même devra se prêter à ces exigences. Le commentaire de Sadolet aura trois livres, parce que le traité de l'Orateur est ainsi divisé. Les préambules de l'ouvrage nouveau rappelleront à s'y méprendre ceux du modèle, et un des livres, comme dans Cicéron, commencera par les regrets donnés à la mort prématurée de l'un des interlocuteurs. L'imitation reproduira jusqu'à cette complaisance avec laquelle Cicéron parlait de lui-même et de sa gloire; mais les confidences de Cicéron,

consul, sauveur de Rome, nous intéressent ; les impressions personnelles de Sadolet sont moins faites pour nous toucher.

Du reste, il n'y aura guère du dialogue que le nom ; ce n'est plus ce facile et familier échange d'idées, cette conversation ingénieuse, animée, dont Cicéron est allé entendre les derniers échos sous les ombrages d'Académus. Les *Dialogues* de Sadolet se souviennent trop des *Discours* de Cicéron. Il moralise ou enseigne, mais ne cause pas.

Si, laissant de côté les emprunts trop visibles, la forme convenue, nous voulons arriver au style même, l'embarras est grand pour l'apprécier. Faut-il juger Sadolet comme un ancien ou comme un moderne ? Moderne, il ne veut pas l'être ; il voudrait retourner au passé. Comment sous cette transformation volontaire retrouver ce qu'eût été l'homme, s'il eût vécu avec son temps, s'il en eût parlé la langue ? Comment faire exactement la séparation entre la pensée de l'auteur et les emprunts auxquels le condamne l'emploi d'une langue morte ? la pensée s'y retrouverait-elle bien tout entière ? Faut-il le juger comme ancien ? Quel que soit son désir de le paraître, il ne saurait nous faire illusion : nous avons montré déjà comme il était impossible, même au plus habile, de prendre assez complètement l'esprit d'un autre âge pour en reproduire le style dans toute sa vérité.

Ainsi, flottant entre le présent et le passé, Sadolet n'a pas les vraies qualités de l'écrivain. Ses contemporains, il est vrai, le proclament le plus éloquent des hommes, le rival des anciens. Mais à peine pourrons-nous, dans ses divers ouvrages, trouver quelques pages qui méritent le nom d'éloquentes. Nous serons forcé de reconnaître que le talent d'écrire est la moindre partie de sa gloire. Il ne sait pas composer, classer les diverses parties d'un sujet. L'ordre vivant qui frappe l'esprit et fait la lumière, cet ordre lui manque. Il revient sur ses pas, il hésite, il se reprend à plusieurs fois. Sa pensée est vague, confuse, indécise. Sa phrase s'attarde et s'écoute : elle n'est pas calme, mais nonchalante, se déroulant à loisir sans

souci du temps et de l'attention du lecteur. Lettres, discours, traités, ne nous présenteront guère qu'une succession monotone de périodes également harmonieuses, où rien ne repose, où rien n'arrête; quand vous avez tourné plusieurs feuillets, vous croyez vous retrouver au même point, sans pouvoir être bien sûr que l'écrivain se répète, tant l'expression est loin d'être précise.

Lors même que nous nous placerions au point de vue des contemporains, et que nous ferions consister toute la gloire d'un écrivain à reproduire adroitement un type ancien, il faudrait avouer encore que le succès est médiocre. Quand nous aurons dit qu'il a su retrouver assez bien l'apparence extérieure, le vêtement de la phrase cicéronienne, nous aurons tout dit à sa louange. Voilà bien les mots du maître, les mots composés de syllabes pleines, à terminaisons sonores, *verba et voces*; la reproduction presque mathématique de ses repos, de ses mouvements; le même équilibre de phrases. Mais je ne reconnais pas Cicéron dans ce manque absolu de variété, dans cette application d'une forme unique à tous les sujets; dans cette parole aux lueurs égales, sans passion, sans colère, sans éclat, sans mordant, trop exacte image de la placidité de Sadolet.

Chacun de ses livres fait songer à ces copies maladroites et perfidement fidèles, qui révèlent d'une façon saisissante les défauts du maître, inaperçus dans l'œuvre originale, voilés qu'ils sont par les grandes qualités. Ce qu'on retrouve ici, ce sont les faiblesses de Cicéron, les côtés par lesquels il prêtait aux attaques de ses adversaires. Mais, si le style de Cicéron se déroulait parfois à trop larges plis, un souffle puissant les soulevait, on y sentait la vie. Ici le souffle manque, et la pensée de Sadolet s'embarrasse dans ce manteau trop vaste. Il est des jours où Cicéron enfle un peu la voix, où son éloquence est trop luxuriante; mais sa voix doit remplir l'immense forum; il s'adresse à un auditoire nombreux, tumultueux, et qui n'a pas le jugement sobre et fin des Grecs. Sadolet, dans son cabinet, reproduit ces pompes

théâtrales, et il n'a rien de ce qui fait vivre la phrase de l'auteur ancien : ni la logique savante, ni l'émotion vraie, ni l'ampleur animée, ni cette variété dans la richesse qui prévenait l'ennui, ni l'éclat, ni l'imagination presque orientale qui s'épanchait à loisir dans ces larges périodes. Nous ne retrouverons pas là le vrai coloris de Cicéron, mais les enluminures (ληκυθους) dont il se moquait gaiement, les grosses couleurs qu'il répandait à flots quand il s'amusait de sa propre éloquence (1). Mais ce qui manque surtout à l'imitateur, c'est l'ironie puissante qui étincelait dans toutes les pages du grand orateur romain, et qui tenait l'attention toujours en éveil, l'ironie qui montre un esprit en pleine possession de lui-même et supérieur à son sujet comme à son auditoire.

On croirait lire les morceaux d'apparat, que les rhéteurs romains venaient réciter aux empereurs, dans les derniers jours de Rome. Quant aux rhéteurs des premiers temps de l'Empire, ils valaient mieux. Ils avaient infiniment d'esprit avec leur mauvais goût : le volume des *Controverses* de Sénèque offre parfois des traits qui seraient éloquentes, s'ils n'étaient perdus parmi des phrases déclamatoires. Leurs défauts étaient de ces défauts séduisants dont parle Quintilien. On regrette presque de ne pas les trouver dans les Cicéroniens : ils nous consoleraient de l'absence d'idées, de l'élégance trop continue.

L'élégance, en effet, dans une langue qui ne se parle plus, reste aux Cicéroniens pour tout mérite : mérite léger qui ne suffit pas pour recommander et faire lire tant de pages latines. Les essais en vers, dans une langue morte, peuvent avoir encore quelque charme : il suffit d'une expression délicate ou spirituelle, d'un éveil donné à nos souvenirs, de la lutte même avec un modèle fameux. C'est un jeu piquant qui peut amuser un instant. Mais la prose n'offre pas de difficultés à vaincre, pas de surprises ; rien de plus aisé que de saisir le secret de la phrase cicéronienne et de la repro-

(1) Lettre à Atticus.

duire ; quand l'essai réussit, ce n'est guère qu'un succès d'écolier.

Comment donner un plus grand éloge à ces œuvres faites avec la poudre des œuvres antiques, comme disait Raphaël en parlant des édifices de la Rome moderne : « *Tutta fabricata di calci di marmi antichi* » ; à ces œuvres où l'on retrouve sans cesse des lambeaux de l'auteur ancien, et comme un écho trompeur de ses phrases ? La lecture de tels écrits laisse une impression pénible, une sorte de malaise analogue à celui qu'on éprouve en entendant un air connu dont on cherche en vain les paroles.

Les humanistes italiens ont voulu être, et sont vraiment les derniers des Latins. D'autres encore parleront et écriront la langue latine, mais les érudits français du XVI^e. siècle sont pleins d'idées modernes. En lisant Bembo, nous assistons comme à une seconde fin de l'antiquité, d'une antiquité artificielle.

Toutefois, si l'originalité manque à Sadolet, il ne faut pas en accuser l'homme seul, mais l'instrument qu'il emploie et qui lui devient un embarras. Comment être original dans une langue morte ? Les scholastiques, tant raillés par les érudits, avaient naïvement tranché la difficulté. Ils s'étaient fait un langage à leur guise (1), langage barbare, où l'on ne voit qu'un assemblage ridicule de constructions étranges, de mots qui ne sont plus latins et qui ne sont pas encore français. L'idiôme antique veut se mouler sur une langue nouvelle, et, pour en reproduire tous les traits, il prend les attitudes et les inflexions les plus grotesques. Mais, du moins, ce singulier latin suit tous les mouvements de la pensée moderne, il en prend les allures, il la serre de près, il en rend les subtilités et les finesses ; il est transparent : on reconnaît sous ce déguisement le mot français ou allemand, et l'idée moderne sous la pompe de la désinence antique. La barbarie même de ce style avait son utilité. Elle prouvait que le temps

(1) V. la protestation de l'Université de Paris contre le concordat de 1545.

du latin était passé : elle devait faire attendre impatiemment la venue des langages nouveaux. Mais les savants formés à l'école des anciens ne pouvaient être tentés de suivre une pareille voie : de tels attentats devaient indigner des hommes dont le goût était si difficile. Et alors ils se trouvaient placés entre deux dangers. Ou bien, comme Bembo, l'on reste véritablement classique et l'on se condamne à la plus absolue stérilité, on méconnaît son temps, on s'enferme dans le passé, on meurt pour vivre avec des morts ; il faudra éternellement commenter, imiter, tourner dans le cercle latin, cercle, non de mots seulement, mais d'idées. Ou bien, comme Erasme, on essaie d'innover dans une langue morte. Erasme, si spirituel contre les Cicéroniens fanatiques, ne s'aperçoit pas qu'il a raison contre lui-même, et qu'à la phrase latine il faudrait la pensée latine qui n'est plus dans le monde. Il ne veut pas croire que les langues meurent ; et, appliquant hardiment le précepte d'Horace (1) au latin qu'il croit pouvoir perpétuer, il essaie de le renouveler par des alliances de mots, par des créations même. Quand une langue est parlée par le peuple, elle peut se modifier pour suffire au travail de la pensée, à l'expression d'idées nouvelles. Il n'est pas à craindre que ces changements la tuent, que son caractère disparaisse : on a près de soi la règle vivante, la foule qui admet ou rejette les innovations des écrivains.

Mais à quel titre innover dans une langue qu'on ne parle plus ? Les langues sont choses sacrées, qui résistent à de semblables tentatives. Mortes, elles se défendent encore, elles se vengent en trahissant la pensée de l'écrivain. Comme elles sont toute une histoire et qu'elles ont été créées pour traduire un ensemble d'idées, de faits, de croyances, elles ne peuvent s'adapter à d'autres faits. Elles ressemblent à cette armure magique forgée pour un géant, qui s'est brisée quand on a voulu l'arranger à la taille d'un homme ordinaire.

Sadolet sentira ces difficultés, quand il voudra lutter contre la Réforme avec des écrits latins : il lui faudra, pour rester

(1) V. Horace, *Art poét.*, v. 46.

classique, employer les périphrases, et la franchise de l'idée disparaîtra sous les circonlocutions ingénieuses : ou, quand il essaiera de se faire mieux entendre, il oubliera son culte pour le beau langage, et écrira des phrases qui auraient fait frémir Longueil, et qu'il cache à Bembo; des phrases comme celle-ci : « *Ut spiritualis in me homo, sic etiam corporalis templum esse potest spiritus.* »

Nous en avons assez dit sur le style de Sadolet. Pareilles observations pourraient s'appliquer à tous ses écrits. Là n'est pas, d'ailleurs, le véritable fruit de ses études. Ces imitations des anciens n'étaient qu'une sorte d'exercice de l'esprit, s'essayant à des acquisitions plus profitables. Laissons donc une fois pour toutes la question de forme, et voyons si, dans Sadolet, la pensée valait mieux. Ses discours et ses lettres nous renseigneront encore à cet égard.

Je choisis parmi les discours celui qui s'adresse à Louis XII. Sadolet voudrait détourner de l'Italie l'ambition turbulente de la France, lui montrer un autre but, proposer à son roi d'abandonner la proie qu'il convoite, et d'aller aux plages de l'Orient, dans le pays des merveilles, renouveler les expéditions de ses ancêtres, expéditions qui, à défaut de succès, leur ont donné la gloire. C'est ainsi que Leibnitz essayait d'arracher les Provinces-Unies à la convoitise de Louis XIV, en lui montrant l'Egypte à conquérir et à civiliser.

Je sais bien qu'on peut ne voir en un pareil sujet qu'un beau thème pour l'orateur, un prétexte à déclamation; on peut dire que la cour de Léon X ne croyait guère à la possibilité des croisades; que, si de temps en temps, il se rencontrait encore quelques âmes dévouées, qui songeaient sérieusement à rejeter les Turcs en Orient, à délivrer la Terre-Sainte, leur zèle venait échouer devant l'apathie de l'Europe chrétienne. Mais Sadolet, nous le verrons plus tard, est un orateur convaincu. D'ailleurs, la fin du XV^e. siècle avait eu un caractère qui semblait autoriser les entreprises les plus audacieuses. L'esprit d'aventure s'était emparé du monde;

comme si les nations eussent été à l'étroit chez elles, une foule d'hommes hardis allaient au loin tenter la fortune. La France, plus que toute autre, avait fait voir ce qu'on pouvait craindre ou attendre d'elle. Son activité inquiétait l'Europe; unie et forte, comprimée au-dedans, elle cherchait à dépenser son activité au-dehors. Dans ce premier moment d'éveil, la proposition de Sadolet ne devait pas elle-même sembler trop singulière. Charles VIII demandant aux évêques des subsides, ne leur avait-il pas dit : « Notre intention n'est pas seulement au recouvrement de notre royaume de Naples, mais à celui de la Terre-Sainte? »

Le discours dont nous parlons est antique et moderne à la fois : moderne par les idées, antique par la forme. Les souvenirs classiques y abondent, et sans cesse on se retrouve en pays de connaissance. Ici, une imitation de Thucydide; là, un vers d'Horace; ailleurs et toujours Cicéron. L'imitation est flagrante, mais la forme seule est imitée; la pensée ne relève pas de l'auteur ancien, elle essaie d'être tout-à-fait chrétienne. L'idée de Dieu est présente partout. Si l'écrivain engage Louis XII à prendre en main la cause divine, c'est au nom des bienfaits que le prince a reçus de Dieu. Il y a même une exaltation véritable, quand l'orateur nous montre les croisés devant Jérusalem, et nous peint la joie avec laquelle ils salueront les tours de la ville sainte et baiseron les « traces divines ». On croit voir revivre dans ce Cicéronien, les transports joyeux et naïfs des vieux compagnons de Godefroy. La phrase en devient moins élégante et moins pure; comme si parlant plus avec son âme, il parlait moins avec sa mémoire.

Religieuse à propos, la pensée est dans d'autres moments délicate ou grande. On retrouve à chaque pas cette horreur de la guerre, cette sympathie pour ses frères, qui a marqué toute la vie de Sadolet. N'était-ce pas une noble pensée que de maudire les combats entre chrétiens, et de montrer aux rois de l'Europe un but plus haut que les agrandissements de territoire, un plus bel usage de leur puissance dans le protectorat de la communauté chrétienne?

Le style s'élève toutes les fois qu'il est question des peuples, de la république; et ces vieux mots eux-mêmes, encadrés dans cette phrase chrétienne, lui donnent naturellement, je ne sais quelle allure libérale. On ne saurait mieux parler, et plus dignement, des devoirs des rois et de leur responsabilité devant Dieu. La royauté, selon Sadolet, n'est pas une faveur, mais une charge qui impose. Dieu a donné le pouvoir aux princes, non pour eux, mais pour l'humanité. Dieu n'a pas voulu combler un seul homme de bienfaits, mais les répandre par lui sur le monde. Il faut que les rois se croient nés pour assurer le bonheur du genre humain; qu'ils comprennent que la puissance n'est que le droit de se dévouer pour tous; il faut que, dans le règlement des sociétés humaines, ils essaient de reproduire les perfections divines: devoirs que Sadolet résume merveilleusement en deux mots, « qu'ils soient, pour le genre humain, bienfaisants et sauveurs, *benefici et salutare*s. » Peut-on mieux traduire l'idéal des monarchies bien constituées?

On dirait que Sadolet a deviné cette idée de Joseph de Maistre: que les rois de France sont grands, parce qu'ils sont les fils aînés de l'Église et le bras droit du christianisme militant. Le nom français tient une belle et large place dans tout le discours, soit que l'orateur parle « des espérances mystérieuses que mettent en lui les populations d'Orient, écrasées par les Turcs », soit qu'il invoque le roi comme le représentant et le guide naturel de l'Europe.

Les souvenirs antiques ne viennent pas troubler trop souvent l'unité de la composition. Si, dans un seul passage, les Scipions, les Pompée, les Jules, les Trajan, figurent comme les plus glorieux modèles de l'amour des conquêtes, amour que l'auteur proclame la marque des esprits excellents, ces noms s'effacent dans l'ensemble du discours, et ne font point tort à des souvenirs plus récents et mieux faits pour un sujet chrétien.

Sadolet sait l'histoire et l'emploie heureusement. Il connaît et peint, avec des traits convenables, les rois de France qui ont

précédé Louis XII, sauf, peut-être, Charles-le-Simple. Il comprend surtout le caractère de saint Louis et rend un juste hommage « à ce roi, vraiment roi, protecteur pacifique des chrétiens, qui fit la guerre dans un intérêt religieux, non pour détruire, mais pour sauver même ses ennemis ». Les noms des contemporains n'effraient pas l'écrivain, et Matthias Corvin est loué dignement. Si, par un artifice de rhéteur, Sadolet rabaisse outre mesure la puissance des Turcs; s'il ignore quelques détails de leurs mœurs et parle des images de leurs Dieux, il voit pourtant juste en bien des points. Il comprend à merveille les causes de ruine que porte en elle cette puissance si redoutée, plus brillante que terrible : les divisions dans la famille impériale; le meurtre régulier des princes; la condition précaire des gouverneurs, jouets d'une autorité absolue, ne pouvant rien transmettre à leurs enfants; l'absence de l'esprit de famille; l'indiscipline des armées; la haine des peuples soumis.

Jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé d'anachronisme choquant, point de ces défauts qui rendent ridicules les auteurs du temps, toujours jetés hors de leur sujet par leurs préoccupations classiques. Sadolet est un sage esprit, qui sait user à propos de ses souvenirs, sans en faire une montre déplacée. Nous avons pu même signaler de belles qualités d'orateur moraliste. Que manque-t-il donc? Le sens pratique, le sens des nécessités du temps. Les anciens, que Sadolet a feuilletés assidûment, ont aiguisé chez lui le sentiment moral; mais ils ne pouvaient suppléer à la connaissance du présent. C'est par là que pêche le discours : ce n'était pas assez de savoir si une croisade était possible, il fallait encore présenter des raisons sérieuses, politiques, si l'on voulait pousser à ces lointaines aventures un siècle peu enthousiaste, prudent et ménager, soigneux de ses intérêts immédiats, et à qui l'insuccès de l'expédition aventureuse de Charles VIII avait donné à réfléchir. L'orateur semble même oublier l'âge et le caractère de son futur héros. On trouve partout une confiance naïve, une croyance au succès, que rien n'arrête et

qui marche à pas de géant. C'est le roman des croisades, écrit par un prêtre enthousiaste, à qui tout semble sourire. En lisant ces lignes, on se rappelle parfois involontairement les illusions conquérantes des conseillers de Pichrocolle. Les Grecs, dit l'auteur, vont oublier leur antique haine pour les Latins. Louis XII, à peine débarqué, verra courir au-devant de lui les habitants de la Thrace (le nom classique choque moins ici que dans Bembo; on croit y voir une protestation persistante contre l'envahisseur). « Dieu lui-même se mettra de l'expédition et prêtera au roi le secours de l'artillerie céleste (1). » L'armée française arrive à Constantinople, la ville résiste, il la prend d'assaut. L'orateur n'a plus qu'un souci: doit-il souhaiter au roi une conquête facile, insuffisante pour sa gloire, ou une victoire disputée, qui retardera le bonheur du monde? Constantinople prise, le reste de l'expédition, à travers l'Asie, ne sera qu'une promenade, au milieu des fêtes et des plaisirs. Le roi et ses soldats gémiront de trouver un triomphe trop aisé. Ne cherchons plus ici l'orateur religieux. Le discours n'est plus qu'une amplification faite avec quelque talent, une œuvre de rhéteur peu soucieux de son sujet.

Donnez cette question de la guerre contre les Turcs à traiter en langue vulgaire, ou bien en latin classique, l'orateur populaire, sans souci de l'imitation, voudra parler au cœur de ses auditeurs, laissera parler le sien, s'attendrira sur les maux soufferts, s'épouvantera, s'indignera; l'autre voudra tout d'abord rendre son indignation cicéronienne, avoir des colères latines, des terreurs classiques et ne point risquer des développements qui pourraient choquer son savant auditoire. Que saint Bernard prêche la croisade aux Allemands, je suis convaincu qu'il veut précipiter l'Allemagne et l'Europe entière sur l'Asie et chasser les Infidèles. Ici, je suis en défiance, et j'ai peine à me convaincre que Sadolet ne cherche pas seulement une occasion d'essayer, pour son

(1) Sadol., *Orat. de bello Turcis infer.*, in fine.

compte, les mouvements les plus célèbres de l'éloquence traditionnelle.

Le danger d'une mémoire trop fidèle paraît mieux encore, dans un discours prononcé cinq ans plus tard, lors de la promulgation solennelle d'une trêve entre les princes chrétiens. C'était là une de ces occasions d'éclat, dont parlait Erasme, et où se complait l'éloquence académique. Sadolet croit le moment favorable pour montrer ce qu'il a rapporté de la lecture de Cicéron, de ses discours pour Archias et pour Marcellus. Nous remarquerons bien çà et là quelques idées touchantes : l'amour de la paix, le dévouement à la chrétienté, un ton élevé, un sentiment vraiment chrétien. Mais le fond disparaît sous la forme ; une rhétorique banale a dicté tous les passages que l'auteur traite avec le plus de complaisance. On reconnaît ses prescriptions dans le portrait du Sultan, dont les traits si généraux et si vagues rappellent tout de suite le type consacré du tyran, le tyran des déclamateurs ; dans la triomphante apostrophe au Turc, dont les premiers mots indiquent assez le caractère : « Quid tibi propositum, o Turca » ; enfin dans l'apothéose étrange et peu sérieuse des princes chrétiens signataires de l'alliance, quand l'orateur demande à Dieu qu'en récompense de leurs services « ils soient, après une vie fortunée, transportés au ciel sur « un char d'or attelé de blancs coursiers, entourés de toute « l'armée céleste » (1).

Les autres discours de Sadolet présentent les mêmes caractères : des pensées souvent heureuses, des sentiments nobles et généreux qui viennent s'éteindre et mourir dans une phrase languissante, énervée, sans précision et sans couleur. Cherchons maintenant dans ses lettres, si nous ne remarquerons pas d'autres qualités.

Le recueil en est volumineux et forme une grosse part de ses œuvres. Appliqué à de tels écrits, ce dernier terme semble d'abord bien solennel ; mais il n'est que juste pour

(1) *Oeuvres de Sadolet*, t. II, p. 264.

le temps. Une lettre alors était une œuvre, longuement méditée, revue, reprise, et souvent corrigée. On ne l'écrivait pas au hasard : Sadolet, pour répondre à son ami Salviati, attend neuf mois qu'il se présente un sujet d'importance qui mérite la dépense de style (1).

Un correspondant de l'auteur, Hippolyte de Médicis, fait sans le vouloir la critique de ces compositions peu naturelles. Sadolet l'avait félicité d'une bonne action : « Tous les « devoirs du bienfaiteur et de l'obligé, lui dit le cardinal, « sont si bien exposés par vous (2), que vous avez voulu « tracer, je le vois bien, le portrait idéal de l'homme bien- « faisant et le peindre des traits les plus achevés, plutôt « que parler d'un fait si peu important. »

C'était un genre littéraire, comme seront plus tard en France les lettres de Balzac et de Voiture, ou bien encore les portraits et les éloges. On se présentait devant la postérité avec un volume de compositions épistolaires. Quand Paul Sadolet veut élever un monument à la gloire de son oncle, ce qu'il publie d'abord, ce sont ses lettres. Les recueils de lettres abondent alors, pauvres en faits intéressants, riches en périodes, et leurs auteurs sont proclamés grands hommes (3).

Erasme, lui-même, cet esprit piquant et fin, qui fait si bonne justice des exagérations du pédantisme, Erasme a laissé un gros volume de règles pour le genre qui s'en passe le plus, et ce volume est tout plein de divisions savantes et de recettes. On y trouve prêts tous les modèles que l'on peut désirer.

Une lettre, en effet, était de toutes les compositions celle qui devait le plus sourire à ces honnêtes gens, plus érudits qu'inventeurs ; une œuvre de courte haleine, qui se passait volontiers d'idées et permettait d'étaler toutes les richesses

(1) *Lettre à Salviati*, t. I, p. 248.

(2) Sadolet, *Lettres*, t. I, p. 173.

(3) Voir, dans les *Lettres* de Sadolet et de Bembo, les félicitations qu'ils adressent à Paul Sadolet sur ses progrès dans le genre où ils se sont illustrés tous deux.

de son instruction : œuvre utile , du reste , et qui suffisait à faire la fortune d'un homme. Quelques pages de ce genre , écrites avec soin , attiraient l'attention du Pape et assuraient à l'heureux auteur une place de secrétaire des brefs.

Aussi , Bembo exige-t-il de ceux qui veulent réussir beaucoup d'application , d'étude assidue , de loisir surtout. Comment , sans réflexion et sans loisir , réunir toutes les qualités que Sadolet distingue dans une seule lettre de son ami :
« la forme la plus polie , la plus achevée , la plus aimable ,
« le choix et la pureté des termes , la hauteur et l'abondance des idées , la gravité du ton. Mais , ajoute Sadolet ,
« quand je croyais ces mérites portés à leur dernière perfection , vous , avec vos yeux de lynx et vos regards plus
« pénétrants que ceux de personne , vous voyiez plus avant ,
« et vous trouviez dans votre esprit une beauté supérieure
« que nous n'aurions pas même pu rêver ».

On ne se risquait pas seul dans une aussi grave entreprise. Un bel esprit ne dictait pas un billet , sans avoir sur sa table les *Lettres* de Cicéron , sans les consulter souvent ; on en faisait des éditions exprès pour cet usage. Les différentes lettres y étaient étiquetées , classées sous différents chefs ; ici , les lettres tristes ; plus loin , les lettres gaies ; là , celles qui consolent ; ailleurs , celles où il prodigue les reproches , *consolatorias* , *objurgatorias*.

Mais , malgré cette préoccupation constante , Cicéron n'a pas plus inspiré les *Lettres* de Sadolet qu'il n'a inspiré ses *Discours*.

Ce qui donne tant de prix à la correspondance de Cicéron , ce qui fait que son nom est toujours cité parmi les deux ou trois noms de ceux qui ont su écrire des lettres , c'est qu'elles lui échappent , qu'elles s'en vont sans préméditation et sans recherche où va la pensée de Cicéron ; c'est qu'elles sont pleines d'enjouement et de naïveté , que la phrase marche librement et sans façon. Il semble en les lisant que nous recevons ses confidences , et nous éprouvons une secrète satisfaction à pénétrer dans l'intimité d'un grand homme qui ne prétend pas nous introduire dans un sanctuaire , mais

se laisse voir à nous dans l'abandon de sa vie de tous les jours, comme à de vieux amis. Tout à l'heure, nous le suivions au sénat et nous admirions le personnage officiel. Maintenant il est chez lui, facile, abordable, causant et nous ouvrant son cœur. Il ne nous cachera ni ses faiblesses, ni ses complaisances d'enfant pour son amour-propre, ni les mauvais tours que cet amour-propre lui joue quelquefois. Il fait bon marché de sa gloire et nous en dit le secret. Il n'est pas dupe de ses succès, ni de ses enthousiasmes oratoires. Il aime avec passion les flatteries du sénat, mais il sait ce qu'elles valent. Nous l'estimons pour cette franchise, et dans ce mélange de simplicité et d'élévation, dans ce naturel, nous reconnaissons la vraie grandeur romaine, qui charmait tant Fénelon, grandeur simple, aisée, point compassée, ne se surfaissant pas elle-même.

Le XVI^e. siècle se représente les Romains comme les peindra le XVII^e. siècle français « plus grands et plus romains que dans leur histoire » (1). Il ne peut consentir à voir en eux des hommes. Pour lui, ce sont toujours des héros, des demi-dieux, des statues héroïques élevées sur un piédestal.

Aussi, les lettres de Cicéron ne satisfont pas complètement les courtisans de Léon X : ils croient y reconnaître l'œuvre d'un esprit qui se néglige. Dans leur tendresse excessive pour l'art de bien dire, ils appliquent à ces familiers épanchements les jugements sévères que Calvus et Brutus portaient sur les *Discours*, et répéteraient volontiers la critique malencontreuse de Sidoine Apollinaire : « Je crois que Cicéron eût mieux fait de ne pas essayer du style épistolaire. »

Ils vont donc demander conseil à ses *Harangues*. Aussi, n'écriront-ils pas une épître qui ne soit un petit discours avec un exorde en forme, et où ne se déploient, assez mal à propos, des qualités tout-à-fait oratoires.

L'auteur latin, dont on croirait le plus volontiers retrouver ici l'influence, serait Pline le Jeune dans le panégyrique de

(1) La Bruyère, *Des jugements*.

Trajan. Pline est un écrivain d'une rare habileté, mais qui prétend mieux exprimer ce qui a été déjà bien exprimé par un autre, et ne pas écrire une phrase qui ne soit parfaite; il sait tout ce qu'on peut tirer d'une idée, et il dira tout et ne laissera rien à deviner au lecteur. Il n'est pas de préceptes de l'art d'écrire, pas de figures, pas d'effets de style qu'il ne connaisse, et il ne nous fait grâce d'aucun.

Sadolet et ses contemporains se sont évidemment formés à cette école. Leurs lettres, quelle que soit la signature, ont toutes un caractère uniforme. C'est une correspondance fleurie, tout embaumée des parfums de l'éloge; un échange perpétuel de tendresses emphatiques (1), enfermées dans des périodes arrondies et moëlleuses (2). On croirait entendre, se répétant d'année en année, le dialogue de Trissotin et de Vadius avant leur querelle. Nos poètes du XVII^e siècle, si prompts à diviniser leurs héros, ont dû emprunter à l'Italie du XVI^e. les transports et les célestes enthousiasmes que le bon sens de Boileau put à peine réprimer.

Cet optimisme impitoyable se retrouvait alors dans tous les genres de compositions. Jamais on n'a tant loué. Louer est le premier besoin des écrivains. Que Bembo raconte la vie du duc d'Urbain (3), son livre ne sera qu'un hymne sans fin, en l'honneur du mort. Si les faits manquent, l'auteur vantera les intentions, combinera ingénieusement des phrases brillantes, pleines de figures, qui loueront sans avoir rien à louer. Il comparera son héros à tous les héros connus, et le proclamera supérieur, rapprochera ses perfections de leurs perfections et les déclarera plus grandes. Les princes de Montefeltro, si l'on en croit leur panégyriste, à chaque

(1) Paul Sadolet, par exemple, a laissé un livre entier de lettres de félicitation.

(2) Sadolet reconnaît lui-même l'élégante insignifiance des lettres du temps: « Quod plerique facimus, quum nullo proposito argumento accedimus ad scribendum, verbis crebro jactare et quasi ostentare benevolentiam. »

(3) V. Bembo, *Vita Guid' Ubaldi*.

instant de leur vie, valent mieux que les autres hommes. Enfant, Guid' Ubaldo est plus avancé que les enfants ordinaires ; il comprend les langues savantes, quand les autres bégaiant. Il est beau comme les Amours. Son maître est stupéfait de ne lui connaître aucun défaut. Quand il avance en âge, il est plus guerrier que les plus grands guerriers, politique plus habile que les plus grands politiques. Bembo ne songe pas seulement à faire un bel éloge de son héros, mais un éloge plus élogieux que tous les éloges.

En vain dans son livre chercherait-on le naturel. Supérieurs en tout, les princes tiennent à être plus inconsolables que les autres hommes. Leur douleur atteint des proportions étranges ; le deuil d'Elisabeth, veuve de Guid' Ubaldo, fait oublier le deuil d'Artémise. « Couverte de noirs habits, le
« visage voilé, elle est étendue dans un coin de sa chambre ;
« c'est là qu'elle passe les jours et les nuits ; à peine une
« lampe éclaire-t-elle le funèbre asile. »

Comment le style épistolaire n'eût-il pas gardé des traces de cette disposition à l'emphase ? Ne croirait-on pas entendre l'éloquence de certain héros de Molière dans cette phrase d'Accolti écrivant à Sadolet : « Les pures, les éclatantes
« splendeurs de votre éloquence ont si bien éclipsé ma
« pauvre intelligence, que, si votre incomparable humanité
« pour moi-même et pour tous ne venait me rassurer, je
« me sentirais sans courage et sans force pour vous écrire » ?

Il y a dans le ton général de ces écrivains quelque chose de précieux, qui rappelle les tendres ardeurs de Bélise pour les petits vers de Trissotin ; je n'en citerai qu'un exemple : « Te amabo, mi Bembe, écrit Frégose, dato hoc mihi, ut de vestris mirificis sermonibus aliquid nos quoque, qui absumus, degustare possimus. »

Parfois pourtant, l'expression de cette bienveillance réciproque n'est pas dépourvue d'agrément. Lisez la lettre de Sadolet à Budée, la plus aimable et la plus galante des épîtres (1). Il est impossible de mettre plus de prévenance

(1) Sadol., *Epist.*, lib. XVII.

affectueuse dans un compliment, plus de cœur dans un rien; c'est la grâce académique en toute sa fleur. Mais le lecteur, fatigué bientôt de cette inépuisable admiration, souhaiterait presque rencontrer de temps en temps quelques méchancetés. Et quand on voit Sadolet toujours prêt à servir le genre humain, offrant à chacun son obligeante intervention, on se rappelle involontairement la boutade de Montaigne : « Services de phrases italiennes. »

Du reste, le bel esprit et la rhétorique ne donnaient pas seuls ces formes louangeuses; les habitudes romaines y étaient pour quelque chose. Les auteurs italiens du temps ne parlent qu'avec étonnement de la franchise et de la liberté françaises. La politesse était plus excessive encore dans la ville des Papes que dans le reste de la péninsule. La cour de Rome ne ressemblait à aucune autre cour. Elle a été de tout temps la terre classique des ménagements et de la politique caressante. Comme l'élection y donnait le souverain pouvoir, et que tous attendaient toujours quelque chose de chacun, on luttait de politesse et d'assurances de dévouement; au désir de parvenir, de supplanter ses rivaux, on joignait l'empressement apparent à les servir, en attendant l'heure du succès. L'ambition n'était pas moins ardente qu'ailleurs, mais elle se couvrait d'un manteau d'humilité.

Un historien (1) a rassemblé une grande quantité d'instructions écrites en ce temps, sur la manière de se conduire dans la cour pontificale, et en a tiré un piquant tableau de mœurs et un manuel complet de *l'art du courtisan*.

Au fond de tous les avis se retrouve l'attention à ne pas blesser autrui, à compter avec les susceptibilités. Il faut, disent les prudents conseillers, témoigner aux gens assez de considération pour les satisfaire, pas assez néanmoins pour alarmer l'amour-propre du voisin; contenter tout le monde et pourtant ne pas honorer tout le monde également

(1) Ranke, *Histoire de la Papauté*, t. II,

(n'y a-t-il pas des supériorités évidentes ?) ; surtout ne pas laisser paraître son désir et se défendre des ambitions bruyantes. C'est ainsi que nous voyons Sadolet lui-même donner à cet égard les instructions les plus précises à son neveu qui est à Rome pour solliciter : « Ne montre pas trop d'empressement auprès des grands (le mot montrer est important) ; un empressement trop visible pourrait faire soupçonner une ambition indigne de nous. Cela va mieux aux mœurs françaises qu'aux mœurs romaines : (ne semble-t-il pas entendre les Italiens accuser la *furia francese* dans la poursuite des honneurs ?) Sois discret, réservé dans tes attentions, et laisse entre les visites de longs intervalles. »

Il faut, nous dit-on encore, se glisser doucement sans heurter, sans blesser, sans avertir surtout ; se faire connaître et ne pas provoquer l'attention.... ; dire du bien des absents, assez pour donner bonne opinion de soi, pas assez pour les servir.... ; faire taire la jalousie qui voudrait dénigrer.... ; ne pas publier de mauvaises nouvelles, on s'en prend souvent au porteur ; et pourtant ne pas les trop cacher...., ne rien compromettre, ne rien risquer, tout espérer et se tenir toujours prêt à profiter des faveurs de la fortune.

Dans ces instructions, plus ou moins sérieusement données, comme dans les mœurs qu'elles indiquent, ne trouvons-nous pas en partie le secret de la bienveillance parfois exagérée de Sadolet ? Il faut ajouter cependant que chez lui cette bienveillance semble partir du cœur. Chaque ligne de son recueil révèle une âme honnête et aimable, entièrement dévouée à l'amitié, chérissant le bien et toujours disposée à le pratiquer.

Il y a dans son style plus de naturel et plus de simplicité que dans celui des contemporains. Ne lui demandons pas toutefois les épanchements, le laisser-aller, le charme intime et facile qui recommandent d'ordinaire cette sorte d'écrits. L'auteur sait bien que ses lettres ne seront pas lues seulement par un ami, mais qu'elles passeront de main en main et feront l'entretien des beaux-esprits. Aussi ne donne-t-il rien à

l'improvisation. Bembo pourra vanter le travail rapide de Sadolet : mais on sait que Bembo était mauvais juge en cette matière (1). Sadolet lui-même a pris soin de nous avertir qu'il n'avait pas son esprit argent comptant, et il confesse avoir plus d'une fois envié l'abondance et la facilité d'Erasmus (2).

Vainement dans le recueil dont il s'agit, à défaut de naturel, chercherait-on de l'esprit, c'est-à-dire le trait juste et fin, le tour piquant qui donne du prix aux détails familiers. Il n'y a pas d'enjouement, pas le moindre sourire dans ces nombreuses pages. Les lettres sont ce qu'étaient les discours.

Voilà donc les titres littéraires d'un homme dont les contemporains disaient « que, s'il était venu au temps des Cicéron et des Crassus, il eût été placé au premier rang des écrivains. » A la vue de ces pâles copies d'œuvres si puissantes, on se demande avec étonnement, comment Sadolet a pu dépenser de belles et grandes facultés dans une pareille entreprise ; comment autour de lui tant d'intelligences si fines se sont volontairement condamnées à ce labeur d'imitation patiente, à cette pénible reconstruction du passé ; comment au temps de l'Arioste, tandis que les poètes italiens usent et abusent de l'imagination, tant d'écrivains soutenus par la faveur publique ont si aisément consenti à se passer d'imagination.

L'explication de ce fait est d'abord dans l'admiration même qu'inspirait, au XVI^e siècle, l'antiquité. Invinciblement attiré par elle, l'esprit humain regardait en arrière et s'absorbait tout entier dans cette contemplation. Les fervents adorateurs du génie antique avaient peine à se persuader que ce beau langage latin, si souple et si riche, qui leur était si familier, et qu'avaient parlé les instituteurs de leur intelligence, avait cessé de vivre.

(1) Voir Hallam., *Intr. to the literat.*, sur les quarante portefeuilles par lesquels passaient successivement les ouvrages de Bembo avant qu'il les livrât à l'impression.

(2) Sad., *Epist. ad Erasmus*.

Rome pouvait, moins qu'aucune autre nation, se résigner à ce sacrifice. En présence de l'hérésie qui s'adressait au peuple, qui pour arriver à lui s'était emparée de l'idiôme vulgaire, Rome devait retenir avec plus d'ardeur la langue du sanctuaire, la langue de la tradition catholique. Elle était naturellement conduite à encourager les études latines et se trouvait, sur ce point, d'accord avec les humanistes. Bembo, sans s'en douter, travaillait pour l'Église et pour le concile de Trente.

Si les écrivains du temps ne se fussent pas contentés du mérite de bien dire, on ne sait trop ce qui leur serait resté. Leur eût-il été permis d'être vraiment éloquents? L'éloquence, on le sait, n'est possible qu'à la condition qu'on pourra librement discuter les grands intérêts de l'homme. Au siècle suivant, un écrivain d'une nation voisine dira : « Un homme né chrétien et français se trouve contraint dans la satire, les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. » Mettez dans la phrase de La Bruyère un mot plus général que satire et vous aurez une idée de la situation des littérateurs italiens. Rome, au début du siècle, permettait aux poètes de rire des choses sérieuses, elle n'eût pas permis de les discuter sérieusement. D'un autre côté, la foi n'était pas assez vive pour produire des orateurs religieux, et les questions politiques ne se débattaient pas publiquement. Ne sachant quel usage faire de leur éloquence, les Cicéroniens la faisaient entrer dans une lettre, ou l'employaient à d'éternels panégyriques.

Cependant l'esprit qui les avait animés ne devait pas mourir avec eux. Le cicéronianisme (si l'on peut employer ce mot) ne tenait pas uniquement à la reproduction des cadences de l'orateur ancien. Cette imitation, pour laquelle se passionnait le XVI^e siècle, n'en était qu'une forme accidentelle; ce qui est durable, ce qui est essentiel en lui, c'est le culte des mots, c'est l'amour du style et de ses grâces sans trop de souci de l'idée. Cet amour de la beauté extérieure se

perpétuera dans les Académies; n'est-il pas le fond même de l'esprit académique ?

Les sociétés savantes d'Italie furent les premières à en recueillir l'héritage. On avait vu, dans le commencement du siècle, l'Académie Florentine, livrée aux entretiens philosophiques, demander aux anciens des leçons de courage et de liberté, et tenter de rendre à Florence son antique indépendance. Trente ans plus tard, sous Côme de Médicis, elle ne connaît et n'étudie que les *Sonnets* de Pétrarque. La grammaire suffit à son agitation pacifique; il se livre de grands combats pour un vers, aux applaudissements du prince. Alors le cicéronianisme brillera de tout son éclat. On ne se contentera plus de l'imitation pure et simple et pour ainsi dire candide de l'auteur favori, qui suffisait à des esprits sobres comme Sadolet, ou doucement polis comme Bembo. Des écrivains doués de plus d'imagination que de goût mettront en grand honneur les raffinements de l'art d'écrire, les jeux de mots, les recherches du bel esprit.

Bientôt l'influence cicéronienne passera les monts, ou même, les Français viendront la subir en Italie; nous la retrouvons au début de notre XVII^e. siècle. Les législateurs de la prose française, Balzac et ses contemporains sont de véritables cicéroniens, avec le même amour de l'élégance, le même soin de la phrase, la même prédominance de l'esprit académique. Toutefois, il y a cette différence : Balzac vise à étonner par l'ingénieuse métamorphose qu'il fait subir à des idées communes; il se plaît, comme les rhéteurs, à « faire petites les choses grandes, et grandes les choses « petites ». Les érudits italiens cherchaient rarement l'étrange, l'inattendu; ils n'aspiraient qu'à la pureté du style.

Et ce ne seront pas seulement les écrits qui, chez nous alors, porteront cette empreinte étrangère. Les mœurs des savants qui fréquentent l'hôtel Rambouillet ressemblent aux mœurs que nous décrivions tout-à-l'heure. On remarque aux deux époques les mêmes puérilités dans l'empressement à connaître un livre nouveau; le même mystère autour de la

merveille attendue; et les petites lectures à quelques initiés, et le soin du précieux volume, dont on se sépare à grand' peine, que l'on ne confie qu'à des mains fidèles.

N'est-ce pas encore à l'Italie que nous serons redevables de l'enveloppe mythologique donnée par nos poètes à l'idée moderne, et surtout du caractère universel de notre littérature classique? Nos auteurs du XVII^e. siècle semblent tenir à honneur de n'être pas d'un temps, d'un pays. Ils ne veulent pas être seulement français, mais humains. Si leurs conceptions y gagnent en élévation, elles y perdent le charme que donnent les détails individuels et l'intérêt patriotique. Le moyen-âge et le XVI^e. siècle étaient pleins de souvenirs français; Ronsard et son école allaient demander des comparaisons à la chevalerie, aux traditions nationales. Il n'en est pas de même dans l'âge suivant : si Boileau sort du règne de Louis XIV, il n'a pas dix vers où se rencontre une allusion aux événements de notre histoire. Tous ces grands esprits semblent vivre et faire vivre leurs héros dans ce pays idéal, ce pays de l'imagination dont nous parlions naguère.

Les Cicéroniens ont laissé une lignée nombreuse, même aux plus beaux jours du XVII^e. siècle. Fléchier les rappelle à bien des égards. L'éloquence du siècle suivant, à mesure qu'elle se fera plus savante et plus philosophique, prendra de plus en plus un caractère analogue. L'esprit cicéronien semble avoir dicté la plupart des pages de Thomas; cet esprit, en effet, est de tous les temps. Il ne serait pas difficile de le reconnaître, même de nos jours, chez les écrivains où l'on aurait été le moins tenté de le chercher.

Il y aurait injustice à ne pas ajouter quelques mots encore sur les humanistes du XVI^e. siècle. Nous avons jusqu'ici montré, sans complaisance de biographe, tout ce qu'il y avait eu d'incomplet dans leurs tentatives. Il ne faudrait pas méconnaître les titres qu'ils ont à notre respect, le grand rôle qu'ils ont joué, les services qu'ils ont rendus aux lettres et qui doivent conserver leur mémoire. L'étude ardente que l'Italie fit alors des anciens, ne produisit pas

de remarquables écrits, mais elle eut des résultats non moins utiles et non moins féconds peut-être. Quelle que fût la valeur littéraire des imitations tentées, elles aidaient puissamment à la connaissance des livres imités. Un jour viendra où l'esprit humain ayant embrassé pleinement la beauté des productions antiques, en possession de leurs mérites divers, essaiera de les égaler dans des langues nouvelles, et laissant les idées qui portent la marque d'un autre âge, s'emparera de la forme éclatante et glorieuse pour en parer sa pensée jusqu'alors pauvrement vêtue. Mais pour que ce jour arrivât, pour que l'esprit se nourrit utilement de la substance du passé, il était nécessaire que le passé fût bien compris. Il fallait pour cela s'arrêter d'abord dans la contemplation et la lente méditation des chefs-d'œuvre. Pour n'en rien laisser échapper, pour pénétrer ce qu'ils enfermaient de sens caché, ce n'était pas assez de les lire. Si le moyen-âge avait peu tiré parti de l'antiquité, ce n'était pas qu'il l'eût tout-à-fait ignorée. Les hommes du XI^e. et du XII^e. siècle lisaient Horace, Cicéron, Ovide et d'autres encore, les citaient, essayaient de leur dérober quelque chose de leurs idées; mais ils les admiraient un peu confusément, sans les mettre à leur vraie place. L'esprit du temps différait trop de l'esprit de Rome et d'Athènes, pour que les ouvrages laissés par elles pussent être bien entendus. Ainsi mal préparé, le moyen-âge devait défigurer les compositions qu'il prétendait reproduire. L'imitation pour être utile, demandait une familiarité plus intime avec les modèles. Ce fut le lot du XVI^e. siècle. Alors, nous l'avons vu, on essaya pour ainsi dire de recommencer l'antiquité, de se placer au même point de vue, dans les mêmes conditions que les anciens. A ce prix, on retrouva le véritable sens de leurs écrits, et mille délicatesses méconnues jusquelà, devinrent intelligibles et frappantes.

Avec cette connaissance plus vraie de la valeur des œuvres antiques reparaissaient bien des qualités littéraires, oubliées depuis des siècles, ou devinées à peine par quelques rares

génies. Les Cicéroniens, bien qu'ils aient écrit en latin, sont jusqu'à un certain point les créateurs de la prose moderne. C'est par eux qu'ont été retrouvés le sentiment des beautés de la forme, de la vraie beauté classique : la science de la composition, le goût, la discrétion dans le langage, la distinction de pensée et d'expression, l'art enfin. L'art triomphait dans ses différentes manifestations, peinture, sculpture ; il fallait qu'il trouvât aussi son expression en littérature. On comprit alors de nouveau ce que veut dire le mot de style, quelle place il doit tenir dans les œuvres de l'esprit et quelle est son importance. Les écrits de ce temps n'en donnaient-ils pas la plus éclatante démonstration, démonstration plus sensible encore dans ces essais en une langue morte, où l'attention s'attachait uniquement au talent de mise en œuvre ? Nuls par la pensée, ces écrits obtenaient pourtant une renommée égale aux créations les plus belles : tant sont précieux ces mérites abstraits, l'ordre, la pureté, la correction. Seuls ils suffisaient pour conquérir les applaudissements. Après cela, les pages latines de Bembo, de Sadolet et de Manuce pouvaient être délaissées : elles n'avaient pas été inutiles.

Nous oublions une qualité dernière, la plus rare et la plus heureuse, celle qui recommande les autres et fait aimable la beauté même, je veux dire la grâce. Les contemporains de Sadolet en ont le plus vif sentiment. Proscrivant sans cesse l'effort et la recherche, ils répètent qu'il n'y a pas de beauté sans l'aisance, sans quelque chose de discret et de naturel en même temps ; que, pour faire une œuvre achevée, à tous les mérites que donne l'étude, il faut joindre un je ne sais quoi que l'on n'enseigne point. Sadolet demande au style épistolaire, avant tout autre mérite, cette grâce naturelle. Castiglione la veut trouver dans les manières et dans la vie ; elle doit être selon lui, la recommandation et comme la marque distinctive de l'homme de cour. Tous deux sentent et disent que le succès ne s'obtient qu'à ce prix.

Les humanistes du XVI^e siècle n'ont pas dérobé aux an-

ciens les grandes hardiesses de l'éloquence. Mais elles n'étaient pas nécessaires à l'éducation de l'esprit moderne et, du reste, les hardiesses ne s'apprennent pas, le génie seul les trouve chaque fois qu'il en a besoin. Les qualités dont nous parlions tout à l'heure s'apprennent et sont utiles à tous.

Ainsi se formait le goût général. La recherche de l'expression polie, le perpétuel souci de l'harmonie et de l'élégance, inspiraient une sorte d'horreur pour tout ce qui était rude et grossier, et ce sentiment s'étendait des mots à la pensée. L'amour de l'ordre et de la décence entraînait peu à peu dans toutes les intelligences. Que pouvait-il arriver de préférable à un temps si voisin de la confusion et de la brutalité du moyen-âge ?

Ce besoin nouveau de l'esprit avait bientôt modifié jusqu'aux mœurs. On n'était plus aux jours du XV^e. siècle, où le poignard tranchait les discussions engagées par les grammairiens pour un mot mal écrit, pour une terminaison douteuse ; où l'ardeur fiévreuse qu'on portait dans les lettres se traduisait en assassinats, tout au moins en injures, en provocations sanglantes. Au temps de Sadolet, les capitans littéraires ont disparu, les savants font assaut d'éloges et de bons procédés. Ils veulent ramener dans le monde l'urbanité romaine. De toute l'antiquité il n'est qu'un homme qu'ils détestent, c'est Timon, le misanthrope, Timon qu'ils accablent de reproches et de mépris. Ce qui est contraire au développement de la société les épouvante. L'érudition ne suffit pas à donner le renom d'homme de goût. Il faut posséder encore, comme Frégose, dans un portrait que trace de lui Bembo (1), une foule de mérites charmants : « Une
« humanité sans égale, une douceur caressante ; la politesse,
« l'enjouement, la raillerie fine, un fond toujours renouvelé
« de traits piquants, la gravité, la prudence et surtout une
« merveilleuse mesure dans l'esprit, dans la voix, dans

(1) Bembo. *Vita Guid' Ubaldi*.

« l'expression. » Voilà le type aimable et achevé de l'homme de lettres, à la fois érudit et homme du monde. Tel était Sadolet, tel était Bembo, le modèle de cette politesse ingénieuse.

Bembo donnant des conseils à son fils lui recommande deux choses : « l'élégance dans les écrits, l'agrément dans « les mœurs, *suavitas*. » (1) — Il dit ailleurs : « Je ne « connais rien de plus indigne d'un honnête homme que « de se laisser vaincre par quelqu'un en bons offices et « en démonstrations de bienveillance. »

Sadolet répète la même pensée presque dans les mêmes termes. Il n'a pas de plus constante préoccupation que d'observer avec rigueur les lois du savoir-vivre. Le plus petit oubli en ce genre suffirait à le tourmenter (2). Un jour pourtant, il s'est oublié : « on pourrait l'accuser de rusticité » ; il en est confus, inquiet, il souffre, il a presque des remords. Cette attention sur lui-même faisait aimer son commerce et accepter sa franchise. « Sa liberté, dit Ciaconius, « ne choquait personne, elle était adoucie par une réserve « de langage qui forçait ceux même qu'il combattait à « prendre en bien ses paroles » (3).

Les courtisans de Léon X sont amoureux de politesse, comme au XVII^e. siècle, chez nous, on sera jaloux d'être *honnête homme*. Mais nos savants y apportent encore un peu de pédantisme, tandis que les Italiens, aidés par leur facile génie, se meuvent à l'aise dans ce pays d'imitation.

Il n'était pas possible que la politesse fût dans les manières, sans que le cœur y gagnât quelque chose. En effet, le sentiment moral est devenu plus vif, plus éveillé, plus capable d'émotions délicates. Dans le *Phèdre* de Sadolet, un des personnages tout heureux d'une belle matinée, du calme des airs, de l'aspect riant de la nature, éprouve cependant,

(1) Bembo, *Lettres*, t. II, p. 734. Bâle, 1536.

(2) Sad. Liv. IX, lett. 17.

(3) Alph. Ciaconii. *Vita et res gestæ Pont. et Card.* Rome, 1677, t. III.

je ne sais quelle vague inquiétude : Il y a quelque chose d'incomplet dans sa joie. Ses amis arrivent, et sa tristesse se dissipe. Ce qui lui pesait, c'était la solitude ; maintenant rien ne lui manque plus, et il goûte pleinement le charme pénétrant de cette scène matinale.

L'érudition développait la sociabilité, et cette sociabilité ne se bornait pas à une ville, elle s'étendait à l'Europe entière. Les latinistes de Rome ont eu raison de donner à la vertu séduisante qu'ils recherchaient, non pas le nom romain d'urbanité, mais un nom plus large, humanité. Le mot de politesse ne peut pas rendre, le latin un peu infidèle du XVI^e siècle peut seul exprimer ce mélange heureux de qualités diverses, de culture intellectuelle et d'amour de ses semblables, et ce respect des autres uni au don d'insinuation qui fut l'idéal des orateurs anciens.

Naguère les liens des nations semblaient s'être brisés, chaque peuple s'enfermait chez lui, et Jules II, du haut de la chaire de saint Pierre, proclamait la guerre aux barbares. Autre est le langage de Sadolet : « Les hommes doués d'une « si haute intelligence ne sont pas à coup sûr des barbares. « Ce n'est pas parce qu'un peuple est séparé de nous par « la hauteur des montagnes, par l'étendue des mers, qu'on « peut l'appeler ainsi. Mais là où n'a pas pénétré, avec la « connaissance de la vraie religion, l'humanité et l'amour « des arts libéraux, là est la vraie et la seule barbarie » (1).

Ainsi un lien commun, grâce à une langue commune, unissait dans le monde entier tous les hommes voués aux nobles études. L'amour d'un même livre les rapprochait dans une sorte de franc-maçonnerie du savoir ; l'accord dans l'admiration suffisait aux adeptes pour se reconnaître. On réclamait avec confiance la bienveillance d'un étranger, au nom des lettres. « Nourri dans ces beaux-arts que nous cultivons « tous deux, j'étais sûr, écrivait Bembo, que la communauté « d'études m'assurerait votre bienveillance » (2).

(1) Sad., *Phædrus*, t. III, p. 430.

(2) Bembo, *Lettre au secrétaire de Ferdinand d'Autriche*.

Des Allemands, des Anglais, venaient à Padoue pour y jouir de la société des savants (1) : « Semblables, nous dira « Sadolet, à ces sages antiques, à Platon, à Pythagore, qui, « parcourant le monde à la poursuite de la science, péné- « traient partout où ils croyaient pouvoir découvrir quelque « sagesse » (2).

Les hommes séparés par les hasards de la naissance, se rencontraient et s'entendaient sur ce terrain neutre des lettres ; et Sadolet, plus tard, ne pourra comprendre que les discussions religieuses elles-mêmes, brisent l'alliance. Ainsi se fondait une sorte de république universelle ; ainsi commençait la grande fraternité moderne par l'intelligence, qui ne connaît ni les distinctions d'états, ni les distinctions de sectes.

Enfin, il y avait dans ces études un avantage plus grand encore ; elles réveillaient la spiritualité endormie, elles ramenaient les hommes, des entraînements désordonnés de la vie matérielle, aux calmes et sérieuses contemplations de l'esprit : peut-il être rien de plus moral que l'entier dévouement à de tels travaux ?

Nous avons dit tout à l'heure avec quel soin jaloux on recherchait la délicatesse dans le style. L'esprit, une fois engagé dans cette voie, devait aller plus avant, porter ailleurs ce besoin de délicatesse ; passant des paroles aux idées, s'attacher dans la littérature à ce qu'elle a de plus hautes conceptions, quitter les orateurs pour les philosophes, Cicéron pour Platon, et ne s'arrêter qu'aux plus pures doctrines. L'Église divisée, occupée d'intérêts matériels, avait paru, pendant de longues années, renoncer à la direction des âmes ; les lettres allaient ranimer la lumière dans l'intelligence individuelle, non pour faire la guerre au catholicisme comme Luther, mais pour l'aider au contraire, s'il le voulait bien. Le christianisme, en effet, n'avait pas à s'effrayer des entraînements Cicéroniens et des phrases demi-païennes ; ce paganisme apparent était

(1) *Lettres de Bembo à R. Polus.*

(2) *Sad., Lett. à Longueil*, liv. XVII.

fait pour alarmer. Erasme, il est vrai, le signalait avec un semblant d'inquiétude, et des écrivains de notre temps ont relevé gravement le reproche. Mais il y aurait folie à prendre sérieusement la défense de ces prétendus idolâtres. Il n'y avait là qu'un jeu de mots, et ces formules ne sauraient tromper personne. Elles n'étaient qu'une plaisanterie comme dans la phrase de Molza (1) : « Scribebam Jove tonante, utinam et probante »; ou une concession faite au beau langage, et qui ne prouvait pas plus contre leurs auteurs que le bouc immolé par Jodelle ne prouvait contre son orthodoxie. Ainsi, dans certains tableaux de Raphaël, les figures païennes forment une langue allégorique, une suite d'hiéroglyphes familiers aux savants et à toute l'époque.

Sadolet lui-même s'exprime clairement à cet égard. Paul, son neveu, a employé une image antique et s'excuse : « Je ne veux pas te blâmer, dit Sadolet (2); il est certes permis de faire quelque concession au style et aux habitudes de la langue que l'on emploie. Ainsi, nous-mêmes, quand la religion n'est point en cause, nous empruntons volontiers les figures et les formes du latin pour éclairer notre discours, et nous disons parfois *Medius fidius*, ou Dieux immortels, sans attacher aucun sens à cette pluralité, mais à cause de la formule sonore, et pour donner au style quelque chose de plus éclatant, de plus fort et comme un parfum d'antiquité. La langue retrouvant ainsi ses qualités natives, plus sûre d'elle-même, aura plus de poids et plus d'autorité pour enseigner le bien et le vrai » (3).

Le sentiment chrétien d'Erasme avait tort de s'épouvanter.

(1) Lettres à Paul Sadolet, *Sad. Epist.*

(2) Sadolet, de Lib. recte inst., tom. III, p. 91.

(3) Sadolet félicite Aonius Palearius (Antonio della Paglia), auteur d'un poème sur l'Immortalité des âmes, d'avoir su se passer de fictions païennes : Quod scripta non accersitis fucosisque argumentis, neque, quo magis poetica videantur, a fabulosa istius modi Deorum vetustate repetitis, sed sancta et vera religione condita sunt. *Sadol. Epist.*

L'église ne devait pas craindre le retour d'une foi inférieure; le danger n'était pas là. Libre de choisir entre deux croyances, l'esprit humain n'ira jamais à la moins élevée; on ne refait pas ainsi le passé. Le matérialisme d'ailleurs n'avait pas attendu la Renaissance pour se montrer dans la société chrétienne. Si l'Italie alors est sensuelle et corrompue, la licence, à coup sûr, ne naît pas de ses études; elle est transmise par le moyen-âge; elle vient de la nature humaine qui n'a plus de frein, et non des lectures faites par quelques esprits curieux.

C'est chose étrange, au contraire, et chose frappante, de voir comme le XVI^e. siècle laisse dans l'antiquité toutes les fanges, toutes les œuvres malsaines. Il semble que celles-ci auraient dû obtenir les préférences d'un temps où les mœurs étaient si relâchées; loin de là, les anciens sont reçus avec un saint respect, et on ne va chercher dans leurs écrits qu'une pure et honnête inspiration, que les grandes et nobles idées morales, traduites dans un beau style et dans une langue digne des intelligences cultivées. Si on les aime, c'est parce que l'on croit que les hommes d'autrefois étaient, comme dit Castiglione, « di molto maggior valore che hora » non sono (1).

Ainsi l'avait compris Sadolet : il cherchait dans les anciens des leçons de morale et de philosophie.

(1) Castigl. Corteg. liv. I^{er}.

CHAPITRE II.

SADOLET PHILOSOPHE.

Sadolet se plaint souvent de voir ses contemporains ne demander aux lettres qu'un vain talent de parole qui pourra les recommander au Prince, et faire ainsi du savoir métier et marchandise (1). « Rare, dit-il, est la science que l'on « ne rapporte pas à quelque gain, mais à l'art de bien « vivre et d'arriver au bonheur ... » à ce bonheur des sages qui consiste dans la connaissance et la pratique du devoir, dans le bon usage et le parfait équilibre de nos facultés. « Pour moi, poursuit-il, je ne demande à mes études, ni « l'éclat, ni la gloire, mais le gouvernement de l'âme, « la règle de la vie. » Il dirait volontiers avec Cicéron (2) : « J'aime mieux même un seul petit livre sur le devoir qu'un « long discours. »

Les anciens ont fait l'éducation morale de Sadolet et, en maint endroit, il les reconnaît pour ses maîtres. Quand il exaltera les qualités que nous devons à la philosophie, il renverra pour les détails aux livres d'Aristote sur la morale et la politique; « car c'est de là, dira-t-il, que jaillissent

(1) *Sadol. Epist.*

(2) Cicero, *Hortensius*.

« toutes les sources de la sagesse et de la science. » Il a pour le philosophe de Stagire autant de respect que le moyen-âge, mais un autre respect, un respect intelligent et réfléchi. Formé par les instructions de ces grands docteurs de l'antiquité, il sait et met à profit ce qu'ils ont écrit sur les devoirs de l'homme, sur le désintéressement, la probité, l'absence d'ambition, le dévouement à ses amis. C'est à ces études qu'il attribue le mérite de ses sentiments les plus purs. Près de ses derniers moments, c'est encore à la philosophie qu'il demandera les consolations qu'il essaiera de faire accepter au pape Paul III frappé par une grande douleur.

Ainsi, dans cette existence, où nous admirerons de beaux sentiments, de belles actions, nous retrouverons toujours l'influence des anciens mêlée à l'influence du christianisme. Les hommes du XVI^e. siècle avaient renoué la tradition trop longtemps rompue entre le monde ancien et le monde nouveau, et les deux antiquités païenne et chrétienne s'étaient pénétrées à leur long contact dans un même esprit. Sadolet, surtout, donnait l'exemple de cette intime union; il sentait « qu'il « était attaché à Rome par l'admiration de l'antiquité, par « la majesté présente de la cité romaine. »

Il y aurait bien de la témérité à vouloir, dans la grandeur morale de Sadolet, faire la part exacte du christianisme, et la part de la culture antique; à prendre chacune de ses vertus et à dire : celle-ci a telle source, celle-là telle autre; voici la marque du philosophe grec et la marque de l'Evangile. Après le mélange de mille influences diverses qui se fait dans toute âme humaine, comment reconnaître l'action de chacune d'elles? Combien n'y a-t-il pas chez nous d'incrédules, qui sont pénétrés de christianisme; combien de chrétiens, qui voudraient proscrire les livres des anciens, ont profité pourtant de la science antique?

Sadolet lui-même n'a pas cherché à faire dans son âme cette distinction. Nous l'entendrons proclamer que le christianisme a mis dans le monde des vertus nouvelles, surnaturelles, et en même temps défendre sans relâche contre les

mépris d'un catholicisme étroit la paternité intellectuelle et morale des anciens. Inspiré par leur exemple et par leurs écrits, Sadolet pense que l'homme peut trouver en lui-même une règle de conduite, une loi, grâce à laquelle l'âme ayant conscience de sa force et de ses faiblesses, ayant par une étude attentive et calme reconnu le but pour lequel Dieu l'a formée, y marche sans trop de confiance comme sans désespoir, en se sachant responsable, et croyant à ses devoirs parce qu'elle croit à sa liberté.

Sadolet désirerait faire partager cette croyance à ses contemporains et les amener à ces graves méditations. Ce sera l'objet d'un livre qu'il consacre à l'éloge de la philosophie.

Le XVI^e. siècle avait besoin de pareils enseignements. Les âmes semblaient ne plus songer à leurs hautes destinées. On n'avait pas cessé d'être chrétien : mais on ne l'était plus que de nom. La religion était mal comprise et avait perdu toute influence sur la vie. Nous allons exposer avec quelques détails cette situation des esprits, pour faire mieux sentir l'intérêt de l'entreprise tentée par Sadolet.

L'Italie ne comprenait plus et ne pouvait plus pratiquer la foi du moyen-âge. Celui-ci avait marqué le christianisme de son empreinte : il y avait découvert de mystérieux ravissements, de merveilleux secrets, des raffinements jusque-là inconnus. Telle nous apparaît la perfection chrétienne dans le livre de *l'Imitation de J.-C.*, modèle qui ne semble pas fait pour les hommes destinés à vivre en ce monde, mais pour le religieux enseveli dans le cloître et qui a réduit toutes ses vertus à l'obéissance et à l'humilité. Ce code sublime des abaissements triomphants, des humilités radieuses, œuvre d'un temps où l'homme, ne pouvant trouver ici-bas sa route, se séparait violemment de la terre, ne nous apprend pas la vie; mais il nous apprend à mourir, à désirer, à aimer la mort. Il proclame dans les termes les plus véhéments, les plus désolants pour notre orgueil, la vanité de l'homme, sa bassesse, son néant. Il le désespère, l'abaisse, l'écrase. « Ap-
« prends à obéir, grain de poussière, apprends à t'humilier,

« terre et limon, et à te courber sous le pied de tous. Fais-toi
« si petit et si soumis que tous puissent marcher sur toi et te
« fouler aux pieds, comme la boue des chemins. »

Combien y avait-il d'hommes au XVI^e. siècle qui pussent aspirer à ces grandeurs singulières? La plupart vivaient sans se mettre fort en peine de leur croyance, se contentant de l'obéissance matérielle à une loi, dont ils ne cherchaient plus le sens. La chaire chrétienne, elle-même, semblait oublier parfois le Dieu qu'elle doit enseigner. On traitait les sujets religieux comme des thèmes ordinaires. Un sermon n'était qu'un discours, où le nom de la religion revenait plus souvent, où se retrouvaient, du reste, les mêmes mérites, les mêmes mouvements, et qui produisait le même genre d'effet que les autres harangues (1).

Toutefois, ne nous laissons pas tromper à des apparences, et tâchons de bien comprendre le véritable état de Rome. On n'était pas alors irréligieux par réflexion et de parti pris. Malgré les terribles histoires que racontent Erasme et Luther, et les forfanteries sceptiques par lesquelles l'Italie se plaisait à épouvanter ses visiteurs germains, il ne faudrait pas conclure trop vite à l'athéisme de Rome; il ne faudrait pas surtout se hâter, comme on l'a fait, de comparer ce temps au XVIII^e. siècle français. Ce dernier semble, il est vrai, appeler de lui-même le rapprochement. Nos philosophes laissaient volontiers entendre que les brillants courtisans de Léon X n'avaient eu d'autre foi que le déisme commode qu'ils professaient eux-mêmes. Ils étaient heureux de se trouver des ancêtres en incrédulité dans une aussi glorieuse époque, et mieux encore, en pleine cour romaine. Ainsi l'indifférence religieuse se serait transmise d'âge en âge, comme le lot des mœurs les plus polies, des esprits les plus cultivés. L'incrédulité de Rome au temps d'Auguste se continuait dans l'incrédulité de Rome au temps de Léon X, et reparaisait en France deux siècles

(1) V. dans Erasme (*Ciceronianus*), un curieux exemple de cette éloquence religieuse.

plus tard, parée de toutes les grâces de la civilisation. Cependant la différence est grande. Au XVIII^e. siècle, on ne croira plus qu'à l'humanité, aux droits de l'homme, à sa puissance. L'Italie dans les occasions graves revenait aux croyances catholiques. Les incrédules du XVIII^e. siècle meurent incrédules; au XVI^e. on meurt dévotement, religieusement. Laurent de Médicis, au dire de Roscoe (1), ne connaissait d'autre dieu que celui de Platon. Comment le penser, quand on entend Laurent dire au prêtre qui l'assiste dans ses derniers moments : « Procul a me hoc absit, ut patiar Jesum meum qui me finxit, qui me redemit, adusque hoc cubiculum venire : tollite hinc, obsecro, me quamprimum, ut Domino occurram. »

J'ai peine aussi à croire à l'impiété de Léon X. Si on lit dans une vie de Paul IV : « Au temps de Léon X, on ne passait « pas pour bien élevé si l'on n'avait pas sur le christianisme « quelque opinion erronée ou hérétique » (2), il est permis de voir là une flatterie de biographe qui veut relever son héros en rabaisant les prédécesseurs. L'histoire du fils de Laurent de Médicis a été défigurée par les passions religieuses; par les protestants et par les catholiques eux-mêmes, qui, désespérant de sauver sa renommée tout entière, ont été les premiers à l'accuser. Mais toute sa vie protesterait contre de semblables imputations. Comment supposer un mensonge de tant d'années? Léon X observe rigoureusement les pratiques de l'église, celles même qui devaient gêner le plus un prince voluptueux. Il encourage des essais de littérature religieuse. Lorsque Sannazar compose un poème de *Partu Virginis*, expression encore fort incomplète, il est vrai, d'une pensée pieuse, mais qui excitait pourtant l'admiration des contemporains, le pontife n'attend pas que le livre soit publié; il demande l'envoi du manuscrit; « il est heureux, dit-il, de voir l'Église ainsi défendue et glorifiée. »

(1) V. Roscoe, *Life of Leo X*, t. I^{er}.

(2) Cité par Ranke, *Hist. de la papauté*.

Vida proclame qu'il lui doit la première idée de la *Christiade*, et que les encouragements du pape ont contribué aux progrès de l'œuvre (1).

La ferveur religieuse était vive encore dans la foule. Je n'en voudrais d'autre preuve que le récit que Benvenuto Cellini nous fait de sa captivité, récit dans lequel, parmi d'étranges hallucinations, éclate la croyance la plus ardente, avec des effusions qui rappellent Silvio Pellico.

Ainsi la foi n'était pas éteinte; mais, dans le peuple, elle était obscurcie par l'ignorance; dans les hautes classes, elle sommeillait.

Le peuple était livré à la superstition; il croyait aux sorciers, aux évocations (2). Les écrits du temps ne parlent que de devins, de présages (3) et d'augures. Paul Jove nous raconte que lorsque la peste désolait Rome, sous le pontificat d'Adrien VI, un grec immola des victimes au fléau, et que le peuple crut devoir à ces pratiques un adoucissement à ses souffrances. Dans un autre écrivain, qui rapporte le même

(1) Il semble même que Léon X condamnait chez les poètes l'intervention des divinités païennes, et tout le merveilleux mythologique; car un poète, Jean Augurelli, lui dédiant son livre de *Chrysopaea*, croit devoir s'excuser près de lui :

Si forte legens interdum nomina Divum
Offendes, quos vana olim coluisse vetustas
Dicitur, extemplo haud renuas, sacra optima quanquam
Exerceas, veramque fidem cultumque tueris
..... Venia dignum peccasse fatenti.

et plus loin il consacre de beaux vers à la tradition hébraïque et chrétienne, à Moïse, à Elie, au Christ, au désert, au Jourdain.

(2) V. dans les Mémoires de B. Cellini, le récit d'une évocation. Un poète comique, Cecchi, déclare que le but de l'une de ses comédies est de démasquer les charlatans qui font croire au vulgaire qu'ils ont une puissance entière sur le démon et qu'ils l'asservissent par leurs sortilèges, « et, par ce nom de vulgaire, ajoute-t-il, je n'entends pas le peuple, mais les grands, les prélats, les princes, qui se laissent prendre aux pièges des charlatans. »

(3) Accolti (1532) écrit à Sadolet qu'on a vu beaucoup de présages à Rome; à quoi Sadolet répond fort sagement qu'on ne doit pas s'en inquiéter, puisque Rome a déjà souffert tous les maux qu'ils annoncent.

fait, au récit du sacrifice païen succèdent les plus étranges miracles (1).

Dans les premiers rangs de la société, la religion n'était pas moins impuissante; elle y rencontrait la grande maladie du temps, une sorte de matérialisme pratique, la mollesse, le désir de bien vivre, et l'amour de ses aises (2). Comment le sentiment religieux eût-il toujours pu résister aux séductions de la cour de Léon X, à cette existence brillante, pleine d'enivrements, où l'esprit humain semblait avoir atteint les limites dernières de l'élégance, où les arts les plus enchanteurs étalaient leurs merveilles, où le génie se dépensait avec une prodigalité folle en d'étonnants chefs-d'œuvres. Au milieu de ces chasses que nous raconte Paul Jove, dans ces bibliothèques, dans ces soupers, débauches de bonne chère, de science et d'esprit, que devenait la pensée chrétienne? Il y avait des jours dans cette vie qui semblaient voués à toutes les sensualités, et où l'humanité, oublieuse de Dieu, jeune, vigoureuse, ardente, déployait pour sa satisfaction propre ses plus belles facultés, laissait déborder ses passions, et ne reconnaissait plus d'autre loi qu'un épicuréisme savant et raffiné, sorte d'égoïsme transcendant, science perfectionnée du plaisir.

Plus d'un passage de Sadolet est dirigé contre ces voluptueux, affamés de jouissances, « qui sont tout au plaisir des
« yeux, qui aiment éperdûment les statues, les tableaux, les
« tapis, les pierres précieuses, dont les maisons regorgent
« de trésors et sont si merveilleusement ornées que l'imagi-
« nation ne saurait rien concevoir de plus magnifique. »
L'auteur poursuit également de ses invectives « ces hommes
« uniquement occupés de leurs intérêts, avides d'argent,
« humbles, rampants, capables de toutes les lâchetés, su-

(1) V. une longue lettre latine de G. Negri à la suite des *Lettres* de Sadolet, édit. de Rome, t. V. p. 4, et une lettre italienne du même écrivain. *Lettere di principi*.

(2) V. Paris de Grassis, de *Ingressu Leonis X Florentiam*.

« bissant tous les mépris pourvu qu'on ne leur demande rien,
« et qui n'osent jamais parler, ni agir en gens de cœur,
« *quidquam facere aut dicere unquam fortiter.* »

Avec de pareilles mœurs, Rome était un séjour redouté, même des Italiens. « C'est le palais de Circé », écrit à un de ses amis Celio Calcagnini, et il l'engage « à fuir les exemples
« de cette ville empestée, où abondent les séductions et les
« voluptés. »

Paul Jove en trace un triste tableau (1). « Tous les ordres
« sont corrompus, méprisent la justice et l'honneur, veulent
« une liberté absolue, une licence entière, et croient qu'il
« n'est point de forfaits qu'on ne puisse racheter avec de
« l'argent. »

« Pour bien peindre ce temps, disent les poètes comiques,
« il faudrait que toutes les paroles et toutes les actions
« fussent licencieuses. » Faible autorité, dira-t-on, que celle
des railleurs de profession ! par malheur des témoignages
sans nombre justifient les poètes. Il est des vertus qui semblent
inconnues à Rome, et les vices y ont pris de terribles proportions.

Les représentants de la religion n'étaient pas en état de combattre ces tendances mauvaises. Léon X valait mieux que ses prédécesseurs, mais il n'était pas né pour le rôle de réformateur. Il avait, il est vrai, beaucoup « de parties du bien », une grande réputation de piété, de douceur, de chasteté. La bonté paraissait dans tous ses traits : « *mitis ut agnus* », a dit Luther lui-même, Il ne savait rien refuser, ni les promesses aux solliciteurs (2), ni sa tendresse à qui lui témoignait de l'amitié et lui marquait de la reconnaissance, ni de l'or aux malheureux, ni de la pitié à ceux qui souffraient.

(1) P. Jove, *Vie de Léon X*, liv. 4.

(2) La mémoire de Léon X a même souffert de cette facilité : les déceptions accumulées se réunirent pour maudire son cercueil. V. Pierius Valerianus *de litt. infortunis*: *Leo X libellis infamatus : in senatu de nomine deque actis ejus abolendis per adversæ factionis hostes actitatum.*

Rien de plus touchant que le tableau que nous trace Paul Jove, des visites que faisait chaque année Léon X à sa maison de campagne, s'informant de tous les besoins, soulageant les malades, dotant les jeunes filles, payant les dettes. « Car
« il lui semblait que le plus digne et le plus éclatant usage
« du pouvoir était d'aider les hommes, de prévenir les
« malheurs, de renvoyer chacun satisfait, afin de prouver
« hautement, comme il l'avait témoigné déjà dans une
« fortune moins brillante, qu'il n'avait désiré le souverain
« pouvoir que pour faire le bonheur du genre humain » (1).
A Rome, il fondait des hôpitaux; au dehors, il réclamait auprès du roi d'Espagne pour les malheureux Indiens décimés par les Espagnols.

Mais ces traits eux-mêmes nous représentent moins un chef de l'église qu'un grand prince temporel. Pour lutter contre le relâchement du siècle, pour le ramener à la foi, la bonté ne suffisait pas; il eût fallu des vertus héroïques. Un demi-siècle plus tard, un pape qui voudra le triomphe du catholicisme, s'imposera la réforme la plus austère et fera glorieusement asseoir la pauvreté sur le trône de saint Pierre. Mais Léon X semblait partager les faiblesses du temps; il aimait le luxe et la pompe mondaine: il était prodigue, et la prodigalité fit tort à ses plus belles qualités. Il ne calculait pas combien de malédictions et d'injures victorieuses entraient avec chaque pièce d'or dans le trésor pontifical; et cet argent recueilli avec tant de dangers, il le dissipait follement dans des entreprises au-dessus de ses forces. La construction de St.-Pierre fut pour la papauté ce que fut Versailles pour Louis XIV.

Les cardinaux, en général, avaient mauvais renom. La manière dont ils avaient été long-temps choisis aidait aux erreurs de l'autorité ecclésiastique. On les prenait parmi les puissants du monde, parmi les barons romains, qui ne voyaient dans le titre nouveau qu'un accroissement de pou-

(1) P. Jove. *Vie de Léon X*, liv. IV, p. 499.

voir, et apportaient dans le sacré collège les passions, les intérêts mondains. Aussi rencontrait-on parmi eux des hommes violents, comme ce Pompée Colonna, ennemi infatigable, non de la papauté à laquelle il paraît peu songer, mais d'un Médicis sur le trône. La plupart étaient gens d'intrigue et de plaisir, prenant pour modèle et pour guide Bibbiena, l'habile ministre de Léon X, qui accumulait les bénéfices, et « plus encore les dettes, pour suivre l'exemple du maître » ; Bibbiena, politique sérieux et tenace sous les plus rians dehors, voluptueux sans scrupule, ami de l'élégance et des arts, le plus spirituel et le plus séduisant des hommes.

Sadolet, avec sa gravité portée en toutes choses, semble une exception au milieu de ce siècle. Pendant son séjour à Rome, il avait su se faire une retraite au milieu de ses livres. Plus tard, éloigné de la ville, enfermé dans son diocèse, ne rentrant en Italie que pour quelques mois à peine, il échappera à l'influence des mœurs italiennes. Nous aurions une image plus fidèle des habitudes de Rome dans le frère de Sadolet, tel que nous le montre une lettre aimable et piquante (1), la seule de lui qui nous soit restée, mêlée aux lettres du cardinal. Ne reconnaissez-vous pas les prêtres mondains du temps dans ce chanoine de St.-Laurent, avec sa mollesse peu orthodoxe, son épicurisme à la façon d'Horace, sa paresse hautement proclamée, « non pas une « paresse accidentelle, mais une si vraie, si bonne paresse, « qu'un défaut aussi complet lui paraît pour tous ses péchés « une suffisante excuse ; » friand du reste de galants entretiens, mais y mêlant les graves discussions et les causeries philosophiques.

Le bas-clergé était méprisé. Les papes laissaient rire et riaient eux-mêmes des traits lancés contre les moines, et les moines semblaient trop les mériter. Pour montrer combien l'opinion publique leur était peu favorable, il suffira de citer une preuve entre mille. Benvenuto est prisonnier sur parole ;

(1) *OEuvres de Sadolet*, t. II, à la suite des *Lettres italiennes*.

il a pour voisin de prison un moine qui l'engage à fuir, disant qu'un captif n'est pas forcé de tenir sa promesse. « Cela peut être vrai pour un moine, lui répliquai-je, mais non pour un homme. Celui qui est homme, et non moine, doit observer sa foi en quelque position qu'il se trouve : or, comme je suis homme, et non pas moine, je ne manquerai jamais à la plus simple promesse (1). » Quelle influence pouvaient avoir les hommes que l'on jugeait ainsi ?

Il n'était donc personne qui songeât à lutter contre le relâchement général, et les âmes s'abandonnaient. C'est pour tirer le monde de cette léthargie religieuse que Luther tentera de remonter au christianisme primitif, à l'Évangile, à une interprétation plus naïve des Livres Saints. Sadolet, qui a rapporté du commerce de l'antiquité un vif sentiment spiritualiste, s'efforce de relever par le spiritualisme ses contemporains, et de secouer leur torpeur morale (1). « J'espère, dira-t-il, si je réussis, si je fais comprendre les grands intérêts de la philosophie, si je fais connaître tout le prix de cette étude, porter ainsi une vive lumière dans les esprits encore incertains. » Il ne faudrait pas cependant par avance se faire illusion sur l'importance de la tentative et sur les résultats qu'elle pouvait avoir. Luther, esprit ardent, né pour les révolutions, cherchant la réforme dans une rénovation complète du christianisme, convoquera le peuple, les nations à ce rajeunissement ; et Rome, violemment réveillée par l'hérésiarque, entrera dans une voie nouvelle. Sadolet ne s'adresse pas à la foule, mais à quelques auditeurs choisis ; c'est à eux, c'est aux partisans des belles études qu'est destiné l'ouvrage qu'il appelle *Hortensius* ou *De laudibus philosophiæ*.

(1) Benvenuto Cellini, *Mémoires*.

(2) Nous lisons dans une de ses lettres : « Si minus proficiemus nostræ laudi, de qua in tanta re tenuis habetur ratio, hoc certe profuturos nos confidimus, quod aperientur hominum mentes atque ingenia ad divinam illam magis magisque intuendam veritatem, in qua beatæ vitæ tota ratio posita est. »

Ce livre long-temps médité, commencé (1), puis abandonné, puis repris, ne sera publié que plus tard; mais la pensée et les personnages nous reportent aux temps où nous sommes arrivés. Du reste, ni l'idée première, ni le titre n'appartiennent à notre auteur; l'un et l'autre sont empruntés à un traité de Cicéron, dont il ne nous est parvenu que de rares débris (2). « *Hortensius* fut comme le début de Cicéron dans la carrière des sciences purement spéculatives. Il voulait exhorter les jeunes Romains à ces graves études... » « *Hortensius* commençait par un magnifique tableau des merveilles de l'éloquence, et il reprochait ensuite à la philosophie ses énigmes, ses subtilités, ses erreurs. Catulus et peut-être Cicéron prenaient la défense de ce noble exercice de l'esprit humain, de cette lutte de notre intelligence contre les mystères de la nature, de cette préoccupation consolante, qui souvent fait oublier tous les malheurs de la vie dans les jouissances du savoir et dans les pressentiments d'une plus haute destinée. Nous pouvons entrevoir encore, malgré les mutilations du texte, combien le philosophe romain élevait les plaisirs de l'âme au-dessus de toutes les voluptés de la terre..... »

Voilà bien les sentiments que développera Sadolet. Il ne songera qu'à refaire l'œuvre disparue, afin de consoler le monde de la perte de l'original (3). Pontife du culte cicéronien, nourri de la lecture du maître, il se croit assez initié à sa pensée pour aborder une semblable entreprise. Ainsi, plus tard, nous le verrons recommencer le *Traité de la Gloire* (4). Prétention étrange, mais qui alors ne semblait

(1) Negri, dans une lettre écrite en 1522, parlant des travaux de Sadolet, cite entre autres un ouvrage qu'il prépare *De laudibus philosophia*.

(2) M. J. V. Leclerc, *Oeuvres de Cicéron*, t. XXXV, p. 51.

(3) Ut Hortensii M. Tullii jacturam constanter feramus, dit l'épithaphe de Sadolet. C'est ce que dit aussi, dans une note sur les fragments de l'*Hortensius* de Cicéron, Sigonius qui fait un grand éloge de Sadolet.

(4) Nous trouvons dans une lettre à Bembo : « De optimo principe, sive de republica scribere statutum est. Etenim nescio quo pacto a puero usque

qu'une preuve de vénération pour les Anciens, une réparation des outrages du temps. Cependant son travail ne nous apprend rien sur l'*Hortensius* de Cicéron. Ce n'est pas un de ces ouvrages dans lesquels une patiente érudition, s'aidant des débris d'une œuvre originale, en essaie une restitution sérieuse. Sadolet néglige les fragments de l'orateur ancien, ou il ne leur demande qu'une sorte d'inspiration générale. Il n'y a pas assez de Cicéron, si le nouvel *Hortensius* doit remplacer l'*Hortensius* antique : le temps, les personnages sont changés, et l'auteur refait à son gré le monument détruit. Il y a trop de Cicéron, pour que l'ensemble ait une physionomie moderne.

Trouverons-nous ici du moins un véritable traité philosophique? Sur ce point encore, bien des réserves seront nécessaires. On sent le rhéteur plutôt que le philosophe dans le choix et l'arrangement général du sujet, dans cette attaque et cette défense de la philosophie qui forment les deux parties de l'ouvrage. C'est un plaidoyer en partie double, où les raisons se balancent trop également. Les contemporains y admiraient l'adresse de l'argumentation et le talent oratoire plutôt que la force des idées soutenues; « et ils hésitaient à préférer l'un des deux livres à l'autre, « tant ils leur paraissaient beaux tous les deux » (1). Nous serons forcés de partager quelque peu l'opinion des contemporains et de voir là surtout un exercice de style.

Quoi qu'il en soit, la composition de Sadolet mérite de nous arrêter (2); nous y verrons, vivement peint par instants,

in animo mihi fuit reddere eos libros quos M. Tullii desideramus. Teme-
rarium id fortasse, sed tamen non humilis animi... » Juin 1536. Tiraboschi,
Bibl. Mod., t. IV, p. 451.

(1) V. le jugement de Sigonius. — V. Bembo. « Ab illis Augusti tem-
poribus nullum legi scriptum, ut mihi quidem videtur, appositius, splen-
didius, nullum Ciceroniano mori, stylo, facundiæ denique vicinius. » —
Un autre auteur du temps : « Arbitror nihil me unquam legisse, post illa
Augusti et Romanorum imperatorum sane perpaucorum tempora, prosa
oratione conscriptum, quod putem recte posse cum horum librorum ele-
gantia, splendore, dignitate comparari. »

(2) Tiraboschi au XVIII^e. siècle donne encore de grands éloges au livre

l'esprit de cette société que nous étudions tout à l'heure, et nous devons rendre hommage aux efforts que fait l'auteur pour poser, à l'aide de la réflexion, les fondements d'une loi morale, entre une foi aveugle et une complète indifférence.

La préface annonçait une haute ambition qui ne s'est pas réalisée. Sadolet y témoignait ses regrets de ce qu'il n'y avait pas de philosophie latine. « Cicéron, nous dit-il, a bien « exposé quelques questions isolées de morale; mais il n'a « fait passer dans sa langue ni la philosophie naturelle, ni la « dialectique. La philosophie scholastique, barbare, obscure, « avec un langage grossier qui porte le trouble dans la « pensée (1), arrêtée à de vaines discussions de mots, ne « saurait satisfaire les esprits. » Sadolet voudrait combler ces lacunes et initier ses contemporains à la philosophie de Platon et d'Aristote, non point en traducteur, mais en adepte intelligent. Le moment lui paraît favorable, le monde se réveille, la science s'est répandue dans l'Italie, dans la France, dans l'Allemagne, la barbarie disparaît.

Mais avant d'exposer les divers systèmes philosophiques, n'est-il pas convenable d'établir la puissance et la légitimité de la science, de la défendre contre ses détracteurs et contre les préventions aveugles de la foule? Tel sera le but auquel tendra Sadolet. Il raconte d'abord qu'il a trouvé, réunis chez le poète Gallo, Phèdre Inghirami, Citrario, etc. Tous s'accordent à exalter les qualités de leur hôte, sa politesse, sa tendresse de cœur, sa bienveillance universelle. Sadolet, entr'autres, le félicite de ce qu'il a fortifié par les études

de Sadolet. « Si mostra si ampiamente versato in ogni parte di essa (filosofia), tratta con tale eleganza un sì difficile argomento, che non può leggersi se non con piacere non ordinario. » Son éditeur de 1607 le place immédiatement après Périclès et Démosthènes, comme un exemple de l'éloquence mise au service de la sagesse; il ajoute : In eo recondita sapientia.... per quam omnia vitia tanquam fumi evanescent.

(1) « Et tamen, tanquam in vetere proverbio, ut balbi balbos, sic istos sui agnoscunt et probant. » Sad., *Phædrus*.

philosophiques ses belles dispositions naturelles. Au mot de philosophie, Inghirami s'emporte; il prétend qu'un pareil éloge est une insulte à leur hôte, dont l'heureuse nature n'avait pas besoin de ce pédagogue maussade. Phèdre est l'ennemi déclaré de la philosophie, et il va profiter de l'occasion présente pour instruire son procès.

Le personnage de Phèdre est assez bien tracé. Champion d'une prétendue sagesse pratique et vulgaire, Phèdre est le vrai représentant de son temps : il en a les grâces et les mérites, comme il en a les défauts. C'était un des plus beaux esprits de l'Italie, un autre Cicéron, au jugement de ses contemporains; plus connu, du reste, par sa parole que par ses écrits. Intelligence vive, improvisateur ingénieux, le plus agréable causeur de Rome, épicurien élégant, il avait pratiqué la sagesse qu'il va recommander, et montré ce qu'elle donne à ses adeptes. Secrétaire de Jules II, puis du sacré Collège, plus tard bibliothécaire du Vatican, il fut le favori de deux Papes et de l'empereur Maximilien, qui l'avait nommé comte, poète lauréat, et lui avait permis de mettre dans ses armes l'aigle d'Autriche. Sa fin fut aussi peu héroïque que l'avait été sa vie; il mourut d'épouvante, en 1516, à la suite d'une chute. Phèdre est un matérialiste de bon ton; ce n'est pas un de ces adversaires brutaux de la philosophie, qui l'attaquent parce que leur esprit grossier n'a jamais pu s'élever à une idée générale. S'il la repousse, c'est qu'il se croit supérieur à elle, c'est qu'il pense l'avoir pesée et en avoir senti la légèreté. Il la combat avec un sourire dédaigneux, en adversaire sûr de lui-même et de sa cause, calme et railleur.

Phèdre n'est pas athée, il ne se croit pas même irréligieux; il est de ces fidèles accommodants qui espèrent faire leur salut sans peine, sans effort personnel, s'en remettant complètement :

A ceux à qui le ciel en a commis le soin.

Du reste, il ne représente pas une protestation isolée; der-

rière lui, nous pourrions voir toute une armée, tout un peuple, tous les ennemis de la philosophie : les indifférents qui s'en passent ; les gens du monde qui la dédaignent, parce qu'elle n'a pas un chapitre spécial, consacré à l'art de faire son chemin ; et certains hommes qui se disent religieux et assurent que la foi dispense de la réflexion et qu'il faut croire, sans prétendre en même temps cultiver sa raison et comprendre sa croyance.

Les objections adressées par Phèdre à la philosophie n'étaient déjà pas nouvelles et elles se reproduiront après lui avec plus ou moins de variété. Sadolet n'apporte aucun argument inconnu qui mérite d'être signalé, et quelques-unes de ses objections sont futiles. Nous nous arrêterons seulement à celles qui nous sembleront le mieux faire comprendre l'état moral du XVI^e. siècle.

Phèdre accuse la philosophie d'inutilité ; ceux qui voudraient, comme Sadolet, remettre en honneur les hautes spéculations, ne sont à ses yeux que des rêveurs, sophistes bavards, plus dignes au reste de pitié que de colère.

La philosophie s'intitule recherche de la sagesse. Mais la sagesse doit-elle être une science solitaire qui ne se communique qu'à quelques rares initiés, et fuit le commerce des hommes ; où n'est-ce pas plutôt la connaissance de nos rapports avec nos semblables ? Phèdre connaît une sagesse dont le but est certain, la règle facile ; pour but, elle a le succès, pour règle, le jugement populaire : c'est l'art d'acquiescer ce que l'opinion de tous déclare le plus digne d'être possédé, idéal que l'on peut comprendre sans méditations et sans étude. Ainsi, la voie est aisée ; plus d'héroïsme, plus de terme élevé, péniblement atteint ; il ne faut que suivre la foule. Demandez à celle-ci où se trouve le bonheur, et là, où vous la verrez courir, courez avec elle ; tout le talent est de courir mieux et plus vite, de dépasser les autres, de les pousser un peu au besoin ; il n'y a de blâmable que les maladroits. Et que désire la foule ? la santé, la gloire, le bonheur. Voilà le but que doit aussi poursuivre le sage.

L'opinion décide de chacun des actes de notre vie. A quoi bon faire une loi spéciale pour nos pensées ? et quelle est cette prétention des philosophes de vouloir régenter le monde ? La sagesse sera changeante, sans doute, comme l'est son arbitre souverain, mais dans cette mobilité même éclateront ses ressources et sa supériorité : c'est comme un flambeau qui se ranime quand on le secoue.

Il n'est pas sans intérêt de reconstruire, dès-lors, les passions tant reprochées aux hommes de nos jours, le besoin de jouissances, le désir de parvenir, les ambitions ardentes, inquiètes, les convoitises effrénées. Les voilà franchement avouées par Phèdre et les ennemis de la philosophie, non pas cachées et couvées dans la foule, mais formulées dans les paroles et la pensée des classes les plus hautes et demandant à la Raison : à quoi sers-tu ?

Si les paroles de Phèdre avaient eu pour nous quelque obscurité, les exemples qu'il cite se chargeraient de les expliquer. Qui sont, selon lui, les vrais sages de l'antiquité ? Les hommes qui se sont accommodés aux circonstances : un Scipion Nasica, humain d'ordinaire, impitoyable quand son intérêt fut en jeu ; un Lélius qui, après avoir vivement proposé et soutenu la loi agraire, voyant s'élever contre lui des haines redoutables, se démentit lestement, et soutint les détenteurs de domaines usurpés. « S'ils avaient, dit Phèdre, « persévéré stoïquement dans leur première pensée, ils « auraient été peut-être philosophes, mais ils n'auraient pas « été sages. »

Nous savons quel nom donner à ce que Phèdre appelle la vraie sagesse, philosophique, pratique et populaire, à cette sagesse humaine et commode, qui sait se plier aux événements ; c'est l'art de faire son chemin ; c'est l'habileté, et l'habileté sans conscience ; c'est la morale du succès poursuivi par tous les moyens, ou plutôt, c'est l'absence de toute morale.

La doctrine soutenue par Phèdre, n'est pas une invention oratoire de Sadolet, mais la pensée même de l'Italie au temps de l'auteur ; la science politique dont un grand écrivain

donnait alors impudemment des leçons. Aussi le héros de Phèdre, est César. Nul, dans l'antiquité, ne lui paraît plus admirable ; c'est, en effet, le plus triomphant exemple qu'il pût choisir. César habile et heureux, César doué des qualités les plus hautes et les plus séduisantes, de celles qui charment et de celles qui forcent et ravissent l'adoration populaire, « César, vainqueur des hommes et de la nature, roi du monde et roi par la conquête », le plus grand homme que Rome ait produit, s'il peut y avoir grandeur sans moralité : César est l'éternel idéal des grandes ambitions. Quand César voit la république sur le point de périr, et chacun occupé à en arracher un lambeau, il ne songe pas à la sauver, mais à la dominer en flattant les convoitises du peuple et à régner seul. Plein des idées les plus nobles, des idées qui pouvaient le mieux servir l'humanité, doux, clément, vraiment protecteur, il fut pourtant fatal à Rome, parce qu'il a glorifié le succès sans honnêteté, et, qu'à sa suite sont venus les hommes qui n'avaient pas l'admirable génie de César pour faire excuser l'immoralité de César. Il fut fatal au monde, parce qu'il lui apprit par la plus éclatante démonstration, celle du triomphe, qu'il est possible parfois de se mettre au-dessus des lois de la morale commune, qu'il y a des crimes que leur grandeur excuse, qu'on peut sacrifier les hommes à son intérêt personnel, pourvu qu'il en périsse cent mille à la fois, faire des dettes pourvu qu'on doive des millions, violer les lois pourvu qu'on les détruise après les avoir violées.

Sadolet fait bien sentir tout ce que cet exemple a de corrupteur et d'entraînant pour ceux qui sont disposés à adorer le succès. Mais aux yeux de Phèdre, César est le modèle du vrai sage ; le voilà complet et achevé, l'âme grande, adroit, fin, ingénieux, voyant loin dans l'avenir, prêt à mettre ses talents au service des autres, mais sachant se faire la part la meilleure ; avec de grandes passions et de grands besoins, avide de richesses, de pouvoir, d'autorité, de gloire. Car « le sage ne s'oublie pas, il a soin de son in-

térêt, par esprit de justice, sachant que nul n'est plus digne, n'est mieux fait pour jouir des avantages et des honneurs de cette vie. » (1)

L'homme, ajoute-t-il, est un lutteur qui doit être toujours dispos, alerte, éveillé, l'œil et l'esprit toujours au guet. La philosophie ne peut rien pour lui dans les dangers.

Qu'on ne parle pas à Phèdre des âmes élevées qui, réfugiées en elles-mêmes, peu soucieuses du monde, s'étudient et croient avoir été assez actives si elles ont découvert une idée nouvelle ou éclairci une idée obscure. Phèdre triomphe de l'embarras de ces pauvres grands hommes aux prises avec les nécessités vulgaires, où la sottise un peu exercée est souvent supérieure au génie.

L'argumentation de Phèdre serait peu dangereuse jusque là. Il est évident qu'il joue sur les mots, qu'il confond, comme le fait parfois le peuple, sagesse et habileté. Mais un esprit grave ne peut s'y tromper; qui ne sentira que cette petite adresse, sans pudeur et sans intelligence de nos devoirs, n'a rien à faire avec la vraie sagesse. Que Phèdre rejette donc cette vaine prétention, qu'il laisse la misérable enveloppe des mots et qu'il confesse franchement qu'il n'a d'autre foi qu'un matérialisme complet, qui cherche toutes ses satisfactions ici-bas, et n'a rien de commun avec l'âme, avec le caractère divin de notre nature. Mais voici qui est plus grave : ce courtisan de la faveur, cet homme si déterminé à réussir, se croit et se proclame orthodoxe; s'il proscriit la science, c'est au nom de la religion, et comme une tentative impie. Il en est encore à la formule d'Horace :

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.

« Si Dieu, dira-t-il, avait voulu que nous pussions arriver jusqu'à lui, il ne nous aurait pas placés si loin de lui, ni si bas. »

(1) Sadol., *Phèdre*.

Dieu voyant les hommes occupés de recherches pour lesquelles il ne les avait pas créés, a permis la confusion des systèmes, afin qu'ils pussent se réfuter les uns les autres. Ainsi, la philosophie n'est pas seulement inutile, elle est sacrilège, et le vrai croyant est Phèdre, qui a fait de sa vie deux parts, l'une à ce qu'il doit faire, et l'autre à ce qu'il doit croire; l'une au monde et à ses entreprises les plus hasardées; l'autre aux observances religieuses, rachetant le pardon de la première par un entier abandon dans la seconde.

Phèdre n'a-t-il pas laissé de nombreux adeptes? Le XVI^e siècle a-t-il vu périr sans retour la race de ces hommes qui voudraient étouffer la raison sous la réprobation humaine et la colère de Dieu, entre le peuple et la religion? Du reste, ce grand adversaire de la philosophie ne lui fait pas l'honneur de la regarder comme dangereuse pour la foi. Il n'y a là, selon lui, qu'une prétention des philosophes qui pensent voir plus loin que les autres et méprisent les croyances vulgaires; mais l'énormité même de l'ambition suffit, à son avis, pour en faire justice, et il écarte dédaigneusement ce grief. Il ne faut pas que les philosophes aient la satisfaction de se croire si importants et si redoutables.

Cependant, quel que soit son dédain, Phèdre continue l'attaque. La philosophie le gêne, et il veut la détruire, pour qu'elle ne vienne plus troubler sa quiétude et le forcer à réfléchir. La philosophie devra payer pour la bassesse ou les fautes de quelques-uns de ses adorateurs. En vain dira-t-elle qu'il faut faire la part des faiblesses et des passions humaines, et ne pas s'en prendre à l'institution même; qu'il n'est pas juste de rendre un culte responsable des erreurs de ses ministres. Phèdre confond à plaisir les charlatans de philosophie, tenant boutique d'inepties, avec les philosophes, confidents de l'âme et interprètes de Dieu; ceux qui n'avaient pour unique sagesse que le manteau et la besace, avec Platon et Aristote.

Quelle n'est pas sa joie quand il peut mettre les philosophes aux prises! S'il en rencontre un qui batte en brèche

le système du voisin, il triomphe et se hâte de constater la guerre civile et de comparer la philosophie à la tour de Babel. « Naît-il un système nouveau, on n'a pas besoin de l'attaquer, tous les philosophes accourent avec de grands cris pour le mettre en pièces. » Phèdre recueille précieusement les erreurs isolées, comme si les coups qui s'adressent au disciple maladroit atteignaient la science. C'est ainsi encore qu'il s'empare des aveux modestes de Socrate pour condamner, à cause de ses doutes, une science qui a pour fondement la discussion et l'examen, et qui pourrait lui répondre comme Montaigne : « Vous sentant bandé et préparé d'une part, je vous propose l'autre de tout le soin que je puis pour éclairer votre jugement, non pour l'obliger. » Il proscriit donc la philosophie, parce qu'au lieu d'être salubre et féconde, elle redouble nos incertitudes, et répand sur les notions les plus claires les ténèbres du doute.

Aucune partie de la science ne peut échapper à la condamnation. Phèdre a écarté la physique comme impie; peut-être pourtant lui pardonnerait-il aujourd'hui, que, ne se bornant plus aux théories, elle satisferait son amour des jouissances et les multiplierait en les satisfaisant. La métaphysique lui semblait impuissante et folle; il ne sera pas moins sévère pour la morale, parce qu'elle est toute en paroles : « *Ventosa in lingua* », parce qu'elle divise, subdivise, met les vertus en chapitres, et ne nous donne enfin qu'une vaine image, une ombre.

Et à quoi sert, poursuit-il, la morale philosophique? Combien d'hommes n'ont pas été vertueux sans cette éducation? Singulier prédicateur qui supprime le sermon parce qu'il y a des hommes naturellement chastes, pacifiques, tempérants!

Là se termine le plaidoyer de Phèdre. Il est par moments plein de verve et présente une sorte de naïve confession d'un matérialisme qui se cache sous les apparences de la foi. C'est la meilleure partie de l'ouvrage.

Le moment est venu de répondre et de venger la philosophie attaquée. Sadolet était satisfait de son premier discours. On dirait même que le dévouement de l'artiste à la perfection de son œuvre l'avait emporté trop loin. Il était embarrassé de se répondre et s'y reprit à plusieurs fois. Les années s'écoulaient et le dialogue attendu ne s'achevait pas : peu s'en fallut que ce grand partisan de la philosophie ne laissât qu'une diatribe contre la science à laquelle il voulait vouer sa vie. La tâche lui semblait difficile. « Il me faut traiter les questions les plus hautes et les plus éloignées des préoccupations communes; il me faut traduire en idées, en termes clairs, les choses les plus obscures qu'on ne peut, sans un grand travail, ni concevoir, ni exprimer. »

Mais pour réfuter Phèdre, il ne suffira pas de répéter qu'il existe une philosophie. Il faudrait en tracer l'esquisse d'une main ferme, en chercher les éléments dans l'analyse de l'âme humaine, montrer la science vivante, et alors les objections tomberaient d'elles-mêmes.

Sadolet voudrait construire un système complet. Mais une pareille tâche n'est-elle pas au-dessus de ses forces? Ne semble-t-il pas condamné par avance? Pour faire un philosophe, il faut quelque chose d'absolu, que le caractère de Sadolet ne présentait pas. En effet, qu'avons-nous trouvé en lui? Une molle imitation de Cicéron, l'absence de décision hardie, une continuelle disposition à se contenter de l'à peu près dans l'idée et dans la forme : enfin tout le contraire de l'esprit philosophique, net, précis, peu soucieux d'élégance, demandant toujours aux mots ce qu'ils sont et ce qu'ils valent.

Je laisse de côté le début du livre où l'auteur s'arrête à des discussions oiseuses, reprenant la vieille question de savoir si l'orateur doit commencer par étudier la philosophie, et cherchant la source de tous les malheurs du temps dans le désaccord de cette science et de l'éloquence, quand il n'y a plus ni philosophes, ni orateurs. Celui qui parle de philosophie, au XVI^e siècle, à côté du luthéranisme naissant et du catholicisme ébranlé, aurait, ce semble, d'autres questions à traiter.

C'est ainsi encore qu'il s'amuse trop long-temps à ce qu'il appelle lui-même une escarmouche avec Phèdre, réfutant en plusieurs pages la prétendue définition que ce dernier a donnée de la sagesse quand il ne s'agissait que d'un mot à rétablir. Mais l'auteur saurait mauvais gré à son adversaire de s'avouer trop tôt vaincu ; il y perdrait un plaidoyer.

Arrivé au fond même du sujet, je me sens embarrassé pour analyser cette œuvre un peu confuse qui prouve plus de lecture que de discernement, ou plutôt je ne veux pas l'essayer.

Nous savons déjà qu'il ne faut pas demander de hardiesse et d'originalité à la conception générale, que nous ne devons pas nous attendre à trouver ici un système nouveau, entier, mais la philosophie des anciens arrangée pour l'usage des modernes. Sadolet se souvient, et tente de composer avec ses souvenirs un corps de doctrine.

Si l'originalité manque dans les idées, la retrouverons-nous au moins dans la combinaison des éléments empruntés ? Il faudrait d'abord être très-familier avec les philosophes anciens ; mais l'éloge même que Sadolet fait d'eux au début de son ouvrage, nous met en défiance. Il place sur le même rang Aristote, Platon, Théophraste, Cicéron. Il les proclame également sublimes, également achevés en tous points.

Comment croire après cela qu'il ait pénétré profondément dans leur pensée. On dirait que, ne pouvant saisir l'essence de chaque système, il s'est arrêté à ce qui flattait son imagination, sans soupçonner les différences radicales. Quelle autre preuve en faut-il, que ce désir de les réunir dans une même foi, de se composer une doctrine qui renfermera toute la doctrine antique, que la facilité avec laquelle il croit pouvoir établir l'harmonie entre des intelligences si diverses ?

Sadolet, en effet, veut concilier, ou plutôt (car le mot serait peut-être ambitieux, et ses prétentions semblent plus modestes) il met ensemble, sans se préoccuper autrement de les concilier, Aristote et Platon, l'un qu'il a lu sans cesse,

l'autre qu'il appelle *heros noster Plato*. Pourtant ne cherchez pas ici Aristote et les théories péripatéticiennes, mais seulement des fragments d'Aristote, ni la pensée de la première académie, mais comme une inspiration affaiblie de Platon et un écho de ses idées dépouillées de tout caractère propre, réduites à une sorte de vague idéalisme. L'auteur, par exemple, emprunte au premier sa distinction des facultés de l'âme et quelques divisions métaphysiques; puis il s'arrête au milieu de sa route, et mêle des fragments de la *République* de Platon aux idées du Stagirite. Ce n'est pas tout encore, et les deux philosophes réunis devront arriver à une conclusion chrétienne. C'est ainsi qu'en tel endroit Sadolet changera un seul mot au texte de Platon, et au lieu de l'idée du beau, mettant le nom de Dieu, dénaturera le passage qu'il traduit et lui donnera une physionomie orthodoxe.

Aussi, quoique les noms d'Aristote et de Platon figurent souvent dans cet essai, quoiqu'une étude médiocrement attentive y puisse signaler bien des fragments de leurs écrits, nous n'avons pas ici affaire à l'un de leurs disciples. Le livre d'ailleurs élaboré si lentement, au milieu de tant d'événements divers, a dû, entre sa conception première et son achèvement, subir bien des remaniements. Commencé dans une pensée philosophique avec le culte des anciens, il a été terminé dans une pensée toute chrétienne. Cette association de la théologie et de la philosophie éveilleraient plutôt en nous le souvenir de saint Augustin, bien qu'il ne soit pas nommé dans le livre. « Nos toto pectore philosophiæ damus operam, neque solum illi Platonici et Aristotelici veteri, quæ tantis hominum rumoribus jamdiu nobilitatur, sed aliquanto etiam magis huic Christianæ et Cœlesti quæ quorundam opinionibus enervatio esse putatur, est autem multo altior et vegetior. » C'est ainsi que Sadolet, dans une de ses lettres, fait confidence à G. Negri de ses travaux philosophiques. Ces paroles ne font-elles pas songer au saint évêque d'Hippone, du moins dans la période de sa vie où, déjà chrétien, il est plein encore d'admiration pour le beau génie

de Platon, dans ceux de ses écrits où l'on trouve, comme dit M. Villemain, « la philosophie conduisant à la religion et y restant unie. » Mais l'esprit du grand docteur est bien autrement ferme ; bien autrement initié à la connaissance des systèmes antiques, et là où il semble moins parler à la raison, sa puissante imagination remue, transporte les âmes. L'écrivain italien a toute la froideur de la philosophie sans en avoir la netteté.

Du reste, la tendance à fondre en un seul plusieurs systèmes différents, n'est pas particulière à Sadolet. Sadolet la suit avec ardeur parce qu'elle répond merveilleusement à ses instincts, parce qu'il n'aime pas à voir les causes de discorde, mais elle est générale en ce temps parmi les esprits élevés. Ces grands adoreurs des anciens gémissent des discussions qui séparent leurs maîtres, et passionnés pour Aristote, passionnés pour Platon, ils voudraient n'être pas réduits à choisir entre eux. Ils empruntent à tous, ne regardant pas les doctrines philosophiques comme un bien particulier, individuel, sur lequel il est défendu de porter la main sous peine de tout détruire, mais comme le patrimoine commun de l'humanité, où celle-ci peut reprendre ce qui est à elle, adopter ou rejeter à son gré.

Nous avons aujourd'hui pour les œuvres du passé un respect, pour ainsi dire, historique ; nous les considérons comme des monuments qu'il serait impie de mutiler, même pour les améliorer, et nous nous attachons volontiers à les rétablir dans leur pureté, à bien marquer ce qui les distingue. Eux, au contraire, négligeaient sciemment les différences. Animés par cet amour ardent du beau que nous avons vu si vivement traduit dans les arts et la littérature, ils le portaient avec autant de passion dans le monde moral. Combien de livres alors commencés par les plus futiles discussions, se terminent par un hymne enthousiaste à la beauté éternelle, incorruptible. Ils la cherchent partout et voudraient embrasser dans une large et sympathique effusion toutes les doctrines ; ils méditent des alliances impossibles. Ce n'est pas assez

pour eux de conclure une trêve entre les écoles ennemies d'Athènes ou de Mégare, ou d'Alexandrie, ils voudraient encore unir la raison et la foi, sans bien comprendre et bien prévoir les chances de désaccord. C'était trop de confiance, sans doute, un trop complaisant optimisme; cette paix universelle n'a jamais été et ne sera jamais peut-être qu'un beau songe. Entraînés ainsi, les hommes du XVI^e. siècle tombaient souvent dans des illusions et des erreurs. L'erreur était noble et portait avec elle son excuse; mais souvent aussi elle semblait tenir à leur inexpérience, à une étude superficielle des systèmes antiques. Ainsi faisait Sodolet, et ce qui ressort de l'ensemble de son œuvre, ce n'est pas la conciliation, mais le plus souvent la confusion.

Les éléments divers qu'il emploie s'entassent sans beaucoup d'ordre. Les idées manquent de liaison: il n'y a point de définitions; mais le plus souvent des assertions sans preuves et sans base.

L'écrivain procède volontiers par allusion; or, si l'allusion est bonne, quand on a derrière soi un corps complet de doctrines, auquel on peut renvoyer ceux qui demandent des explications, on sent combien elle est peu satisfaisante quand on mêle, comme ici, tant de conceptions diverses.

Ces lambeaux détachés au hasard, ces pensées qui, dans l'œuvre originale, s'éclairaient au contact des pensées voisines, qui étaient ou le résumé, ou une partie d'un ample et solide développement, jetées ainsi confusément, accouplées à des idées dont l'origine est différente, la portée contraire, perdent de leur valeur et de leur autorité. Si elles ne vont pas jusqu'à être contradictoires, parce que la phrase n'est jamais assez précise pour leur maintenir leur véritable caractère, du moins elles n'ont plus de physionomie particulière, originale. Ce ne sont plus des conceptions philosophiques, mais de confuses réminiscences.

L'ouvrage n'a donc pas de valeur scientifique, mais on y peut louer un certain mérite moral. C'est par ce côté surtout, plutôt que par le côté dogmatique, que la philosophie

des anciens a séduit Sadolet. Ainsi procèdent, en général, les écrivains du XVI^e. siècle; ils demandent à chaque connaissance humaine ce qu'elle contient de moralité. Notre temps voit avant tout dans l'histoire une science et y cherche la vérité : Montaigne y cherchait des conseils pour la conduite de la vie. Chacun de ces hommes sent combien les esprits, autour de lui, ont besoin d'une direction. Aussi ne redoutent-ils pas les banalités en ce genre. Ce qui nous semble un lien commun, pour eux est une acquisition précieuse, une vérité découverte ou retrouvée, la formule heureuse de quelque nouvel article d'une loi nécessaire.

La philosophie, pour Sadolet, se réduirait volontiers à la morale. Il n'est pas l'homme de telle école, il ne relève pas des philosophes grecs, quoi qu'il en dise, mais bien plutôt de Cicéron et de Sénèque. Le génie romain avait quelque chose d'essentiellement pratique; il donnait peu à la discussion, beaucoup à l'action. Les Grecs étaient artistes, lettrés, discuteurs subtils. Les Romains, juristes, hommes d'État, conquérants et administrateurs, transformaient en principes, en règles de conduite, les spéculations de la Grèce.

Ainsi voudrait faire Sadolet; s'il n'atteint pas jusqu'aux dogmes des philosophes, s'il ne peut les saisir et les exprimer avec assez de force, du moins il sent la nécessité de la philosophie; il en sent la grandeur et la dignité. Science inutile, disait Phèdre; science indispensable, dit Sadolet, puisqu'elle conduit à la connaissance de nous-mêmes, et que l'homme, être intelligent, ne peut faire un pas sans cette connaissance! Aussi voyons-nous presque à chaque page, rappelé et commenté l'axiôme de l'antique sagesse : γνῶθι σεαυτόν.

Sadolet reconnaît en toute âme le sentiment du bien, du beau, du grand. Il veut que l'on s'attache à démêler ces notions, d'abord obscures; que l'on cultive ces précieux germes de la future grandeur de l'homme, et qu'on développe tous les nobles instincts de notre nature; qu'on donne carrière à toutes les hautes aspirations.

Sa philosophie ne veut rien sacrifier dans l'homme. Le

livre est une continuelle protestation contre les doctrines exclusives, qui mutilent la nature humaine pour la mieux diriger, et détruisent l'ensemble, au lieu de le soutenir et de le fortifier. L'auteur ne veut pas que l'on confisque les plus nombreuses parties de notre être au profit d'une seule, même de la plus noble; mais que les divers éléments qui le composent trouvent leur juste et légitime satisfaction. L'homme fidèle à la volonté de Dieu, c'est, selon lui, l'homme qui a le plein usage de toutes ses facultés.

Ne craignez donc pas qu'il accepte les doctrines extrêmes, ni celle du plaisir, ni celle de la vertu farouche, qui ne tient pas compte des faiblesses de notre nature. La philosophie de Sadolet a bien sa sévérité; mais elle est surtout pleine de sagesse et de modération, n'exigeant point des perfections surhumaines. Ne craignez pas non plus qu'il se laisse prendre au doute académique. Il en fait bien vite justice au nom du sens commun.

Un noble sentiment a présidé à la conception du livre et en remplit toutes les pages. Partout se retrouve le goût des hautes méditations, le désir de pénétrer les grands problèmes de notre destinée.

Arrivé à ces hauteurs, il en redescend avec un idéal de gouvernement pour les sociétés humaines, proposant pour but aux efforts de l'homme, l'imitation la plus fidèle possible des perfections divines. Imitation que Sadolet recommande surtout aux princes; rappelant aux gouvernements égoïstes, qui se partagent alors la terre, leur mission qu'ils oublient, et les engageant à réaliser ici-bas la divine sagesse, la divine bonté, la divine justice.

C'est ainsi encore qu'il trace un beau portrait du sage et qu'il l'oppose avec confiance au faux sage que nous représentait Phèdre; image d'autant plus intéressante qu'elle semble être celle de Sadolet lui-même. Il nous le montre poursuivant la vérité, ne recherchant pas l'argent, croyant que son vrai trésor est le beau, l'honnête, le convenable,



possédant une règle immuable, grâce à laquelle aucun événement ne saurait le surprendre, et toujours occupé de faire entrer dans la pratique de la vie ces sublimes perfectionnements dont la philosophie lui a révélé le secret.

De l'ensemble de l'œuvre ressortent de purs enseignements et une morale élevée, inspirée quelque peu de Platon, et traduite en idées chrétiennes.

Ainsi, malgré ses faiblesses, le livre arrivait près de son but : l'esprit même qui l'animait tout entier devait faire aimer la philosophie dont il plaidait la cause.

Nous avons vu combien cette philosophie était peu inquiétante pour le christianisme, comme elle venait docilement se ranger sous sa loi. La religion achèvera, mais ne referra pas cette éducation. Elle révélera à l'homme certains mystères que la raison seule ne pouvait atteindre; elle n'aura rien à redresser en lui. « Saint Augustin, dit M. Leclerc, « n'a pas craint de dire plusieurs fois que c'était surtout « la lecture de l'*Hortensius* qui lui avait inspiré le goût de « la vraie philosophie, c'est-à-dire de la philosophie chrétienne. »

Telle est aussi la conclusion à laquelle arrivait Sadolet et dans son livre et dans sa vie. L'étude des philosophes anciens l'avait amené au spiritualisme, le spiritualisme le conduisit à la foi. Mais avant de le suivre dans cette voie, il nous faut revenir un instant sur nos pas, et étudier un autre côté de son histoire.

CHAPITRE III.

SADOLET, SECRÉTAIRE DES BREFS.

Nous avons dû anticiper sur les dates pour retracer successivement les transformations de l'esprit et de l'âme de Sadolet, son progrès littéraire et philosophique ; nous reprendrons maintenant le récit de sa vie. Jusqu'ici, nous avons assisté, pour ainsi dire, à son éducation ; il nous reste à savoir le parti qu'il en a tiré. Si en étudiant l'écrivain, il nous a fallu plus d'une fois apporter des restrictions à l'éloge, désormais nous pourrions nous abandonner au plaisir d'approuver, sans avoir à redouter d'autre danger que de paraître écrire un panégyrique.

Nous l'avons vu mêlé à cette société polie qui cultivait à la fois les lettres et le plaisir. Il paya même, si nous en croyons quelques vers de lui et des aveux assez voilés qui se retrouveront plus tard dans ses lettres ; il paya quelque peu son tribut aux mœurs faciles du temps.

Mais bientôt il avait su résister aux entraînements, et sa vie s'était faite plus sérieuse chaque jour. Il suivait les leçons de Scipion Carteromachus, lisait des livres grecs, des livres de philosophie surtout ; cependant ce n'était pas assez pour occuper l'activité de son esprit. Le dialogue que nous étudions tout à l'heure, nous montrait, il est vrai, Sadolet pro-

fessant un éloignement extrême pour les dignités et les honneurs; mais sans vouloir révoquer en doute son désintéressement, nous pouvons croire qu'il était moins grand au temps de Jules II, qu'il ne le proclamera lui-même quelques années plus tard, dans son complet détachement du monde.

Jeune alors, fêté par les hommes illustres de Rome, vanté par les poètes, il put sentir quelques vellétés d'ambition, d'ambition légitime et honorable. S'il ne songeait pas à solliciter les honneurs, il eût accepté ceux qui seraient allés s'offrir à lui, sans exiger des démarches qui répugnaient à sa fière et loyale nature. Mais la fortune ne venait pas le trouver : il semble en avoir souffert.

Sadolet nous a laissé peu de renseignements sur cette première époque de sa vie. Cependant, nous trouvons dans ces années une lettre de lui qui est triste et découragée (1). L'auteur vient de perdre un de ses amis, Jacques Gallo, et, avec lui, se sont évanouies ses espérances de fortune. « Je n'ai plus, écrit-il, qu'une pensée : remplacer par mes propres efforts les appuis qui me manquent. » « Je suis sain de corps, ajoute-t-il, mais je dirais presque malade d'esprit, si mes livres, mes bons et fidèles médecins, ne m'interdisaient une pareille plainte. » Et il exalte ses chères études, ces études philosophiques, « qui nous font connaître ce que nous portons en nous de grand et de divin. » C'est ainsi encore, qu'envoyant à Bembo un discours d'Egidius, il laisse percer son découragement dans les termes mêmes par lesquels il vante l'orateur (2).

Mais Léon X allait le venger des oublis de la fortune. Le nouveau pape, en effet, avant de sortir du conclave, avait choisi pour secrétaires Sadolet et Bembo, la gravité et l'élégance. « Tous deux, nous dit Paul Jove, étaient alors les princes de la République des lettres. » Mais ils partageaient l'empire sans jalousie. Leur amitié, commencée à

(1) Sadolet, *Lett. ital.* à M. Fr. Attar Cypriano, 1508.

(2) *Seculi obscuriscentis lumen.*

l'école de Leonicens, entretenue par les mêmes études, se continuera sans nuages dans la communauté de fonctions, comme dans la séparation, et ne sera brisée que par la mort. Sadolet professera toujours une sorte de tendresse respectueuse pour son brillant confrère, le patricien lettré.

Sadolet, secrétaire et camérier du pape, contresignera des actes importants; et, sans vouloir exagérer l'influence d'un secrétaire des Brefs, il sera permis de lui faire une part dans les diverses décisions du pouvoir qu'il servira. Comment va se comporter dans la vie active l'adepte de la sagesse antique? Comment va-t-il pratiquer les conseils qu'il en a reçus? Sa correspondance officielle pourra nous renseigner à cet égard; car nous le savons trop honnête pour ne pas croire, toutes les fois que nous lirons sa signature au bas d'une page, qu'il partageait les opinions que nous y verrons exprimées.

Il nous reste quatre-vingt-quatorze lettres écrites au nom de Léon X, par Sadolet. Sans doute, il en avait rédigé davantage; celles-là suffisent à nous faire connaître son rôle. Quelques-unes d'entr'elles sont sans importance; elles n'ont trait qu'à des détails d'administration ecclésiastique, ou ne sont même que des billets ou des sauf-conduits. Mais il en est d'autres qui se rapportent aux plus grands événements et nous retracent dans sa variété l'histoire du gouvernement de Léon X et de ses préoccupations: ici l'appel familial, paternel, sympathique aux savants; plus loin, les conseils d'une politique tour à tour habile ou grande: ailleurs, les sollicitudes religieuses, et les craintes excitées par les révoltes; puis, à côté de ces grandes choses, nous trouverons un enthousiasme quelque peu puéril pour un spectacle, pour un vain amusement de l'esprit et des yeux, ou des sollicitations trop nombreuses du Pontife en faveur de parents qui désirent des bénéfices, et à qui les princes paient les services de la papauté.

Faire l'analyse de cette correspondance, ce serait refaire

l'histoire du règne de Léon X. Nous nous contenterons d'en extraire ce qui concernera particulièrement Sadolet. Les premières lettres du recueil sont des remerciements à tous ceux qui se sont réjouis de l'avènement du Pape. La plus tendre de toutes est adressée à Jean Lascaris. Elle témoigne d'une véritable effusion pour le savant, et pour « les études excellentes et honorables auxquelles il se dévoue ». Chaque mot exprime à merveille la joie réciproque des lettrés et du Souverain, dans ces premiers jours. Le prince et le secrétaire sont si bien sur ce point en communion d'idées, que l'on ne sait quelle a dû être, dans la rédaction de la lettre, la part de chacun.

Mais Léon X avait à s'occuper d'intérêts plus graves. Qu'il s'agisse des rapports du Souverain-Pontife avec les puissances de la terre, ou de l'exercice de son autorité religieuse, cette double condition de prince temporel et spirituel présente toujours mille difficultés. Aujourd'hui, du moins, le monde fait la part des deux pouvoirs, et sait ce qu'il doit à chacun d'eux. Le pouvoir spirituel s'exerce sur toutes les nations catholiques; le pouvoir temporel, réduit à un état limité, comprend qu'il ne doit pas jouer le rôle de puissance active, et qu'il a sa défense la meilleure dans le consentement respectueux de l'Europe à son existence. Au XVI^e siècle, la souveraineté temporelle des papes n'était pas faite encore. C'était, pour la papauté, une tentation incessante de profiter des troubles du temps pour l'établir fermement : si bien que, parfois, oublieuse de ses plus hauts intérêts, renonçant au ciel, elle semblait se contenter de sa place sur la terre, et cherchait seulement à se la faire la plus large possible.

Alexandre VI ne semblait pas porter ses vues au-delà de la Romagne. Il en poursuivit, pendant tout son règne, la conquête sanglante et impie. Jules II, avec plus d'honnêteté et plus d'éclat, marcha dans les mêmes voies. Léon X avait donc là un terrible héritage. Il fallait se décider, dès le premier moment : être pape ou prince italien, continua-

teur de Jules II ou pasteur de tous les fidèles ; choisir entre deux politiques : l'une généreuse , large , vraiment catholique , vraiment chrétienne ; l'autre seulement habile. S'il suit la première , il restera neutre entre la France et l'Espagne , toujours prêt à accommoder les différends , arbitre et consolateur , et comptera sur le respect et l'amour des nations chrétiennes pour faire , en ce monde , une part honorable au Père commun. Avec la seconde , il lui faudra louvoyer entre les puissances de la terre , s'unir tantôt à l'une , tantôt à l'autre , et lier la grandeur spirituelle au sort des batailles , aux adresses des ambassadeurs , aux mille hasards des fortunes humaines.

La première de ces résolutions était la plus belle et en même temps la plus sûre. Au moment où deux États qui avaient grandi isolément allaient se heurter , dans toute l'ardeur de leur jeunesse , la papauté ne pouvait que perdre à descendre dans l'arène. Léon X paraît avoir compris la grandeur du rôle qu'il pouvait jouer. L'amour de la paix lui était naturel ; les contemporains l'en félicitent , c'est par là que Raphaël termine le bel éloge qu'il fait de ce pontife. « Il sait , dit-il , nourrir et favoriser les vertus , réveiller les esprits , récompenser les généreux labeurs , et semer entre les princes chrétiens le germe trois fois saint de la paix. » Les faits mieux encore que les éloges , prouvent ces pacifiques dispositions. Nous voyons dans les lettres de Sadolet , Léon X , dès les premiers jours de son règne , envoyer à François I^{er}. les assurances les plus conciliantes , tempérer l'ardeur guerrière de Sigismond , roi de Pologne ; enfin , proclamer hautement qu'il veut se dévouer à calmer les inimitiés des nations chrétiennes.

Le cœur de Sadolet est tout entier à cette politique généreuse ou plutôt c'est là sa seule politique , la pensée qu'il nourrira toute sa vie. Si l'on veut l'en croire , la papauté demeurera toujours étrangère aux divisions de l'Europe , pour ne s'occuper que de sa divine mission. Toujours empressée de rétablir le bon accord dans la grande famille chré-

tienne, elle l'armera au besoin contre les Turcs ignorants et dévastateurs : elle sera la sentinelle vigilante de l'Europe, annonçant le danger et organisant la protection. C'est ainsi que se montre le pouvoir pontifical dans toutes les lettres que Sadolet écrit au nom de son maître.

On a refusé de croire à la sincérité de Léon X. Des considérations politiques ont pu, en effet, altérer ses premières intentions. Les tendresses de famille sont venues obscurcir chez le fils de Laurent de Médicis, la vue de ses véritables intérêts. Ce fut le malheur et l'embarras de son règne. Le désir d'arranger une souveraineté pour les siens dans un coin de l'Italie, réveillant les ardeurs conquérantes du souverain temporel, l'engagea, le compromit dans des alliances qui, en aidant un moment le prince, lièrent malheureusement le pontife et asservirent à jamais l'Italie qu'il voulait faire grande et libre. Mais qu'il y ait eu ou non des négociations ténébreuses, des arrières pensées chez le souverain, Sadolet n'y prit aucune part. Il n'a connu de la politique de Léon X, que ce qui s'avouait hautement.

Tels sont les sentiments qui respirent dans la lettre qu'il écrit à Louis XII (1513), lettre pleine d'émotion au souvenir des souffrances de l'Italie, d'inquiétudes au sujet des menaces de l'avenir, de préoccupation paternelle pour les intérêts italiens, de bienveillance pour le roi de France, lettre enfin d'un pape pénétré de ses devoirs.

C'est alors aussi que dut être composé le discours sans date dont nous avons parlé plus haut, où l'auteur appelait le roi Louis à la croisade. Ce n'est, en effet, que le développement oratoire de la lettre, enrichie de lieux communs.

Sadolet apportait à ses fonctions un désintéressement que son biographe exalte avec une naïveté d'admiration précieuse pour l'histoire du temps. « Fort en faveur auprès du prince, nous dit Fiordibello, il aurait pu se servir de cette bienveillance pour sa fortune, mais (ce qui doit paraître à peine vraisemblable avec nos mœurs) il ne pensa jamais à rien demander pour lui-même. Toujours prêt à appeler

« sur ses amis les faveurs du pape, il refusait les présents (1) et ne voulait profiter de sa position que pour rendre des services; aussi content, aussi fier de son désintéressement que d'autres le sont de leur influence ou de leurs richesses. » En mainte occasion, en maint endroit de sa correspondance, on retrouverait des preuves de la même délicatesse d'âme. Dans un temps de vénalité, quand tout se marchande et s'achète, les honneurs comme les consciences, il est resté honnête et pauvre, n'a mis la main dans aucun marché, ne s'est jamais vendu lui-même, et n'a vendu rien autour de lui.

Plus tard nous le verrons, envoyé par le pape Paul III (1542) auprès de François I^{er}. avec le titre de légat, refuser de profiter des occasions de fortune que lui offrait cette charge (2). Les légats hors de Rome avaient tout pouvoir, et la coutume permettait d'en abuser. Sadolet n'en voulut tirer aucun avantage, il ne permit à ceux qui le suivaient de rien accepter, si ce n'est pour *leurs écritures*. Mais ne voulant pas que ses gens fissent les frais de son intégrité, et fussent plus pauvres pour avoir servi un honnête homme, il les récompensa largement de leurs services.

Son honnêteté éclatait jusque dans les plus petites choses (3). Sadolet pensait qu'il ne peut y avoir, en ce point, de scrupules

(1) Il disait de lui-même : « Liberalius mecum agi arbitror si quis mecum libros suos, quam si divitias communicet. » (*Lettre à l'Evêque de Faenza*. 1535.)

(2) Fiordibello, *Sad. vita*.

(3) De retour dans son diocèse avant l'expiration d'un mois, il refusa d'accepter le paiement de dix jours qu'il n'avait pas employés à sa mission. Action peu héroïque en elle-même, mais pourtant méritoire ! Car on ne voulait pas la comprendre : on disait qu'il prétendait faire la leçon aux autres. Mais Sadolet refusait cet argent parce qu'il n'y avait aucun droit, comme il réclamait, quelques mois après, 300 ducats qui lui étaient dus, et disait : « Je dois du moins ceci à ma demande, qu'on a cessé de s'étonner et qu'on ne me blâme plus d'avoir rendu 200 ducats, quand on m'en a vu réclamer 300. On a compris que ce n'était pas affectation d'austérité, mais scrupule de conscience. »

excessifs. Aussi aimait-il à rendre lui-même témoignage à sa probité. Quand il fait au pape Paul III l'histoire de sa propre vie, il lui dit : « J'ai toujours servi gratuitement l'État, les « citoyens et les étrangers Je n'ai jamais voulu être solli- « citeur ni ambitieux, ni faire la chasse aux bénéfices. Je « me suis toujours contenté de ce que les autres m'offraient « d'eux-mêmes, sans que j'eusse rien demandé..... La nature « m'avait inspiré l'horreur du gain (1). » Mais l'éducation des lettres antiques avait beaucoup contribué à développer ces beaux instincts.

Il avait pris au sérieux, chez les anciens, les malédictions contre l'argent et la glorification de la pauvreté, de l'idéale pauvreté, tant vantée sinon pratiquée par Rome. Ce n'est pas cependant que Sadolet méprise la fortune à la façon de Dio- gène, par ostentation et pour étaler les trous de son manteau; il sait très-bien ce que vaut la richesse. « Je n'ignore pas, « dit-il, que, pour des âmes bien nées, c'est un puissant « instrument de bonté et de libéralité. Mais je ne crois pas « qu'il faille la poursuivre par l'intrigue, ni la rechercher « avidement (2). »

Les sentiments religieux qui chaque jour grandissaient dans l'âme de Sadolet, devaient l'attacher à sa charge et l'empêcher d'éprouver les ennuis et les dégoûts que ressentait Bembo, et de regretter, comme lui, l'ancienne élégance de sa phrase, perdue dans ses occupations nouvelles (3). Mais il avait d'autres chagrins.

Pour cet homme austère et simple, pour cet ennemi du faste, la cour de Léon X était un singulier séjour. N'était-ce pas le souvenir des spectacles qu'il y avait rencontrés qui lui dictait les fortes invectives contre la corruption du temps que nous avons citées plus haut ? « Le peuple, ajoutait l'écri-

(1) Sadolet, *Epist.* XII, lib. XII; — *Epist.* VIII, lib. XV.

(2) Sadolet, *Epist.* VIII, lib. XIII.

(3) « Postquam multos annos ea cogor scribere quæ ad stomachum meum non faciunt, etiam quæ mihi grata esse solent nunc displicent, quum sunt scribenda. » Bembo, *Epist.*

« vain (1), proclame, dans son aveuglement, cette vie libérale et grande; pour moi, je n'y peux voir qu'un abaissement des âmes incapables de nobles pensées et de dévouement, et, dans ce luxe effréné, le germe des exactions « funestes. » Ce n'est pas ici une vaine déclamation, mais comme une vue prophétique de ce que les libéralités de Léon X allaient coûter au Saint-Siège.

Plus d'une fois Sadolet dut souhaiter une réforme. Nous le verrons bientôt en exprimer vivement le désir : il essayait du moins déjà d'en donner lui-même l'exemple. Il se réunit donc à quelques hommes d'élite, lettrés comme lui, comme lui pénétrés du désir de mettre leur vie d'accord avec leur titre et leur habit. « A Transtevere, nous dit un biographe de « Paul IV (2), dans l'église de St.-Sylvestre et Dorothee, « non loin de l'endroit où l'on croit que l'apôtre Pierre a « demeuré et dirigé les premières réunions des chrétiens, « des hommes distingués s'assemblaient pour célébrer l'office « divin, entendre le sermon et se livrer à des exercices spirituels; ils étaient de cinquante à soixante. On remarquait « parmi eux Sadolet, Giberto, Caraffa, Gaëtano da Thiene, « Lippomano et quelques autres. Julien Bathi, curé de cette « église, était le chef de cette association; on l'appelait « l'Oratoire de l'amour divin. »

Sadolet rencontrait là des hommes qui devaient exercer sur leur temps une action plus puissante que la sienne : Gaëtano da Thiene, fondateur des Théatins, âme douce et contemplative, qui rompit avec le monde et que l'Église a placé parmi les saints; Caraffa, caractère altier, violent, âme ardente et passionnée qui porta ces ardeurs dans la défense de la foi, combattit l'hérésie avec fureur, et fonda l'inquisition à ses frais et à ses risques et périls.

Sadolet n'eut pas ces enthousiasmes et cette influence. Il

(1) Sadol., *De liberis recte instituendis*.

(2) Cité par Ranke, t, I^{er}. — V. aussi L. D. d'Attichy, *Flores vitæ cardinalium*.

se contenta d'être chrétien véritablement, quand il était le secrétaire du plus haut pouvoir chrétien. Mais, avec de pareils sentiments, combien tout ce qui se passait autour de lui ne devait-il pas l'affliger ! combien ne devait-il pas souffrir de voir le triomphe des joies terrestres « dans cet état presque divin, » comme dit Pallavicini en parlant de la papauté. Aussi abandonna-t-il un instant la cour et alla-t-il chercher le repos et des idées plus graves dans un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Pendant son séjour en cette ville, l'évêché de Carpentras devint vacant. Léon X, résistant aux obsessions des solliciteurs, en investit l'absent (1517). Sadolet commença par refuser (1). Je crois sans peine à la vérité de ses refus ; ce n'était pas seulement un doute modeste sur son aptitude à remplir de lourdes fonctions. Pour un de ces prélats de cour qui accumulaient les bénéfices, soucieux uniquement des revenus, et laissant à d'autres le soin des âmes, l'incertitude n'eût pas été longue. Mais Sadolet n'était pas homme à accepter une tâche sans s'y dévouer complètement ; et, dès-lors, il lui faudrait sacrifier sa chère liberté, ne plus se donner entier à ses études bien-aimées, qu'il souffrait déjà de voir interrompues depuis quatre ans (2).

Indifférent à la fortune, aimant la vie privée, tranquille et sans soucis, il ne voyait dans les honneurs « qu'une chaîne brillante. » Mais la gracieuse insistance de Léon X triompha de ses hésitations, et Sadolet appartint à l'Église.

Nous le retrouvons, en 1518, dans une circonstance solennelle. Le Pape annonçait une croisade : Sélim, vainqueur de l'Orient, de la Perse, de l'Égypte, meurtrier de sa famille, altéré de son propre sang et du sang des autres, rêvant sans cesse des conquêtes nouvelles, menaçait le monde entier. On ne savait sur qui tomberaient les premiers coups. L'Italie craignait qu'il ne se souvint de Mahomet et de la prise d'Otrante. Léon X, résolu de conjurer le danger, « ordonna

(1) Sadol., *Epist.*, lib. XII, *Epist.* XII.

(2) V. la *Lettre à Nicolas Tiepolo*.

des prières publiques et des processions où il assista nu-pieds, pour montrer qu'il voulait d'abord avoir recours à Dieu contre le péril, ensuite il exhorta par ses Brefs les princes chrétiens à oublier leurs différends pour sauver la religion menacée, et à prévenir l'ennemi commun en portant la guerre au sein de ses États (1). » L'instant était favorable, l'Europe entière goûtait alors un repos trop rare en ce temps, repos qui devait être de bien courte durée, et pendant lequel les peuples se préparaient à de plus formidables luttes. Le Pape en profita pour « publier dans le consistoire une trêve de cinq ans entre toutes les puissances chrétiennes, soumettant aux plus rigoureuses censures les infracteurs de cette suspension. » La trêve fut proclamée avec éclat le 15 mars dans l'église de St^e.-Marie-de-la-Minerve, et Sadolet consacra de son éloquence l'heureux accord des princes chrétiens.

Sadolet, à ce moment, semble se retirer peu à peu de la cour. Ses lettres deviennent moins fréquentes. On en compte quatre seulement, en 1519; aucune en 1520. Ses études le rappelaient; il se reprenait à elles avec une tendresse jalouse. « Après avoir bien réfléchi, écrit-il à Longueil, bien
« pesé toutes choses, je n'écouterai plus les conseils ou
« le jugement de ceux qui veulent me ramener aux soucis
« de l'ambition, à la vie des affaires. Content de ma fortune,
« je veux me mettre à l'abri des flots qui m'ont trop long-
« temps ballotté, je suis au port, je suis rentré en grâce
« avec mes livres qui m'ont fait bon accueil, qui ne m'ont
« pas gardé rancune de ma désertion. Je veux vivre avec
« eux désormais. Plût au ciel que je pusse quitter Rome et
« me retirer dans mon diocèse, me donner à Dieu mon seul
« maître (2). »

Mais la volonté du Pape le retenait encore. Le Pape, en effet, avait besoin de ses services. L'Église était alors soumise à la plus terrible épreuve qu'elle eût jamais traversée. Il ne

(1) Guichardin, liv. XIII, chap. iv.

(2) Sadolet, *Epist.* XIII, lib. XVII.

s'agissait plus seulement d'une menace passagère des Turcs, mais des croyances mêmes de l'Église, du grand fait qui allait changer la face du monde, de la réforme de Luther.

Sadolet ne pouvait rester étranger à ces graves questions. Il y apportait de tout autres pensées que la plupart de ses contemporains : sa conduite, dans ces terribles luttes, mérite de fixer notre attention.

On sait que le premier prétexte de la guerre engagée par Luther fut la vente scandaleuse des indulgences. Sadolet, usant de l'influence qu'il devait à sa charge, en combattit la publication ; non qu'il contestât au souverain Pontife le droit de lier et de délier (1) ; mais il voyait avec peine l'usage qu'on faisait de ce droit et la prodigalité avec laquelle on répandait les indulgences comme on devait répandre l'argent qui en venait à Rome ; il s'indignait surtout du trafic qui venait se mêler à une chose sainte. C'est lui-même qui nous le dit dans un discours aux Allemands. Mais s'il condamnait ces abus, il devait sentir peu de sympathie pour l'homme qui les combattait. Les luttes d'un moine obscur, d'un théologien allemand sur une question qui ne semblait pas intéresser la foi, devaient peu inquiéter, peu toucher ces beaux esprits de Rome. En vain Roscoe, pour expliquer leur silence, prétend qu'ils craignirent de compromettre les intérêts de leurs études en attaquant le réformateur, et que celui-ci avait su faire de sa cause la cause du savoir. Cette idée, vraie de l'Allemagne, était fausse pour l'Italie. Comment craindre pour les lettres sous le pontificat de Léon X, du prince qui ne leur refusait ses encouragements que dans l'épuisement absolu de son trésor ?

Loin de servir les lettres dans le présent, la réforme devait leur nuire. Elle détournait l'intérêt public, elle brisait le lien qui commençait à unir l'humanité, elle mettait la guerre civile dans la république savante. Elle allait exciter bientôt la suspicion contre les lettrés et clore brusquement le siècle d'or des intelligences.

(1) Sadolet, *Orat.*, ad *Germanic populos*.

Sadolet gémissait amèrement des attaques de Luther. Ce fut, il le déclare lui-même, le moment le plus douloureux de sa vie. De toutes parts se présentaient des sujets de tristesse; trop éclairé pour n'être pas choqué des fautes de la cour romaine, il les blâmait depuis long-temps, et son cœur souffrait du discrédit qui s'attachait aux prêtres. Toutes les pages de sa correspondance sont pleines de ses douloureuses confidences à cet égard (1).

Tantôt il écrivait à Marcel Cervin, qui occupa plus tard le trône pontifical : « S'il en était beaucoup qui vous ressemblent, le nom des prêtres ne serait pas chez toutes les nations l'objet d'un si profond mépris et d'une telle haine. Vous voyez (car sur votre route vous avez pu apprendre bien des choses) combien nous sommes détestés partout, quelle mauvaise opinion le monde a de notre caractère. »

Tantôt il dit à Polus : « Dans tous les malheurs, dans tous les revers de la république chrétienne, les hommes sont prêts à nous en rapporter la faute, à nous accuser de tout. » Un autre jour à Salviati : « Vous semblez seul ou presque seul dans cet ordre, à donner l'exemple de l'antique vertu. »

Quand plus tard il se sera retiré dans son diocèse et qu'on voudra le rappeler à Rome, il répondra tristement : « Qu'irais-je y faire? Le pontife est le plus juste et le meilleur des hommes; mais les autres que sont-ils? Que sont tous les ordres? Que valent les mœurs publiques? Que pourrait l'éloquence lorsque les caractères et les volontés de tous repoussent le juste et l'honnête? »

Les traits de ce genre abondent dans les lettres de Sadolet, non contre l'Église seule, mais aussi contre le siècle, coupable tout entier de l'abaissement de l'Église. « C'est, nous dit-il, un désordre, un renversement général. » Il sent que l'Église ne peut subsister ainsi; ce n'est pas qu'il ait eu, je crois, l'intuition des dangers qu'elle allait

(1) Sadol., *Epist.* XVIII, lib. XII.

courir, ni l'esprit assez pénétrant pour deviner les déchirements et la séparation imminente ; mais il s'inquiète, il voit le mal et demande qu'on y apporte un remède. Toutefois s'il veut la réforme des abus, c'est la réforme dans l'Église et par l'Église, la réforme pratiquée par des mains amies, non par des mains brutales, plus avides de ruines que de réparations, et il proteste à maintes reprises de son orthodoxie : « *In catholica veritate constantissimus sum, ero-
que quoad vivam, potiusque de vita quam de sententia
decedam.* » S'il déteste le moyen-âge scholastique, s'il refuse de lire ses docteurs, il admire les Pères et prétend suivre à leur lumière la voie qu'ils ont tracée. Il voudrait surtout que les améliorations se fissent sans secousse, sans violence. Sadolet est un réformateur pacifique et doux. On ne peut, en le voyant, s'empêcher de songer à un parti honnête et peu nombreux que nous présente l'histoire de notre première révolution, à ces hommes d'intelligence élevée et de cœur droit, qui voyaient les fautes de la royauté, mais qui l'aimaient et voulaient la sauver en corrigeant ses erreurs. Le sort de ces honnêtes gens est douloureux ; ils ont l'amer chagrin de ne pouvoir se dévouer à leur cause de tout leur cœur, parce qu'elle est soutenue par un parti, et qu'ils n'aiment pas le parti, mais la cause. En proie à une perpétuelle et pénible hésitation, ils regretteraient presque la victoire, parce que la victoire ramènerait les abus. Cependant leurs conseils sont vains, et leur vie n'est que tristesse et gémissement. Étrangers aux joies et aux triomphes, ils semblent n'avoir part qu'aux souffrances.

Des âmes moins délicates s'accrochent à la décadence, elles se logent dans la ruine, prêtes à l'agrandir, au besoin, pour s'y faire un abri plus agréable, prêtes à s'enfuir quand viendra le dernier écroulement, et à blâmer les serviteurs consciencieux qui avertissaient du danger. Ces derniers, trop éclairés pour ne pas voir les abus, trop sincères et trop désireux du salut commun pour ne pas les signaler, quand il est temps de les corriger, passent pour avoir appelé les

catastrophes. Leur modération même les rend suspects à tous les partis; leurs amis les accusent tout au moins de froideur; on leur reproche d'avoir, aux jours de la prospérité, montré les côtés faibles, averti l'ennemi; et après la chute, au moment des retours offensifs, comme ils sont restés ce qu'ils étaient, fermes, mais modérés dans leurs croyances, on les trouve indifférents, incertains; on crierait presque à la trahison. Une douleur plus grande encore les attend : les adversaires du pouvoir prétendent compter dans leurs rangs ces amis trop loyaux du pouvoir, et ceux-ci voient avec chagrin les conseils qu'ils donnaient pour le salut tournés en invectives, leurs représentations amicales saisies par l'ennemi et devenues entre ses mains des armes redoutables et mortelles.

Tel fut le rôle et tel fut le sort de Sadolet. Les courtisans de Léon X le considèrent comme un rêveur enthousiaste, perdu dans le culte de l'antiquité, qui demande à son temps une perfection impossible. Les protestants prétendent qu'il fut d'abord avec eux, mais qu'il a faibli. Ils laisseraient presque entendre qu'il s'est laissé séduire par la papauté.

Cependant il marchait avec calme et persévérance dans sa voie. Les remèdes qu'on voulait apporter au mal ne pouvaient le satisfaire : il aurait voulu qu'on fit des concessions, qu'on désarmât l'attaque en sacrifiant les abus; qu'on montrât surtout de la douceur pour les égarés; qu'on essayât de guérir les membres malades, au lieu de les retrancher et d'irriter la plaie par les remèdes violents et par le fer : « Ne « vulnera ferro et asperioribus quasi medicamentis crudes-
cere cogerentur. » (Sadolet à F. Vittorius.)

Quand enfin la guerre est déclarée, quand Rome se décide pour la rigueur, Sadolet essaie d'atténuer les sévérités par les tendresses de la forme; il sait donner un touchant caractère de bonté à ces lettres qui offrent toujours le pardon, tout en demandant la répression. Il était, en cela, d'accord avec Léon X, et ne faisait que traduire une commune pensée. Léon X n'était pas pour les mesures violentes; ce n'est pas

que la foi lui manquât, mais il avait été touché de l'esprit nouveau; il n'avait pas impunément lu ces beaux livres des anciens, où il n'est pas question de persécution; il doutait de son droit à dominer les croyances par la force. Léon X n'aima la violence en aucun temps. Quand il envoie des commissaires pour réprimer des troubles dans ses États, s'il leur donne tout pouvoir pour punir, il le leur donne aussi pour pardonner (1). Après la révolte, il laisse place au repentir, et même aux réclamations. Il est toujours prêt à entendre les plaintes de ses sujets.

Dans un temps de guerre, les vertus mêmes de Léon X devaient se tourner contre lui. Admirablement né pour conduire le chœur du catholicisme triomphant, au milieu de ses docteurs et de ses artistes, pour ajouter plus d'éclat encore à ses pompes, il devait s'étonner d'abord de la lutte, n'y pas croire et pour y être entré trop tard, s'y trouver désarmé. On sait ce qui arriva. Léon X avait d'abord été indifférent à ces discussions, il ne sévit que quand il y fut pour ainsi dire contraint. L'hérésiarque renouvelait chaque jour ses attaques; « une congrégation de cardinaux, de prélats, de théologiens, de canonistes, choisit dans les écrits du réformateur quarante-une propositions qu'elle condamna. » Le Pape lança contre lui la bulle fameuse : « Exsurge, Domine »; et Luther et ses adhérents furent à jamais séparés de l'Eglise.

Un écrivain protestant (2) blâme Sadolet d'avoir attaché son nom au bref qui ordonne que, si Luther persiste dans l'hérésie, il soit saisi et envoyé à Rome. Pour lui faire un pareil reproche, il faut oublier ce qu'était le XVI^e. siècle. Sadolet ne prêchait pas la tolérance, mot nouveau, qui n'était pas encore connu dans le monde, mais il voulait qu'en toute chose on apportât la douceur, vertu qui n'y était pas connue davantage. Léon X et lui durent hésiter plus d'une fois. Mais pouvaient-ils abandonner le pouvoir;

(1) V. Sad., *Epist. Pontific.*

(2) Maccree, *La réforme en Italie.*

abdiquer, non pour eux, mais pour une puissance qui s'était confiée à eux, et cela sur la sommation d'un moine, qui ne semblait pas même convaincu de ses doctrines? C'eût été une révolution plus grande que celle de Luther.

Les dernières pages écrites par Sadolet au nom de Léon X, sont consacrées à la Réforme. Celles qu'il adresse à Erasme nous retiendront un instant, parce que nous y verrons en présence deux représentants, bien différents, de l'érudition du temps, et que cette opposition nous fera mieux connaître Sadolet lui-même.

Il fallait assurer des défenseurs au catholicisme, fortifier les princes dans leur foi, diriger les évêques, réchauffer les cœurs tièdes, ramener les convictions douteuses, enfin réunir ses alliés. Celui de tous que l'on craignait le plus de voir échapper était Erasme, ami douteux, qui pouvait devenir un redoutable adversaire. Chaque parti était jaloux de se rattacher le plus puissant des écrivains du temps, le plus fécond, le plus hardi, l'esprit du siècle, la flamme, le trait piquant et victorieux; l'homme dont les écrits avaient eu en quelques années dix-sept éditions, publiées à 20,000 exemplaires. Quel parti Erasme allait-il embrasser? Les catholiques étaient inquiets: on se souvenait qu'il avait semblé d'abord encourager Luther, applaudir à ses attaques; elles flattaient cet amour d'opposition qui était l'esprit même du redoutable écrivain. Mais le lettré s'épouvanta bientôt en voyant les fureurs iconoclastes des derniers disciples. Comment aimer des gens qui se passaient si bien de latin et de littérature, de théologie savante et de discussions ingénieuses, un parti où l'on avait à choisir entre la trivialité populaire ou la force brutale des princes? Erasme n'osa ni ne voulut affronter la condamnation solennelle qui venait de frapper le réformateur, et il écrivit au Pape qu'il se proposait de se rendre à Rome.

La réponse de Sadolet, au nom de Léon X, témoigne une grande joie de la résolution d'Erasme, et un grand sentiment de bonté, d'humanité émue. Le Pape, dit-il,

insensible aux outrages qui ne touchent que lui, ne sent que les douleurs de l'Église. « Comment ne gémirait-il pas de la « ruine de tant d'âmes honnêtes, entraînées dans l'erreur, « quand il voudrait sauver même les premiers auteurs de leur « égarement. » La correspondance commencée ce jour-là, se reproduira plusieurs fois. Maltraité par les autres Italiens, Erasme se laissait toucher par les bienveillantes avances du Prélat. « On ne peut, disait-il, s'empêcher de l'aimer quand on allie un cœur loyal à l'amour des bonnes études. » Profitant de ces dispositions, Sadolet tâchera de le rattacher de plus en plus à l'Église, de l'armer pour le grand combat. Au lendemain de la prise de Rome, il lui écrira. « Aujourd'hui que le centre des lettres a disparu, c'est le devoir « de tous les hommes intelligents de chercher à remplacer « Rome morte, à relever cette ruine ; et, puisqu'ils ne « peuvent plus faire entendre leur voix dans ces grandes as- « sises de la religion, de soutenir la foi dans leurs livres. »

Mais Erasme était un allié capricieux qui servait en partisan, à ses heures et à sa manière, tirant parfois sur ses amis. Sadolet voudrait essayer de modérer la vivacité railleuse, de diriger la plume de l'écrivain. Ce n'est pas qu'il croie sa foi religieuse menacée par les plaisanteries d'Erasme, pas plus que sa foi littéraire entamée par ses dialogues (1), seulement il craint que l'esprit des faibles ne se trouble. « Pour- « quoi ne pas faire quelques concessions aux faiblesses po- « pulaires ? Pourquoi les fustiger ainsi sans merci ? Pourquoi « blesser certaines susceptibilités et ne pas ménager les naïfs « entraînements d'une piété peu éclairée mais respectable, « des pratiques où l'on ne peut blâmer que l'excès de la « foi. » Sans doute, « ajoute Sadolet, il vaut mieux attacher « sa pensée au Christ seul ; mais toutes les âmes ne peuvent « s'élever à cette hauteur. »

Ainsi se montre toujours Sadolet, doux, un peu inquiet, essayant de calmer les hardiesses dangereuses. Du reste

(1) V. Erasmi, *Ciceronianus*.

sentant tout le mérite d'Erasme, il rendait un juste hommage à ses talents; il vantait avec raison cette éloquence abondante, « cette source toujours jaillissante, qui ne redoute pas l'épuisement, comme des eaux amassées. » C'est là, en effet, ce qui distingue Erasme des lettrés italiens. Erasme est l'érudition vivante, l'enfance latine de l'esprit moderne. Les savants de Rome nous représentent la vieillesse élégante de l'esprit latin. Étrange contraste que celui des deux correspondants ! L'un sage, presque timide, nature grave, amie de l'ordre, avec quelque chose de calme et de doucement rayonnant, représente admirablement la majesté pacifique et bénigne de la cour romaine. C'est un de ces hommes de lettres dociles, qui s'accommodent de la domination protectrice et nourricière du Saint-Siège, et vivent paisiblement à son ombre, sauf à se réfugier dans le passé toutes les fois que leur pensée est en désaccord avec le présent. L'autre, inquiet, frondeur, sceptique, véritable image de l'esprit du Nord et de l'esprit populaire, n'aime pas les princes, n'aime pas les moines, et n'accepte la religion même, qu'autant qu'elle ne froisse pas sa raison. Il écrit à l'adresse des rois, ce merveilleux portrait de l'aigle qu'on peut lire dans ses *Adages* (1), ces moqueuses invectives, cri de guerre de l'esprit en lutte avec la force matérielle, de l'esprit qui ne possède pas une part du sol, qui habite parmi les livres, s'y bâtit contre les oppressions une imprenable forteresse, et de là se raille des puissances, dont il est volontiers l'ennemi, parce qu'elles se font sans lui et souvent contre lui.

Erasme n'est que malice et que verve; Sadolet a toute la bonhomie qui manque à son correspondant: il en a même trop parfois; ce serait le plus grand défaut de cet homme excellent.

Ces relations se continuèrent jusqu'au dernier jour d'Erasme.

(1) V. Erasmi, *Adagia*. Scarabæus aquilam petit. Chil. II, cent. VII. Prov. 4. L'auteur ajoute: Neque vero mirum quod illi parum convenit cum oloribus ave nimirum poetica, illud mirum, ab iis sæpenumero vinci tam pugnacem belluam.

Tantôt Sadolet lui envoie ses écrits; tantôt il profite d'un moment de lassitude de l'écrivain pour l'engager à mettre fin aux attaques de ses adversaires, en publiant une solennelle apologie qui serait en même temps une protestation de son orthodoxie. La correspondance se termine comme elle a commencé, par les offres du plus entier dévouement, par de délicates félicitations et de sérieux conseils.

Nous ne parlerons pas des lettres écrites par Sadolet au sujet de la condamnation de Luther; elles sont citées partout. Il en faudrait dire autant d'un remerciement chaleureux adressé à l'empereur Charles V, qui venait de prendre hautement parti contre les Luthériens. Rome avait attendu sa décision avec angoisse, la joie fut égale à l'inquiétude ressentie. Le secrétaire du souverain Pontife n'a pas assez de paroles pour témoigner la satisfaction de son maître; et celui-ci, dans son ravissement, écrit de sa propre main quelques mots à la suite de la lettre. C'est la dernière pièce de ce recueil : le Pape allait être bientôt surpris par la mort (4^e. décembre 1521).

Sadolet ne devait pas retrouver la même faveur sous le successeur de Léon X. Nous n'avons pas à raconter ici l'élection d'Adrien VI, nommé par des gens qui furent les premiers à s'étonner de leur choix. Adrien était animé des meilleures intentions. Religieux (1), austère, simple dans ses mœurs, et portant cette simplicité sur le trône, il haïssait les simonies et les corruptions de Rome autant au moins que le faisait Luther. Il comprenait les fautes de ses prédécesseurs, et pour les racheter sacrifiait lui-même et les siens (2); essayant par

(1) Les honnêtes gens de Rome s'étaient réjouis de son élection. « Plaise à Dieu, dit Negri, de le maintenir dans ses saintes résolutions. Mais le pouvoir fait d'étranges métamorphoses, surtout chez les prêtres. »..... « Le Pape qui est réellement très-homme de bien et religieuse personne.... » *Lettres de Negri*.

(2) V. dans les *Lettres de Negri* la manière dont il traite l'un de ses neveux et ceux de ses parents qui espéraient profiter de sa fortune. — *Id.* « On croyait qu'il serait un *bon cassiere della Chiesa*, chose à vrai dire nécessaire, eu égard à la prodigalité de son prédécesseur. »

son économie d'effacer le souvenir des prodigalités passées, réparant les injustices de Léon X, restituant les villes mal acquises, rétablissant les princes dépossédés. Il eût encore souhaité supprimer une foule de Dispenses, accomplir lui-même la réforme intérieure de l'Église, et en même temps poursuivre Luther dont il abhorrait l'hérésie.

Sadolet et lui semblaient devoir aisément s'entendre : car ils désiraient également le retour à un état meilleur ; mais ils le désiraient autrement. Ils voulaient traiter le même malade, mais ils n'appartenaient pas à la même école. Le caractère d'Adrien ne devait pas faire aimer la réforme aux Romains, mais plutôt la décréditer : ils la voyaient en lui représentée par tout ce qu'ils abhorraient le plus, un allemand, un scholastique, un ennemi des lettres et des arts (1). Personne n'aurait pu dire alors à quelle nation un pape devait appartenir pour plaire à tous. Étranger, il était sûr d'être détesté de l'Italie ; Florentin, il l'était de Rome ; Romain, de Naples et de Florence. Mais, pour les Romains, Adrien était pis encore : ce n'était qu'un Allemand transplanté, quelque chose comme Luther dans Rome. Ses qualités mêmes inspi- raient l'éloignement. Théologien habile, très-versé dans la philosophie de l'École, Adrien VI, par sa science, par son zèle contre l'hérésie, par son amour pour des moyens gothiques de gouvernement, rappelait le moyen-âge. L'Italie croyait voir celui-ci reparaitre tout entier avec ses aspérités de forme et ses pénalités effroyables. Ce n'était pas ainsi que Sadolet comprenait le redressement des abus. Les réformes,

(1) Au jour de son entrée à Rome, on avait commencé à lui élever un arc-de-triomphe. Il fit interrompre le travail, disant que c'étaient là des folies bonnes pour les Gentils et non pour des chrétiens. — *Di modo che dubito molto un di non faccia quel che dice haver fatto già San Gregorio, e che di tutte queste statue, viva memoria della grandezza e gloria Romana, non faccia calce per la fabrica di San Petro.* — Essendo li montrato in belvedere il Laocoonte per una cosa eccelente e mirabile disse : *sunt idola antiquorum.* — Ses brusques façons avaient, dès la première rencontre, déconcerté les courtisans de Léon X. — V. *Lettres de Negri.*

en effet, ne se font pas brusquement ; il faut procéder avec douceur, aller pas à pas, saisir les instants, « mollia tempora ; » ou bien ce n'est plus une réforme, mais une révolution, et Adrien n'avait ni l'âge, ni la puissance d'un révolutionnaire. Honnête homme à idées étroites et de pauvre ressource, excellent moine, assez bon cardinal, ne sachant rien des affaires de l'État, il se livrait à ses conseillers et se laissait tromper par eux (1). L'histoire de son règne est l'histoire de son impuissance.

Il était le premier à la sentir. Obligé de lutter contre la peste, la guerre, la famine et l'hérésie, le malheureux pontife expiait les fautes de ses prédécesseurs. Mais Rome ne lui tenait compte ni de ses désespoirs, ni de ses tentatives ; elle ne vit que la tyrannie mesquine qui supprimait la liberté de penser et d'écrire et la haine que le pontife lui portait et qu'elle lui rendit (2). Adrien ne soupçonnait rien des mœurs italiennes et n'était pas homme à les ménager.

Loin de chercher à connaître ses nouveaux sujets, il évitait tout contact avec eux et ne se confiait qu'à deux hollandais, son dataire et son secrétaire, Enkefort et Hezius (3). Au lieu de contenir cette société élégante et corrompue, Adrien VI l'effaroucha. Quel étonnement et quel effroi n'avait pas dû produire au milieu de l'heureuse assemblée des lettrés, au lendemain de Léon X, un barbare qui redoutait le nom même des lettres, « leur ennemi personnel », assure un écrivain du temps, Pierius Valerianus. Il ne les détestait pas

(1) V. le procès de Soderini.

(2) Le peuple avait accueilli avec colère la nouvelle de sa nomination, qui privait l'Italie d'un honneur qui semblait lui appartenir. Il se vengeait en défigurant ses actions, en riant de ses goûts modestes, de ses préférences culinaires, de ses colères contre Pasquin, qu'il voulait faire jeter au Tibre ou réduire en poussière. — Pasquino sta di mala voglia, perche il Papa ha detto che non vuole che egli habbia la sua festa di San Marco. Ha fatto intendere che se coglierà qualchuno che scrive male o di se o di altri lo punirà atrocemente. — V. aussi Paul Jove, *Vie d'Adrien VI*.

(3) Homini stupidi e marmorei, dit Negri. — Les Italiens voyaient avec déplaisir cet entourage sur lequel échouait la diplomatie habituelle.

cependant, si l'on en croit Erasme : seulement il faisait son choix, il avait « ses bonnes lettres; » mais ce n'étaient pas les lettres de Rome. Aussi Valerianus, faisant le compte des infortunes des écrivains, met-il au premier rang le règne d'Adrien qu'il place parmi les persécuteurs; on dirait à l'entendre, un second Paul II. Il y a dans l'épouvante de l'auteur italien une exagération comique : « Si diutius vixisset, go-
« thica illa tempora adversus bonas litteras videbatur susci-
« taturus. »

Il semblait que ce fût là un premier avis donné par le ciel à la société romaine : la parole qui menace avant la main qui châtie; le règne d'Adrien VI avant le sac de Rome. Mais on ne comprit pas l'avertissement; on ne vit que les menaces du moment et chacun prit son vol, Castiglione à Urbin, Jules de Médicis à Florence, Valerianus jusqu'à Naples. Sadolet, quoi qu'en dise Fiordibello (1), ne suivit pas tout d'abord leur exemple. Sa correspondance ne nous laisse aucun doute sur ce point. Il ne s'éloigna qu'en avril 1523. Il n'avait quitté Rome que pour un voyage de quelques jours à Modène, avant l'arrivée d'Adrien VI; puis il était revenu « attendant que le nouveau pontife disposât de lui ». « Sadolet, écrivait alors Negri, se tient sagement à sa vigne, « séquestré de la foule et sans se mettre en peine des « faveurs. »

S'il eût gardé quelque espérance ambitieuse, elle eût été bientôt détruite par le Pape. Celui-ci n'avait pas apprécié Sadolet ni ses talents (2). Il disait de ses écrits que c'étaient lettres de poètes, ce qui, chez Adrien, était la marque du plus grand mépris. De tous les beaux esprits du temps, Paul Jove avait seul trouvé grâce devant lui; et dans sa *Vie d'Adrien*, il avoue avec une certaine confusion les causes de cette préférence. « Ainsi, j'avais plus gagné à négliger la

(1) « Cum ex hac vita Leo excessisset, (Sadoletus) statim rebus Romanis relictis, Carpentoracte migravit. » Fiordibello, *Sadol. vita*.

(2) Roma si maraviglio che sua santità gli habbia permissio il partire; ma io non mi maraviglio, perchè il Papa non lo conosce, nè lo ha gustato.

« poésie, qu'à donner à de graves études un travail de
« plusieurs années. » Le Pape poussait si loin cette haine
des poètes, qu'autrefois il n'avait pas voulu que son royal
élève connût leurs œuvres.

Sadolet cherchait une consolation dans le travail (1), mais
il eût désiré s'y livrer loin de Rome. Il voulait en finir avec
cette existence, avec ces relations bruyantes qui ne lui
offraient que fatigues sans compensations. Au mauvais vouloir
du Pape se joignaient des chagrins plus graves. On accusait
l'ancien secrétaire de Léon X d'avoir falsifié un bref : « Que
« désormais les autres, écrivait-il, désespéré de cette infâme
« accusation, apprennent par mon exemple combien c'est
« folie de servir les princes dans cette charge. » Aussi,
quel que fût son regret de renoncer à la société des savants,
au sol même et à l'aspect de la ville, il demanda et obtint de
partir pour son diocèse.

Aux yeux des amis de l'évêque, ce n'était pas une disgrâce
que d'être repoussé par Adrien VI. Ils lui en auraient plutôt
fait une gloire. Son départ fut un triomphe; on le comparait
à Cicéron s'éloignant pour l'exil. Et ce n'étaient pas les
lettrés seulement, mais la ville entière qui rendait un glorieux
hommage à l'un de ses plus beaux génies. Combien Sadolet
ne dut-il pas être heureux s'il lut la lettre où Girolamo
Negri racontait son départ : « Notre bien-aimé Mons. Sadolet
« s'en va, au grand déplaisir de toute cette cour. Je crois
« que si de notre temps se conservait l'antique usage de
« changer de vêtements pour marquer sa douleur, il ne se

(1) Ha in animo di scrivere un libro de republica e di crivellar tutte le
republiche di nostro tempo, *præcipue* quella non della chiesa, ma di preti :
e parimente un libro de *Gloria*, il quale si desidera negli altri che son
perduti di Cicerone, appresso un libro in consolation di se stesso della morte
di Mes. Giulio suo fratello. Oltre a cio sopra gli evangelii e sopra i Salmi
e finire il libro della *difensione della Filosofia* del quale li manca poco. Le
quai cose tutte spero che a lui daranno immortalita e a noi summa utilita,
e diletto, e cosi non perderemmo in tutto per questa sua andata. — *Lett. de*
Negri, 7 avril 1523.

« trouverait guère moins de 20,000 hommes pour lui donner
« ce public témoignage d'intérêt, comme les trouva Cicéron.
« Il semble à tout homme de bien que la bonté et la vertu de
« Rome s'en vont avec lui, et cela n'est que trop vrai (e in
« vero cosìè). »

Trente-quatre jours après avoir quitté Rome, Sadolet arrivait à Carpentras, échappant à la peste et aux bandes indisciplinées qui dévastaient l'Italie. La haute réputation de ses talents et de ses vertus l'avait précédé ; on l'accueillit avec transport, le peuple s'était précipité aux portes de la ville et pour que rien ne manquât à la joie du prélat, « par une bénédiction divine, la peste qui désolait la contrée finissait à son arrivée. » Une lettre qu'il écrivait alors à Egidius, nous le montre dans un véritable ravissement. « On ne saurait imaginer, dit-il, rien de plus doux, de plus reposé que mon état actuel.... (1) Je voudrais vous exprimer de vive voix tout ce que j'éprouve.... vous me loueriez de ma résolution.... Je vais enfin pouvoir me livrer en paix à mes études, goûter le repos et cette tranquillité d'âme que je ne trouvais plus à Rome. » Le regret de l'ancienne existence se fait bien encore parfois sentir. « Il ne me manque qu'une chose, la société de mes amis, la vie commune avec tant d'hommes savants et dévoués qui fréquentaient ma maison. Je ne trouverai plus ces charmants esprits, leurs familiers entretiens, leurs plaisanteries aimables. » Mais au milieu de ces regrets, il n'est pas fâché d'une situation qui lui permet d'employer à son usage, les phrases de Cicéron exilé. « S'il avait, ajoute-t-il, quelque tristesse, il trouverait une consolation dans les livres et dans la pensée de Dieu. »

Cette pensée prenait chaque jour plus de place dans son âme. Sadolet a tout l'enthousiasme du néophyte, les ardeurs, le mécontentement de soi-même, le sentiment de son imperfection. Il gémit de n'avoir pas assez d'élancement vers Dieu, assez de reconnaissance pour ses bienfaits, de sentir en lui

(1) Sadolet, *Epist. ad Card. Aegidium*, 1d. junii. 1523.

trop du vieil homme, quand il veut se donner entièrement aux contemplations divines. « Heureux, dit-il, les anciens, si « courageux, si constants et si fermes. Dieu les visitait plus « souvent; il faut accuser nos fautes et non sa bonté, s'il « s'est retiré de nous. » Cette exaltation est sincère, mais la transformation n'est pas complète encore, le détachement n'est pas absolu.

A peine Sadolet arrivait-il dans son diocèse, qu'Adrien VI mourut (14 septembre). Rome se réjouit de la mort d'un pape qui ne parlait pas sa langue, qui lui laissait une guerre à soutenir, qui n'accordait pas une faveur et renvoyait tout le monde mécontent (1). Après un des plus longs conclaves que l'on eût vus, Jules de Médicis, fut, sous le nom de Clément VII (2) élevé au trône pontifical, aux grands applaudissements des lettrés. « Le buone lettere, écrit Negri (3), « già quasi fugate dalla barbarie præterita sperano d'esser « restitute : est enim genuinum Medicæ familiæ decus, fo- « vere Musas. » Il ajoute, quelques jours plus tard : « Nous « avons un prince qui veut relever l'académie, et qui pour « donner meilleure espérance aux gens de bien, a désigné « Mons. Sadolet pour son secrétaire. — Il lui a écrit si chau- « dement qu'on espère qu'il ne pourra refuser de venir. »

Clément VII, en effet, avait commencé par rappeler auprès de lui tous ceux qu'Adrien VI avait mis en fuite, tous les hommes de Léon X ; il ne pouvait oublier Sadolet.

« Les académiciens attendaient celui-ci avec une extrême impatience (4). » Venez, lui écrivait Negri, sinon pour vous même, au moins dans l'intérêt des lettres qui ont grand besoin d'un Mécène auprès d'Auguste (5).

Sadolet répondit à l'appel du pape. Il pouvait quitter son

(1) *Lett. di Negri.*

(2) Negri, *Lett.* A 23 si corona il Pontifice Clemente VII : e vivano le Palle.

(3) *Id.*, 29 novembre 1523.

(4) V. *Lettere di Prin.*, p. 119; — *Lettere di G. Negri.*

(5) Negri craignait qu'il ne fut retenu, « vinto dalla diletatione che ella prende in quell'otio suo litterario. »

diocèse sans scrupule ; son souverain l'ordonnait, d'ailleurs il ne s'éloignait qu'à la condition que la liberté lui serait rendue dans trois ans. Un intérêt puissant l'appelait à Rome. Le nouvel élu promettait de réaliser son vœu le plus ardent, la réforme de l'église faite en Italie, par un pape italien, qui saurait donner des soins avec ménagement.

« C'était, nous dira-t-il plus tard, la pensée la plus chère
« du pontife et je l'y affermissais moi-même. Il voulait réunir les évêques de toute la terre, les plus recommandables
« par leur science et leur vertu, s'éclairer de leurs conseils,
« s'aider de leur influence pour ramener à l'antique pureté
« les mœurs des prêtres qui semblaient fortement altérées,
« pour ranimer la foi, épurer la religion des peuples, effacer
« les souillures du sacerdoce et le relever de sa chute (1). »

Sadolet partit donc après avoir confié l'administration de son église à un juriste dont il vante les mérites, à Jean de Lopès d'Avignon. A son arrivée à Rome, le pape lui rendit les fonctions qu'il avait occupées sous Léon X (2), l'admit dans sa familiarité, l'appela dans son conseil intime.

Clément VII apportait au pouvoir une haute réputation, on s'attendait à trouver en lui un des plus grands pontifes qui eussent jamais occupé le trône de saint Pierre. On l'avait vu à l'œuvre au temps de Léon X dont il avait été le ministre avec tous les bénéfices du rôle d'héritier présomptif. C'était à lui qu'on attribuait les résolutions hardies du règne, les sévérités mêmes, et cette opinion ne nuisait pas à sa popularité. Il avait semblé fortifier tout ce qu'il y avait de faible et de relâché dans l'autorité de Léon X ; il était l'austérité de ce gouvernement trop facile. Telle est l'idée qu'on se fait de lui en voyant dans le portrait de Léon X par Raphaël, cette figure sévère qui est au second plan comme attendant son heure.

(1) Sadol., *ad Germanicæ populos orat.*

(2) On lui donna pour collègue un jeune homme de 25 ans, Benoit Accolti, mais dans l'opinion générale, Sadolet était le seul secrétaire du pape. Negri disait d'Accolti : « Questo sara Bibulo collega di G. Cesare nel consolato. »

Après la mort de son parent, Jules de Médicis n'avait pas démenti la grande opinion qu'on avait de lui. Rome l'avait vu supporter noblement la mauvaise fortune, abdiquer à temps des espérances incertaines encore, et désigner aux suffrages du consistoire, celui qui devait un instant garder sa place.

Il semblait que ce fut l'homme des circonstances. « Le nouveau pouvoir évitait les difficultés qui avaient embarrassé ses deux prédécesseurs... Nul homme aussi bon, si l'on en croit Vettori, n'avait été pape depuis 200 ans.... On ne pouvait lui reprocher ni orgueil, ni simonies, ni avarice, ni passions mauvaises; il était sobre dans sa vie, modeste dans son vêtement, religieux, dévot (1). Tel est aussi le portrait que Sadolet fait de Clément VII en plusieurs endroits de ses ouvrages; c'est ainsi qu'il loue sa bonté, son esprit droit, son amour de la paix, ses sentiments religieux. Il ne lui fait qu'un reproche, c'est : « de ne pas savoir rester d'accord avec lui-même, de ne point persévérer dans ses résolutions et de se livrer à ses conseillers, plus qu'il n'est honorable pour un prince ». A peine, en effet, Clément VII fut-il sur le trône, qu'on vit toutes les faiblesses et toutes les misères que cachait son apparente fermeté. Intelligence fine et pénétrante, rompue aux affaires, sachant considérer à la fois toutes les faces des événements, il voyait le but, les moyens, mais il voyait mieux encore les obstacles, et sa finesse et sa pénétration ne produisaient qu'une mortelle incertitude. Il lui fallait alors chercher une décision dans son entourage, et là l'irrésolution se renouvelait plus affligeante, augmentée des caprices, des petites passions, des intérêts mesquins des favoris.

Et pourtant la situation demandait des cœurs résolus; l'avenir s'annonçait terrible. Luther, lui-même, voyait avec épouvante les symptômes de bouleversement : « Je ne doute pas, écrit-il en janvier 1523, que l'Allemagne ne soit me-

(1) Ranke, *Hist. de la Papauté*, t. 4, Clément VII, passim.—V. Guichardin. « Clément VII était naturellement sérieux, infatigable, ennemi des plaisirs, mesuré dans ses démarches. »

« nacée de la plus cruelle guerre ou de son dernier jour. » Les Turcs avançaient. La diète de Nuremberg (mars 1523) avait suspendu l'exécution de l'édit impérial et dressé contre le clergé une longue liste de griefs. Rentré à Wittemberg, Luther organisait son église, ouvrait les couvents, et de la ville saxonne, comme d'une Rome rivale, réglait la foi nouvelle et étendait la main jusqu'en Belgique et en Hollande. Enfin la guerre recommençait plus ardente que jamais entre l'Empereur et le Roi, et le Pape était sollicité à prendre parti entre les deux rivaux.

Jules II, malgré la hardiesse de ses intentions et son ardeur patriotique, avait été un politique à courte vue. En voulant détruire les barbares l'un par l'autre, il leur avait ouvert l'Italie. Les Espagnols, appelés par son successeur pour combattre les Français, n'avaient pu se contenter longtemps de ce rôle secondaire. On devait s'attendre à payer leur secours : le XVI^e. siècle, en effet, n'est pas le temps des dévouements chevaleresques. L'allié était devenu bientôt un maître gênant. A quoi bon être délivré des Français, si l'on retrouvait un joug plus lourd ? Le moment était donc venu de changer de voie. Rude était la tâche imposée à Clément VII ; il fallait arrêter brusquement le mouvement donné par plusieurs papes, par lui-même autrefois ; ni sa main n'était assez vigoureuse, ni l'Italie assez puissante pour un si grand effort.

Clément VII, incapable de suffire seul à de telles nécessités, s'en remettait à un petit conseil privé où dominaient deux influences contraires, Schomberg et Giberto : Schomberg, un allemand partisan de l'Empereur ; Giberto, dataire et camérier du Pape, son ami le plus cher, qui jadis ennemi de la France, s'était rallié à elle et rêvait déjà l'affranchissement glorieux de l'Italie, l'affranchissement par la guerre, et prétendait faire de son maître un Jules II triomphant.

Sadolet fut initié à ces délibérations intimes. Quelle pensée y apportait-il ? Serait-il pour Schomberg et César, ou pour la France ? Il est en relations avec le frère de l'Empereur, mais sans lien étroit ; il a des rapports avec le roi

de France, mais sans engagements politiques. Sadolet apportait donc au conseil une troisième pensée; il allait reprendre avec plus de décision la politique franche et nette qu'il avait déjà soutenue sous Léon X. Ce n'était pas la plus hardie, ce n'est pas celle qu'eût pu demander un prince temporel; mais elle convenait au souverain spirituel de la chrétienté. Elle ne devait pas faire Rome grande et victorieuse, mais la sauver du moins des derniers désastres, la préserver dans le présent, et lentement ramener le monde au Saint-Siège. Sadolet a senti l'irréremédiable impuissance de l'Italie. Les conquêtes par le glaive lui semblent indignes du vicaire de Jésus-Christ. Le langage qu'il a dû tenir dans les conférences secrètes du Vatican, c'est celui qu'il prête à Clément dans ses lettres : « il doit se souvenir qu'il est le père commun des fidèles, qu'il y a une Hongrie, une Allemagne menacées par les Musulmans; que le Pape, occupé de la guerre, envoyant ses légats à la tête des armées, ne peut les envoyer aux assemblées d'Allemagne où triomphe l'hérésie; qu'il ne faut pas provoquer l'Empereur, qui ne demande qu'à être attaqué pour aller saisir violemment sur l'autel de saint Pierre la couronne impériale et le sceptre d'Italie; ne pas favoriser François I^{er}., mais être impartial, doux et résigné, prêchant d'exemple, essayant d'établir la paix entre les princes : aller même, au besoin, la leur proposer sans craindre les fatigues. » En un mot, qu'il se contente d'être le chef de la chrétienté, et son pouvoir sera plus grand ainsi et plus ferme que s'il était même le premier des princes italiens.

Clément VII sembla tout d'abord entrer dans cette voie. « Il désirait, dit Guichardin, aussitôt que le péril présent, « (l'invasion française) serait éloigné, montrer le désintéressement et l'impartialité qui conviennent à un souverain pontife dans les guerres entre chrétiens, et procurer la paix de tout son pouvoir. » Les ambassadeurs des deux princes ennemis, Beaurain et Saint-Maixant, faisaient de vains efforts pour le gagner en faveur de leurs maîtres. Quand l'amiral Bonnivet eut repassé les monts, Clément VII

voyant que les Français ne possédaient plus un pouce de terre en Italie, crut que le but si long-temps poursuivi était atteint. Il engagea les deux princes à la paix ; mais l'Empereur voulait davantage. Emporté par les conseils du connétable de Bourbon, se décidant à servir ses haines, il songeait à envahir la Provence. Le Pape essaya de l'en détourner, d'empêcher une guerre qui allait rendre toute réconciliation impossible. On sait quel fut le succès de l'entreprise. Charles, après un siège inutile, forcé à la retraite, laissa son armée sur les chemins ; et François I^{er}, le suivant dans sa déroute, entra sur ses pas en Italie. Clément conclut avec la France un traité de neutralité, et aux plaintes de l'Empereur, qui se disait trahi, qui rappelait les paroles du ministre de Léon X, il répondit ce que lui disait Sadolet : que le Pape avait dû oublier les pensées du cardinal de Médicis ; qu'il était le père de tous les Chrétiens et qu'il ne leur devait à tous que la paix.

Mais les événements se précipitaient. Bientôt François I^{er}, battu à Pavie, tombait entre les mains des Impériaux. La correspondance de Sadolet devient plus active (4 mars 1525). Ému de la grandeur du désastre et de la grandeur du prince captif, Clément VII envoie à la mère du roi des consolations. Ce n'est pas assez encore, la papauté ne pouvait demeurer indifférente à la conduite de Charles V ; ne devait-elle pas s'entremettre dans ces grands événements, se jeter entre ce vaincu et les entraînements de la victoire. Puisqu'elle est la directrice des consciences, la conseillère des âmes, trouvera-t-elle occasion plus haute et plus belle d'exercer son influence. Clément VII ne manqua pas à son devoir. « Notre « désir, l'objet de nos conseils, écrivait-il à la mère de « François I^{er}, c'est que toute cause de guerre soit détruite, « que le roi conserve la vie et l'honneur ; que ses droits et « ceux du Saint-Siège soient respectés. C'est le but de tous « nos soins et l'intérêt de Charles, aussi bien que de votre « fils et de nous. » En effet, il adresse lettre sur lettre à l'Empereur : une entr'autres pleine d'élévation, de sentiment

religieux, d'idées généreuses, et qui rappelle le discours que Guichardin met dans la bouche du confesseur de Charles V. L'Empereur va décider du sort de son glorieux prisonnier. Le Pape lui donne un noble conseil, conseil, selon lui, nécessaire à la paix du monde. Il lui montre tout d'abord les souffrances de la chrétienté. « C'est à lui de conquérir l'immortelle gloire d'avoir donné le repos au monde, non pas contraint et forcé, mais dans la plénitude de son vouloir. Pardonner à son ennemi vaincu, quelle plus belle gloire, et quelle offrande plus chrétienne peut-il faire à Dieu? Comment mieux désarmer sa main suspendue sur l'Europe et sur l'Eglise. Qu'il se montre facile dans les conditions qu'il imposera à son rival (1). » Ce sacrifice de ses avantages, cette abnégation grandiose que recommande le Pape et qu'expose si bien Sadolet était peut-être encore une habileté politique. Le titre que poursuivait Charles V, d'arbitre souverain de la chrétienté, il l'obtenait ainsi, non par la force, mais par un acte généreux de sa puissance et de sa volonté. Ce triomphe qu'il préféra devoir à la violence, qu'il ambitionna vainement toute sa vie, qu'il allait chercher plus tard sous les murs de Tunis et qu'il manquait sous ceux d'Alger, il le rencontra ici sans peine et sans effort.

Charles V aima mieux suivre une politique moins élevée; au lieu de se fier à la parole chevaleresque de son rival, il fit avec lui un marché; François I^{er}, devenu libre, refusa de le tenir et la guerre bouleversa de nouveau l'Europe. Les différents États épouvantés des succès de l'Empereur, avaient négocié des alliances contre lui pendant la captivité du roi. La régente, le roi d'Angleterre pressaient le Pape de s'unir avec eux. Clément VII se laissa entraîner. Giberto triomphait (2). « Cette fois il ne s'agit plus d'une petite vengeance, « d'un point d'honneur, d'une seule ville, cette guerre va « décider de la délivrance ou de l'esclavage de l'Italie. Nos

(1) Sadolet, *Epist. Pontif.*, 95.

(2) *Lettere di Principi*, Giberto.

« descendants regretteront de n'avoir pas vécu de notre
« temps, pour contempler un si grand bonheur et en jouir.
« La gloire en sera à nous seuls et le fruit en sera plus doux. »

C'est presque le mot que prononcera plus tard et sous
d'aussi tristes auspices une des glorieuses victimes de l'indé-
pendance italienne : « Italia fara da se. »

On ne saurait voir sans une certaine sympathie cette ar-
deur pour une noble cause, ce désir de liberté ranimé dans
les cœurs italiens. Mais quand on songe à l'insuffisance des
moyens, à la faiblesse des troupes italiennes, à l'absence de
généraux capables, à la division des villes, à la légèreté des
alliés de l'Italie, de François I^{er}. prêt à tout sacrifier pour
avoir des conditions de paix meilleures, on ne peut voir
là qu'une folle présomption. Y avait-il d'ailleurs une Italie à
sauver, quand les Italiens se mettaient au service de tous les
envahisseurs? On apprécie mieux alors la sagesse de Sadolet
qui voulait seulement ôter tout prétexte à l'attaque, et faire
la papauté respectable en la montrant désarmée. Les événe-
ments se chargeaient de prouver que l'on ne pouvait être à
la fois souverain pontife et prince guerrier.

« Au moment où les troupes pontificales entrent en Lom-
« bardie pour faire la guerre à l'empire, la diète allemande
« s'assemblait à Spire, et Ferdinand signait le décret en vertu
« duquel on laissait aux états la liberté de se conduire en
« matière de religion, chacun selon son propre jugement,
« sauf à en répondre devant Dieu et l'Empereur. C'était con-
« sacrer l'établissement du protestantisme en Allemagne (1). »

Sadolet devait souffrir du rôle qui lui était fait. Pour une
âme honnête, il n'est pas de plus rude épreuve que de se
voir enchaînée par le dévouement à une autorité qui ne veut
pas se laisser sauver, à une politique que l'on combat au
fond du cœur; pas de plus rude souffrance que ces luttes
sans résultats, ce spectacle de son impuissance en présence
de désastres vers lesquels on est fatalement entraîné. La cor-

(1) Ranke. *Histoire de la papauté*.

respondance de l'évêque, pendant ces tristes années, n'est qu'une plainte sans fin sur l'état de la chrétienté.

Pour achever de le désoler, ce fut lui qui dut rédiger le manifeste d'une guerre qu'il avait blâmée, cette longue lettre gémissante où le Pape rappelle à l'Empereur son dévouement si mal récompensé, expose ses griefs et la triste nécessité qu'on lui a faite; où cependant tout en déclarant la guerre, il offre encore une fois la paix (23 juin 1526).

A peine le message était-il envoyé, que Clément VII, avec sa funeste mobilité, le démentait et faisait porter à son ambassadeur Castiglione, un bref d'un ton plus doux. Au milieu de ces indécisions douloureuses, les malheurs s'accumulaient. La dernière lettre de Sadolet raconte avec un découragement profond, l'invasion de Rome par les Colonna, ce désastre avant-coureur de la grande ruine qui allait un an plus tard épouvanter le monde (1).

Sadolet voulut une dernière fois tenter de faire accepter ses conseils, et de ramener aux pensées chrétiennes le pontife abattu par ces malheurs. « Que le Pape, disait-il, profitant du « prétexte honnête que fournit la guerre de Hongrie, dépose « ou plutôt jette avec empressement des armes inutiles et aille « trouver l'Empereur. » Là, dans une entrevue personnelle, on pourrait finir cette éternelle négociation toujours arrêtée, toujours trahie par les intermédiaires; c'était le seul moyen d'en finir avec les compromis, les faux-fuyants, les argumentations menteuses. Puis une fois l'accord conclu avec l'Empereur, il faudra demeurer à jamais dans ce rôle pacifique. Les historiens nous disent que Clément VII parut un instant se décider pour cette politique. Nul doute qu'il ne faille en rapporter le mérite à Sadolet. Quand Rome aura succombé, Negri lui écrira : « Chaque jour on gémit de n'avoir pas suivi l'admirable avis que vous donniez. » Et cet avis il le rappelle dans les termes mêmes que nous citons tout à l'heure (2). Nous

(1) Sadolet n'avait pas été plus respecté que les autres. Il avait vu piller tout ce qu'il possédait et s'était à grand'peine sauvé au château St-Ange; ce qui lui restait disparut dans le sac de la ville (1527).

(2) *Lett. de Girolamo Negri.*

retrouverons d'ailleurs la même pensée à un autre moment de l'histoire du prélat, sous le pontificat de Paul III.

Mais le Pape ne savait pas s'arrêter à un projet : Sadolet se lassa de signer des résolutions qu'il avait en vain combattues. Ces trois années n'avaient été qu'une longue suite de douleurs, de malheurs plus grands encore. Au dégoût des affaires se joignait un sentiment religieux, plus fort chaque jour. « Après que ma vie s'était passée à faire les affaires des autres, je voulais songer aux miennes; j'avais assez donné au Prince, assez à mes amis. » Ce n'est pas qu'il les aime moins; mais il fuit le trouble, l'agitation. D'ailleurs l'âge arrivait; Sadolet sentait la lassitude et ce désir, si naturel chez l'homme intelligent et l'homme de cœur, de rentrer en soi, de vivre pour soi et pour son âme, quand on s'est trop dépensé toute sa vie. Le temps qu'il avait promis au Pape était écoulé. Jamais il n'avait compté faire payer ses services; un séjour plus long pouvait le faire accuser d'ambition; il demanda et obtint la permission de rentrer dans son diocèse.

Les événements se précipitèrent après son départ. Le Pape poursuivait, avec plus ou moins de mystère, ses préparatifs de guerre, et négociait toujours. Rien de plus désolant que ces prétendues négociations. L'esprit se perd à suivre ces irrésolutions, ces desseins avortés, sitôt suivis de repentir. L'intelligence semble sortir de ses voies, et la moralité tout-à-fait absente. Des courriers se croisent; des notes s'échangent, et la note est déjà démentie avant d'être remise. Les princes s'en remettent à leurs envoyés, qui s'en remettent au hasard; ils emportent des blanc-seings que les événements se chargeront de remplir. Hugues de Moncade est député vers le Pape, pour le détacher de François I^{er}.; mais il ira d'abord trouver le roi, et attendre s'il n'y aurait pas plus d'avantage à traiter avec celui-ci contre le Pape. Tel ambassadeur part pour déclarer la guerre, qui conclut une trêve en chemin. Rien de fixe; rien d'arrêté, si ce n'est le désir de se tromper les uns les autres. Il semble voir des élèves de Machiavel, pleins de

bonne volonté, mais ne sachant où appliquer les leçons de perfidie du maître. Le Pape donne un spectacle plus affligeant encore que tous les autres (1), parce que la ruine est à sa porte, que la fatalité l'enlace, qu'il ne fait rien pour la repousser et s'agite misérablement pour resserrer ses liens. On le voit ainsi, pendant quelques mois, allant de Giberto à Schomberg, de Schomberg à Giberto, regrettant un parti dès qu'il l'a pris, offrant d'une main ce qu'il retire de l'autre; n'envoyant d'ambassadeur que pour le démentir; ne traitant que pour ne pas tenir le traité; ne prenant de résolution hardie que pour n'en pas profiter; enfin, lorsqu'il croit abuser les autres, s'abusant lui-même et assurant sa ruine. Une seule chose, au milieu de tout cela, reste debout, l'esprit de destruction, représenté par quelques bandits allemands, affamés de dévastation; et par des bandes espagnoles, que le pillage de la Lombardie allèche au pillage de Rome.

Rome, en effet, allait tomber par la plus téméraire, la plus folle, la plus invraisemblable des entreprises; mais Dieu semblait avoir frappé d'aveuglement le Pape et ses conseillers, et soufflé l'esprit de hardiesse et de témérité au connétable de Bourbon. Il faut lire, dans Guichardin, tout le beau récit de la marche du Connétable. — Le 5 mai, celui-ci campait dans les prés voisins de Rome; le 6, à la pointe du jour, il donnait l'assaut au Borgo, et le soir, à 5 heures, les Espagnols et les Allemands entraient dans la ville par le pont Sixte. Rome fut mise à sac, et Clément VII, prisonnier, regretta plus d'une fois de n'avoir pas pratiqué les conseils de Sadolet.

(1) Voir une lettre de Negri (1527) sur l'état misérable de la cour de Rome: « Questa corte homai è divenuta una cortine di galline. Ogni di siamo piu chiari della iniquita di tempi e della pessima stagione. Credo in breve non ci rimarra se non qualche ambizioso sciocco destinato a morir sulla paglia, e per non esser io di queglii uno, ho deliberato redurmi in Padova e in Venetia.

CHAPITRE IV.

SADOLET, ÉVÊQUE ET CARDINAL.

Sadolet n'avait pas été témoin des derniers malheurs de Rome : il était heureusement rentré dans son diocèse. Cependant des bruits menaçants venaient troubler sa joie ; il presse ses amis de lui envoyer des nouvelles. « Au moment
« de mon départ, leur dit-il, tous les dangers semblaient
« conjurés ; je croyais ne laisser aux autres que ma part des
« prospérités. Quelle ne serait pas ma désolation s'il était
« arrivé quelque malheur au Pontife, si l'on pouvait croire
« que je l'ai quitté parce que je le voyais dans l'infortune ! »
Mais bientôt le doute n'est plus possible ; l'effrayante nouvelle est venue jusqu'à lui. Sa douleur éclate. La cité de son choix, celle où il a passé tant d'heureuses années, Rome n'est plus ! Ce n'était pas une patrie ordinaire, que cette ville riche de tant de souvenirs : Sadolet aurait répété volontiers ces paroles de Dante : « Je pense fermement que les
« pierres de ses murailles sont dignes de respect, plus encore
« qu'on ne le pense généralement, ainsi que le sol où elle
« est assise. » Et voilà que les barbares ont une fois encore envahi ce sanctuaire, jeté au vent tant de précieuses reliques, mutilé, dispersé les chefs-d'œuvre, ravagé à plaisir ce musée des arts et des lettres.

Sadolet « ne peut trouver la sentence de Dieu trop sévère, « quand il pense aux fautes accumulées. Mais ne pouvait-il y avoir quelque pitié pour les bonnes intentions du « Pontife, pour ses tentatives de réforme, tentatives que « sa douceur seule faisait échouer ; enfin, pour tant de « vertus cachées ? » Rome elle-même a-t-elle bien mérité un sort aussi cruel ? « On ne saurait croire, écrit Sadolet, « combien cette destruction de la Ville est une calamité « pour le genre humain tout entier. Sans doute les vices « étaient nombreux à Rome, mais les qualités y dominaient. « C'était le séjour de la politesse, de l'hospitalité, de « la prudence. N'était-ce pas la plus noble et la plus « glorieuse des cités ? S'il s'est trouvé, comme vous me « l'écrivez, des gens assez follement égarés pour se réjouir « de son malheur, ce ne sont point des hommes, mais « plutôt des bêtes sauvages. Aujourd'hui que la haine de « ses ennemis est satisfaite, quels remords ne doivent-ils « pas éprouver de leur fureur (1) ? »

Pendant long-temps encore on retrouvera, dans la correspondance du Prélat, l'épouvante et comme l'immense retentissement de la chute de Rome (2). Le sort du Saint-Père inquiète surtout Sadolet. Plein de gratitude, au souvenir des bienfaits qu'il a reçus de lui, il veut aller partager sa captivité, le suivre jusqu'en Espagne, si les vainqueurs doivent l'y trainer. Il recueillait du moins, autant qu'il le pouvait, les débris du naufrage, offrant un asile aux fugitifs de Rome, qui accouraient à lui, nus, sans ressources, et partageant avec eux son humble fortune.

Sadolet avait eu sa part des malheurs publics. S'il n'avait pas, comme tant d'autres, souffert dans sa personne et son honneur, il avait perdu ce qu'il possédait de plus cher au monde, ses livres, de précieux livres grecs, amassés à grands frais, et des travaux qu'il n'était plus d'âge à

(1) Sadolet, *Epist.* V, lib. I.

(2) V. Sadol, *Epist. ad Erasmum.* 1528.

commencer. Lui-même nous raconte comment, échappés au désastre du reste de sa fortune, ces pauvres volumes sont venus misérablement échouer aux ports de France.

Mais ce qu'il déplore surtout, « c'est l'Italie en proie à la Barbarie ; c'est la ruine du nom latin. » Sadolet a raison de gémir. La prise de Rome a porté un coup terrible aux études latines. C'est la fin de ce monde charmant dans lequel s'est écoulée sa jeunesse. En vain protestera-t-il en faveur des lettres antiques ; en vain Bembo suivra-t-il son exemple ; les fantômes, un moment ressuscités, vont rentrer dans leur nuit ; la réalité moderne reprend sa place. Le Latin, naguère triomphant, sera réduit à plaider en forme pour sa conservation. L'Académie Romaine est dispersée sans retour. Un ami de Sadolet, Girolamo Negri a voulu revenir « contempler les cendres de la cité embrasée. » Il engage Sadolet à demeurer dans son diocèse et lui dit : « Nous avons tout perdu, cette existence éclatante, et ce champ des honneurs et de la fortune ouvert à tous... ; il faut dire adieu à l'aimable commerce des savants ; à peine peut-on trouver un ou deux hommes avec qui parler latin dans le Latium » (1).

Sadolet crut voir, dans ces infortunes, comme un avis du ciel de se donner entièrement à ses nouvelles occupations. Il se soumit sans regret. « La résignation, dit-il, est aisée quand on a mis en Dieu tout son espoir : Qui si fuerit nobiscum, quis contra nos » (2) ? Désormais son ambition ne dépassera plus les limites de son diocèse. « Je suis revenu dans ces lieux, écrit-il, pour en faire à jamais le centre de mes projets et de mes espérances, enfin de ma vie entière. » Vainement lui dira-t-on que ses avis sont nécessaires à la république, il priera ses amis de ne pas éveiller en lui de pareils scrupules.

Quand il avait fui Rome au temps d'Adrien, il avait à peine

(1) Sadol., *Epist.* VII, lib. VIII.

(2) Id., *Epist.* X, lib. I.

eu le temps de soupçonner les charmes de la retraite ; maintenant il va les savourer à loisir. « S'il m'avait été permis de
« choisir la condition qui pouvait me rendre le plus heureux,
« je n'aurais pu, je crois, en désirer une autre que celle que
« m'assure un bienfait particulier de Dieu. Ne suis-je pas le
« plus fortuné des hommes ; je ne parle pas du bonheur qui
« conviendrait à ma profession, si j'étais ce que je dois être,
« mais du bonheur humain. Rien ne me manque ici. J'y trouve
« la paix de l'âme, l'amour de mes peuples, du calme pour
« mes études, en un mot, la médiocrité dorée (1). » Combien
il goûte ce repos occupé, dans lequel il pourra « satisfaire la
« double vocation de sa vie, être tout à Dieu et aux lettres,
« se plonger dans les livres, enfin abreuver aux sources
« mêmes une longue soif des belles connaissances. » Les
mêmes idées reviennent, exprimées en mille manières, dans
des confidences adressées à Bembo, à Salviati, à bien d'autres
encore.

L'évêque n'avait pas d'ailleurs rompu tout-à-fait avec le monde. La considération publique, sous les formes les plus flatteuses, celle de l'éloge ou d'un conseil imploré pour un livre nouveau, venait le chercher, si loin de Rome, et faisait de lui comme un oracle mystérieux et vénéré. Sa retraite avait fait grand bruit : on l'admirait, quelques-uns l'enviaient et parlaient de l'imiter. C'était pour la postérité, disaient ses amis, qu'il avait quitté la ville, et l'on s'attendait à voir sortir de cette solitude de Carpentras de belles œuvres utiles à l'humanité.

Ainsi commence pour Sadolet une existence nouvelle, religieuse et savante, où nous allons voir se développer ses belles qualités. Nous y pénétrons avec lui et nous le suivrons tour à tour dans la vie privée, dans la vie publique, dans ses études.

(1) Sadolet, *Epist. ad Salviatum*. Il dit ailleurs : « In litteris et in suavitatem hujus vite quæ mihi in his locis proxime accedere ad cœlestem illam vitam alteram videtur. »

Sadolet nous parle quelque part de sa résidence, « peut-être trop exposée aux vents, mais agréable et charmante entre toutes. » Andromaque, au sortir de la captivité, se plaisait à reconstruire une image incomplète de Troie. Sadolet, exilé volontaire, veut se créer un doux et commode asile, qui lui rappelle un peu la patrie absente et les beaux ombrages du Quirinal.

C'est de cette retraite que sont datées quelques-unes de ses lettres, c'est là qu'il essaie de recommencer la vie de Rome sans ses agitations. On revoit, dans ses récits, les soupers d'autrefois, la table modeste où viennent s'asseoir les amis intimes, où il y a toujours place pour les savants qu'attire dans ce coin de terre le renom de Sadolet. On cause des nouvelles d'Italie; on lit quelque lettre élégante d'un membre de l'Académie romaine; on entame de graves discussions sur les anciens, ou les questions les plus hautes de la philosophie.

Parfois aussi se rencontrent des divertissements qui nous étonnent. C'est, par exemple, un malheureux médecin qu'on invite pour le livrer à la risée des convives. La victime est un homme d'esprit, philosophe instruit, discuteur subtil. Mais son extérieur peu favorable, sa petite taille, ses yeux égarés, sa pantomime trop animée, égaient l'Évêque et ses amis. Sadolet nous assure que sa santé se trouve bien de ce délassement, et il se promet de le renouveler souvent. Ainsi dans les soupers de Léon X on s'amusait des parasites. C'est un trait particulier au XVI^e. siècle que cet amour du grotesque, et cette recherche d'un plaisir cruel dans une si douce et si délicate nature.

J'aime mieux voir Sadolet, dans une autre scène qu'il raconte à son neveu, livré à de simples et patriarcales occupations, veillant lui-même à la rentrée de la dime du vin, et fort en peine de trouver pour elle un logement, tant l'abondance est grande. Il explique, avec complaisance, les procédés qu'il a fallu imaginer pour suppléer à l'insuffisance des tonneaux; puis, un peu embarrassé de ses

connaissances nouvelles, il renvoie son neveu aux gens du métier.

Les lettres à Paul Sadolet nous présentent, à chaque page, de ces confidences faites avec une bonhomie qui, se mêlant à de sérieuses préoccupations, donne aux dernières années de l'Évêque un charme particulier.

Tel nous le voyons dans la vie privée, doux, grave sans tristesse, attentif au bonheur de tout ce qui l'entoure, tel nous le retrouvons en public. Pour gouverner son peuple, il va mettre en pratique les conseils de Cicéron à son frère, et les beaux rêves de Platon. Son administration pastorale sera la royauté d'un sage, une royauté de l'âge d'or. Grâce au souvenir des charges qu'il avait remplies, à la confiance que lui témoignait encore le Pape, sa retraite était entourée de respect. Il en profite pour établir, dans ce modeste empire, le plus doux des gouvernements. Il voudrait que ce petit peuple, sujet de Rome, fût pour les nations voisines un modèle de ce qu'il peut y avoir de bonheur à vivre sous la domination de l'Église, et que celle-ci réservât, pour les habitants du Comtat, son indulgence et ses faveurs. Pour intéresser Rome au sort de ces populations, tantôt il fait appel à l'humanité, tantôt à l'intérêt politique; disant que, dans le grand combat où le pouvoir pontifical est engagé, il doit se préparer des ressources en cas de revers, et se ménager cet asile. Surtout il souhaiterait qu'on le laissât gouverner seul; qu'on n'envoyât pas tant de juges et d'intendants; qu'on supprimât les menaces, qui découragent l'obéissance et irritent les sujets les mieux disposés. Toutefois n'espérons pas rencontrer chez le Prélat un idéal de gouvernement, applicable aux sociétés de notre temps; ne lui demandons pas s'il croit à l'égalité. La lecture des anciens lui a inspiré certaines théories à cet égard, qui ne nous sembleraient ni très-libérales, ni très-chrétiennes.

Mais Sadolet n'est pas seulement le gouverneur de ce petit peuple, il en est l'évêque. Il accomplira tous les devoirs du

pasteur. Parmi les abus que signalera le projet de réforme rédigé sur la demande du pape Paul III, l'un des plus graves sera l'abandon dans lequel les prélats laissent leurs diocèses. Sadolet signera cette protestation. Il pourra le faire sans craindre de se condamner lui-même. « Combien, écrivait-il à « Frégose, combien le devoir ne semble-t-il pas facile au « pasteur, au milieu de ceux qu'il doit soutenir, quand il « peut s'éclairer sur leurs intérêts. Combien sa présence, sa « vigilance peuvent prévenir de maux ! Aucun bonheur ne « vaut celui-là, et cette jouissance échappera toujours à « ceux qui négligent le soin des âmes, pour les honneurs et « la gloire du monde. Pour moi je ne voudrais pas porter « cette tache devant le trône de Dieu. » Aussi, pendant dix ans ne quittera-t-il pas ses ouailles.

Nous n'essaierons pas de le suivre dans tous les détails de son administration, tournées pastorales pour s'enquérir des besoins, prédication, instruction des âmes. Nous ne le montrerons pas, raffermissant, par ses exhortations paternelles, les volontés hésitantes, préservant son diocèse de l'hérésie, non par la violence, mais par une surveillance incessante. Toujours prêt, du reste, à faire la part de la faiblesse humaine et ne prétendant pas ramener les hommes à l'austérité des anciens jours : « Nos mœurs, disait-il, ne peuvent pas atteindre aisément « à cette perfection qui porte en soi quelque chose de divin. « La miséricorde de Dieu doit s'exercer d'autant plus souvent « sur nous, que nos fautes sont plus fréquentes. » Lui-même prêchait d'exemple : le spectacle de ses mœurs pures, de ses bonnes œuvres, de son désintéressement était la plus puissante des prédications. Il gouvernait ses finances comme il convient à un évêque, n'ayant ni dettes, ni épargnes, et dépensait régulièrement un modeste revenu de 1,600 ducats ; car il « détestait dans un prêtre le désir d'amasser. » Ne cherchez pas chez lui le luxe que se plaisent à étaler de son temps les princes de l'Église « vous n'y trouverez pas d'étoffes précieuses, de meubles rares (1). » La pauvreté ne lui est

(1) Sad., *Epist.*

sensible que lorsqu'un savant qui allait chercher l'érudition aux sources romaines, arrêté en route par le besoin, vient lui demander asile et qu'il ne peut le secourir : « il voudrait que nul ne pût jamais se repentir d'avoir donné son temps aux belles études. » Cependant il trouvait moyen de secourir les souffrances des siens, et nourrissait pendant une disette un grand nombre de pauvres.

Mais ce n'était pas assez pour Sadolet de les sauver de la famine. Ces populations étaient dans une situation précaire, entre un voisin puissant et un maître faible et éloigné. Leur évêque les protégeait contre les attaques du dehors et les oppressions du dedans ; contre les tyrannies des gouverneurs et des juges ; contre les usuriers et les gens de guerre. Il y a là toute une histoire touchante et singulièrement honorable, histoire que Fiordibello raconte avec détail, qui tient une grande place dans les lettres de Sadolet et que nous devons à regret laisser de côté. C'est une suite de traits de dévouement, de courage et de charité. On croirait lire la vie d'un évêque au temps de la chute de l'Empire romain, lorsqu'il était à la fois le chef et le prêtre, le protecteur des corps et des âmes, et veillait sur tous les intérêts de son peuple.

Les dangers redoublaient le zèle de Sadolet. Un de ses amis le félicite d'avoir pu échapper aux guerres qui désolent la France (1). L'évêque s'indigne. Croit-on qu'il ait pu songer à fuir. « Les terreurs de mon troupeau, dans ces tristes circonstances, ont dû m'attacher à lui davantage et rendre ma surveillance plus active. » Et, bien qu'une lettre du Pontife l'appelle, il ne s'éloignera pas avant que la paix ne soit rendue au pays.

Entre tant d'actes honorables, nous n'en choisirons qu'un seul où éclatent mieux qu'ailleurs la vigilance constante, la franchise hardie du prélat et cette persévérance dans une bonne action qui n'est pas moins rare que la bonté même. Ruinés par les exactions du fisc, par le passage des gens de

(1) Sadol., *Epist.* XVI, lib. IX.

guerre, les malheureux habitants du Comtat étaient encore dévorés par l'usure ; les juifs avaient pris possession du pays. Sadolet lui-même trace un tableau désolant de la situation des habitants. « Les pupilles, les veuves, les pauvres gens
« qui vivent de leur travail, tout ce peuple simple que la
« misère et l'ignorance font tomber dans les pièges, sont
« victimes des ruses des usuriers. Plusieurs ont dû aban-
« donner leur patrimoine. Les Juifs sont les maîtres des
« Chrétiens.

Décidé à sauver ceux-ci de l'oppression, l'évêque écrivit d'abord un discours en leur faveur. Bientôt il les servit mieux encore. Il prit leur parti auprès de tout le monde, auprès des créanciers impitoyables auxquels il proposait une transaction et qu'il suppliait de se relâcher de leurs droits (1535); du légat qu'il allait trouver avec les délégués de la province; et jusqu'auprès du Saint-Siège. Il fallut y revenir à plusieurs fois. Les papes changent, les usuriers restent maîtres du terrain. Après avoir pillé pour s'enrichir, ils pillent encore pour se venger. Ce fut la grande guerre de la vie de Sadolet, guerre qui avait bien ses dangers. Une déplorable alliance unissait le fisc et ces hommes odieux au peuple ; mais Sadolet ne vit que les intérêts de la religion compromis par de honteux marchés et prit la parole avec la liberté « que Dieu lui avait
« donnée, avec la franchise d'un honnête homme et d'un bon
« serviteur... » L'indignation lui dicte de vives et éloquentes inspirations. « Je parlerai, dit-il aux Farnèse, car je suis
« pasteur des peuples et non mercenaire. Je m'acquitte
« de mon devoir et m'en acquitterai... Si je puis sauver
« mon troupeau, je remercierai Dieu et le Souverain Pontife ;
« si je ne le puis, j'en rejeterai la faute sur vous qui êtes
« les chefs des pasteurs. Vous aurez à répondre de vous et
« de moi devant Dieu, puisque le pouvoir est à vous et non
« à moi.... C'est une honte pour la puissance ecclésiastique.
« Les états de l'Église seuls souffrent de cette plaie au grand
« scandale des nations voisines qui ne connaissent rien de
« semblable. Voudrait-on prendre sa part de l'infamie qui

« s'attache aux Juifs? Quand le cœur de toutes les nations se
« détache de nous (je dis de toutes les nations, parce que je
« vois qu'il en est ainsi; vous ne le comprenez pas, parce
« que la flatterie vous environne); quand l'autorité ecclésias-
« tique est en exécution, pensez-vous bien servir la Répu-
« blique en soutenant, en fortifiant les Juifs, en les laissant
« déchirer et dévorer vos pauvres peuples dévoués et fidèles?
« Comment pourra-t-on croire que c'est par amour pour la
« religion qu'on poursuit les Luthériens, quand dans la même
« province, à côté d'eux, on soutient si vivement les Juifs?
« Que dis-je on les soutient? Ils sont l'objet de toutes les
« faveurs, de toutes les attentions, de tous les honneurs.
« Jamais pontife n'a fait pour eux ce que fait Paul III. »

Ce n'est pas qu'il appelle la persécution sur ses ad-
versaires. Il faudrait presque regretter la sollicitude qu'il
témoigne pour son troupeau, si elle l'avait conduit à
aggraver le lourd fardeau qui pesait, en tant de lieux, sur
les Juifs. « L'humanité, dit-il, veut que nous les laissions vivre
« près de nous; qu'ils soient assurés contre toute injure;...
« mais qu'on ne leur donne pas des privilèges dont ils se
« font des armes contre les chrétiens; que ceux-ci ne soient
« pas toujours sacrifiés; qu'ils puissent au moins plaider
« leur cause; qu'il ne soit pas permis à quelques hommes
« d'abuser du nom du Pontife pour couvrir de misérables
« intérêts. Que le Saint-Père mette fin à ces complicités
« scandaleuses du fisc et des exactions. Qu'on ne parle plus
« de raisons politiques ou des intérêts du trésor, quand
« la foi est en péril. Surtout qu'on n'invoque pas l'auto-
« rité de l'usage, ce sont de semblables usages qui ont
« fait perdre à Rome tant de provinces. Il faut se hâter
« de prévenir des défections nouvelles. »

Sadolet écrit lettres sur lettres (1). Enfin, le Pape se
rend à ses vœux, il accorde un sursis pour les débiteurs;

(1) A Jacq. Simoneta, au cardinal Farnèse, à Ascanio Sforza, etc., au
sacré Collège, etc.

mais le sursis est insuffisant. L'année est dure, les vivres chers; on est au mois de janvier 1540; dans deux jours le délai expire, et la prison va se remplir de malheureux incapables de payer. L'agent de la province n'a pu obtenir une audience du Pape. Sadolet presse, implore de nouveau. Enfin le Pape l'écoute, les députés reviennent, en juin 1540, rapportant une réponse favorable, et Sadolet, dans le conseil de la province, provoque des remerciements solennels au Pape. Les paysans soulagés ne durent pas remercier avec plus d'effusion que le Prélat lui-même. Dans l'élan de sa reconnaissance, il se met tout entier au service du Pape; il est impossible de montrer plus de dévouement, plus de passion dans la bienfaisance.

L'Évêque se reposait de ces combats, en répandant autour de lui le goût des travaux littéraires. Le peuple du Comtat l'avait charmé tout d'abord, par la douceur de ses mœurs, et par son obéissance. Une seule chose l'avait désolé: « à peine ses nouveaux sujets connaissaient-ils le nom des arts libéraux. » Sadolet va donc se livrer à une sorte d'apostolat littéraire, aussi ardent que l'était tout à l'heure son apostolat religieux, n'épargnant ni conseils, ni prières, ni avertissements, ni sacrifices d'argent. Enfin les esprits sont gagnés par tant de zèle. Les pères font instruire leurs enfants. Un abbé établit l'enseignement des lettres dans tous les monastères qui relèvent de lui. Sadolet recherche lui-même un maître pour les habitants de son diocèse; et, quand le hasard en conduit un à Carpentras, c'est lui encore qui l'examine, le juge et le paie en partie de ses deniers.

Cependant des soins si multipliés n'absorbaient pas tous ses moments. Levé avant le jour, il donnait les premières heures aux affaires, le reste à l'étude. De là sont nés différents traités littéraires, philosophiques, ou religieux. Le premier de ces livres, terminé en 1530, était consacré à l'éducation des enfants, *De liberis recte instituendis*. C'est de tous ses écrits le moins oublié, celui dont les éditions ont

été les plus nombreuses (Venise, 1533; Paris, 1534; Lyon, 1535). On le traduisait même en italien (Venise, 1745) (1). Sadolet en l'écrivant restait fidèle à sa préoccupation constante. Pour réformer ses contemporains, n'était-il pas naturel de commencer par les enfants ? Nous nous arrêterons un moment à ce traité. Quel meilleur secours pour la connaissance morale d'un écrivain, qu'un livre où il se propose de former le cœur des autres ? « J'ai tenté dans ce dialogue, » dit l'auteur, d'embrasser de grandes et hautes questions. « Ma tâche était d'autant plus difficile que je ne trouve chez les anciens aucune assistance. » Il est moins absolu dans une lettre à Bembo : il avoue qu'il a beaucoup profité de la lecture de Platon ; mais il ajoute : « Quant à Plutarque, dont vous voulez parler, je pense, je n'ai pas cru devoir en faire usage : ita mihi videtur incompotus et rudis, doctrina multa, sed genere toto dicendi ac disponendi illiberali et incondito. » Sadolet nous paraît ingrat à l'égard de Plutarque. On retrouvera souvent chez lui des traces de l'auteur ancien. Qu'il s'agisse de l'allaitement des enfants, du choix d'un précepteur, ou de la place à faire aux arts accessoires, aide et complément de l'éducation, ou bien aux exercices physiques ; sur ces différents points, les deux écrivains sont d'accord. Tous deux donnent les mêmes prescriptions sur les ménagements qui conviennent à l'enfance, sur l'éloignement des relations mauvaises, sur l'indulgence pour les fautes légères. Tous deux professent la même aversion pour les corrections brutales.

Mais si le livre est moins original que ne le dit Sadolet, il est pourtant digne d'éloges et nous offre encore quelque intérêt, bien que tous les préceptes n'en soient plus également applicables. On se préoccupe surtout aujourd'hui de ce qui regarde l'éducation publique, et l'on serait volontiers de

(1) Voir, dans Tiraboschi, *Storia della lett. Ital.*, t. VII, p. 439, un jugement très-favorable sur cet ouvrage : « Questo solo trattato benché scritto già son due secoli e mezzo, è a mio credere forse migliore di tanti saggi e di tanti metodi scritti in questo nostro secolo. »

l'avis de Luther, qui, dès le XVI^e. siècle, « déclarait l'éducation domestique insuffisante. » Chez nous, la famille élève peu ses enfants; or, le livre de Sadolet est fait surtout pour l'éducation domestique; mais il a des parties excellentes. S'il n'est pas très-complet sur ce qui regarde l'instruction proprement dite, s'il ne dit pas assez les limites dans lesquelles il faut enfermer chaque science, c'est une œuvre parfaite pour ce qui touche à l'éducation morale.

L'auteur se plaint dès le début de voir l'éducation de l'enfance négligée de son temps. Il en accuse les législateurs, qui, prévoyant et réglant dans leurs moindres détails les actions humaines, sont muets sur le point le plus important, et abandonnent au caprice de chacun la direction des premières années, de la période de notre vie qui réclame la plus constante vigilance. Sadolet voudrait que l'on punît le père qui aurait négligé de faire bien élever son fils. Il comprend qu'il y a là un grand intérêt public, et il désirerait que le législateur s'en émût davantage. « C'est de là, nous dit-il, que dépendent les bonnes mœurs de la cité, son salut même. « Quelle n'était pas, à cet égard, l'attention des anciens ! »

Que cet appel aux anciens ne nous inquiète pas. Ce n'est pas pour leur demander des leçons qui seraient en désaccord avec les mœurs modernes. Le bon sens de Sadolet ne commet pas de telles erreurs. Les traits qu'il cite l'avertiraient au besoin. Cette loi de Solon qu'il rappelle, et qui délie le fils du respect qu'il doit à son père, quand le père l'a mal élevé, cette loi montre combien le pouvoir paternel était différent alors. Sadolet n'arrachera pas l'enfant à son père, n'imposera pas à son élève les austérités lacédémoniennes; il ne demandera pas à Lycurgue de former un chrétien. Il veut nous montrer seulement quelle sollicitude l'enfance inspirait aux anciens; et, de temps en temps, nous le verrons ainsi recommander son opinion d'une longue transmission à travers les âges.

Il est une question qui se présente tout d'abord: Dans quelle classe de la société prendra-t-on l'enfant qu'il s'agit

d'instruire ? C'est là l'écueil de bien des systèmes, utopies qui ne semblent pas faites pour la foule, mais pour un petit nombre. Sadolet choisit les conditions les plus commodes et les plus ordinaires : un enfant d'une famille moyenne, honnête, aisée.

Sadolet ici se rappelle sa propre famille ; et, plus tard quand il tracera l'image de la paternité, on retrouvera les traits de son père. On aime à voir un livre sur l'éducation débiter de cette manière, et l'auteur placer ses conseils sous les auspices de ses souvenirs. L'éducation qu'on donne est ainsi une sorte d'hommage à l'éducation qu'on a reçue.

Les premiers soins doivent dater de la naissance de l'enfant. La sollicitude de Sadolet, prévoyante et éclairée, sait qu'on n'improvise rien dans l'homme ; qu'il faut aller par degrés. Aussi est-elle attentive aux plus petits détails, sentant bien qu'il n'en est point qui ne soient précieux, et qui ne concourent à former l'unité multiple qu'on appelle un caractère.

Il voudrait même commencer l'éducation plus tôt et dès le sein de la mère, c'est-à-dire au moyen d'un régime imposé à celle-ci. Mais, comme cet état échappe à toutes prescriptions uniformes, l'auteur s'en remet sagement à la nature.

L'enfant est né : l'éducation ne doit pas tarder à s'emparer de lui. La même pensée se retrouve dans Erasme, qui a composé tout un livre sur ce sujet (1). Mais Erasme veut qu'on travaille dès les premiers jours à façonner l'intelligence. Sadolet ne s'occupe encore que du caractère. La prétention d'Erasme me met en défiance. Je crains qu'il ne charge trop ce jeune esprit. Quoi ! déjà les langues, les premières notions des lettres à un enfant qui peut à peine balbutier ? Je sais bien qu'Erasme pourra me citer quelques-uns de ses contemporains, dont le savoir devançait les années ; qu'à ces noms on pourrait joindre le nom de Montaigne ; mais ce sont là

(1) V. Erasmi, *De pueris ad virtutem et litteras liberaliter instituendis, id que protinus a nativitate*. 1529.

de glorieuses enfances que l'on cite, tandis que les traités d'éducation sont faits pour le grand nombre. Cependant, s'il est trop tôt pour s'occuper de l'esprit, on peut sans risque, on doit même songer à façonner l'âme, dès qu'elle apparaît, confuse encore, et s'essayant à vivre. Sadolet remarque que l'éducation morale est double; qu'il y a l'éducation intérieure, réflexion de l'âme sur elle-même, fruit tardif de l'expérience, éducation long-temps retardée par les passions; et l'éducation extérieure, la discipline, l'enseignement traditionnel. En attendant que la première s'achève, l'enfant apprendra, d'une raison étrangère et supérieure, à mettre d'accord la raison et le désir. Ce sera d'abord une habitude plus qu'une vertu; mais insensiblement cette vertu étrangère le pénétrera et s'animera peu à peu. Pour cela il ne doit point y avoir d'années perdues. Les impressions de l'enfance sont ineffaçables; on n'est pas maître de lui imprimer, à un jour donné, une direction nouvelle.

C'est à la mère qu'est confiée cette direction première. Sadolet, en effet, comme Plutarque et avant Rousseau, veut que la mère allaite son enfant. C'est, dit-il, continuer à lui donner de son sang; c'est un lien de plus pour la tendresse: on s'attache à l'enfant à proportion de ce qu'il a coûté. Si la mère est trop faible, qu'elle soit du moins attentive au choix de la nourrice; qu'elle ne soit ni trop dure, ni trop caressante. Mais, tout en évitant la faiblesse, il faut, selon l'auteur, empêcher que la tristesse ne puisse arriver jusqu'à l'enfant; il faut que ses premières années soient entourées de gaieté. Sadolet ne craint pas, à cet égard, de descendre aux plus minutieuses prescriptions.

La mère devra s'observer sans cesse, car elle est vraiment maîtresse de l'âme de son fils: « ne vit-il pas dans ses bras, les yeux attachés sur les yeux de sa mère? » Ne l'accompagne-t-il pas en tous lieux? Qu'elle ne laisse donc pénétrer jusqu'à son âme rien qui puisse en altérer la pureté.

Enfin il faut se hâter de lui apprendre le nom et la pensée de Dieu. Sadolet ne songe pas un instant aux savants retards qu'imaginera Rousseau. Dans sa défiance de l'influence religieuse, le philosophe Genevois, trop jaloux de l'indépendance de son élève, compromet le succès de son enseignement moral. Sadolet est plus pressé, et Sadolet a raison. On ne saurait trop tôt, selon lui, développer dans l'enfant le sentiment religieux, la crainte du Seigneur, « non pas la crainte servile, mais la crainte amoureuse. » La première ne saurait être agréable à Dieu; elle est inutile pour donner la vertu et la pureté. » Et, quand le cœur sera ainsi protégé, il n'y a pas à redouter que le mal entre jamais en lui.

Cependant l'enfant a grandi : alors commencent les devoirs du père, aussi rigoureux que l'étaient tout à l'heure ceux de la mère. En effet, il ne suffira pas qu'il indique et conseille le bien. Il faut en imprégner cette jeune âme; il faut que le père « se montre toujours ce qu'il veut que devienne son fils : » « se totum in animum et ingenium pueri per oculos et aures illius infundere studeat, » dit encore Sadolet. Les pères aiment à se voir revivre en leurs fils. Sadolet analyse fort bien cet amour de perpétuité qui est en nous; ce désir des pères d'avoir des fils supérieurs à eux, sentiment tendre et sentiment personnel en même temps. Car ce que l'on rêve ainsi, c'est une seconde image de soi, d'autant plus chère qu'on a contribué davantage à la former.

Mais cette satisfaction, les pères doivent l'acheter par l'abnégation et les renoncements; le père doit instruire le fils, mais ce petit enfant sera aussi pour le père, si le père est sage, un instituteur sévère. Ce n'est pas que Sadolet veuille faire la leçon aux pères; il tient seulement à bien marquer la supériorité de cette éducation de l'exemple, de l'exemple domestique surtout, de cette éducation insensible et non proclamée.

Peu d'hommes sont capables d'un pareil dévouement. Alors Sadolet n'admet pas de demi-mesure. Si le père ne se sent pas assez fort pour donner l'exemple à son fils, qu'il s'efface,

qu'il s'en remette à un autre, à un maître habile, du soin de former la chère créature.

Si le père accepte, ce sera une tâche de toutes les heures, une surveillance sans relâche sur les autres et sur lui-même. Il importe que l'enfant vive dans une saine atmosphère « et que de ces mœurs irréprochables, dont il est comme entouré, s'exhale une bonne odeur d'honnêteté qui pénètre son âme. »

Le père devra donc se soumettre à une loi sévère. Son extérieur sera grave et digne; son costume simple, aussi loin de la recherche que de la négligence. Toujours animé du zèle du bien, modéré surtout, il ne laissera éclater aucune passion. « Est-il, s'écrie l'auteur, un spectacle plus divin que celui de l'autorité paternelle ainsi exercée ? »

Quel bel exemple imprimé dans l'âme de l'enfant ! Ne se sentira-t-il pas saisi de respect et d'un ardent désir d'imitation, quand il verra tout le monde autour de lui obéir aux ordres du père de famille en silence et avec vénération ! Enseignement muet, mais bien supérieur aux paroles !

Et ce n'est pas assez de bien faire, il convient de mettre encore une certaine dignité dans le bien, afin que l'enfant puisse l'aimer et que de tous côtés pénètrent dans son âme de belles images, qui, lorsqu'une fois elles en auront pris possession, ne permettront pas aux idées mauvaises d'y entrer ou d'y demeurer long-temps.

Ainsi se continue le livre, n'omettant aucun détail, ni la manière de traiter les domestiques, ni l'administration intérieure. La maison paternelle est le monde de l'enfant, monde plein de dangers, si l'existence y est entourée de luxe et de vaines distractions. Une jeune âme se garde difficilement au milieu d'une vie dissipée et des jouissances d'une grande fortune, dépensée avec prodigalité. Sadolet fait bien comprendre comment l'existence voluptueuse et splendide des grands de son temps est fatale aux mœurs publiques; combien surtout funeste aux jeunes cœurs; combien souvent cette haute fortune dispose les jeunes gens à l'admiration d'eux-mêmes, les fait insolents, cruels et dédaigneux, et ne con-

naissant d'autre loi que leur bon plaisir. Les fortunes moyennes font les meilleures éducations.

Toute cette partie du livre est excellente, parce que l'auteur donne une large et belle place au père. C'est de lui que vient toute grandeur et toute moralité dans l'éducation ; c'est à lui que remonte l'autorité des préceptes. L'exemple de ce pouvoir fort et doux, aimable et souriant dans sa gravité, aimé et respecté, imprime la vertu dans l'âme de l'enfant, qui s'habitue à la considérer comme un fait, comme la nature même de son père, avant de l'apprendre comme un devoir.

Voilà la véritable éducation, simple, naturelle, persévérante, ne recherchant pas, comme certains systèmes du XVIII^e. siècle, les inventions ingénieuses, ne bâtissant pas un échafaudage pompeux qui s'écroulera au moindre mouvement, ne faisant pas de ses leçons un jeu amusant pour le maître, inutile pour l'élève. Ces combinaisons vantées n'ont pour objet que de faire briller l'esprit des inventeurs. Sadolet ne se met pas en peine de son propre succès, il ne songe qu'à son élève. L'enseignement qu'il recommande est sérieux et trouve le vrai secret quand il développe dans l'enfant ce sentiment exquis du bien, cette délicatesse de l'âme, qui lui fera repousser instinctivement le mal, parce qu'il dégrade, et lui en inspirera l'horreur, avant d'ordonner de le fuir.

La première de ces éducations pouvait plaire au XVIII^e. siècle, à une société lasse des futilités, et curieuse de voir si elle ne trouverait pas quelque plaisir aux choses graves, pourvu toutefois qu'on les lui arrangeât un peu en futilités ; à une société qui, passionnée pour le théâtre et ses inventions, s'amusait à ces petits drames renouvelés chaque jour, où l'enfant était le premier personnage. La seconde est de tous les temps, parce qu'elle est prise dans la nature même, et qu'elle la suit tout doucement, sans bruit, sans éclat, mais sans se détourner jamais.

Après les préceptes généraux, Sadolet arrive à l'enseignement direct, à un enseignement plus précis. L'enfant a déjà

entendu le nom de Dieu ; à cinq ans , il faut commencer à lui en parler davantage ; on lui fera sentir la majesté de Dieu , non par des raisonnements , mais par des exemples , en lui racontant les merveilles de sa toute-puissance. Le sentiment religieux entrera dans son âme insensiblement , développé par la vue de ce qui l'entoure , en même temps que par la parole , et soutenu par le sentiment filial. Ses parents « ne sont-il pas ici-bas la plus belle image de la Divinité ? »

La plus sûre défense des vertus naissantes , sera dans deux sentiments sagement entretenus , la pudeur et l'horreur du mensonge. La pudeur « fleur de l'âme » qu'on ne saurait ménager avec trop de soin , signe visible , éclatant , de cette délicatesse dont nous parlions naguère , la pudeur sera la gardienne de l'enfance jusqu'à la venue de la réflexion. A la pudeur s'ajoutera le respect de la vérité. Sachons gré à Sadolet de protester ici , avec toute la vivacité d'une âme loyale , contre la duplicité , lorsque la duplicité gouvernait les cours et obtenait les applaudissements des peuples.

Aussi grand sera le bon sens de Sadolet quand il s'agira de mettre les préceptes en pratique ; partout il apportera un sage tempérament. Point de dureté ; la crainte est mauvaise conseillère. Elle produit une timidité peu digne et l'abaissement de l'âme ; ou bien , si l'âme est fière , la révolte et la lutte. « Imbecillus pudoris magister timor , » disait Cicéron (1).

Mais si l'austérité trop grande détruit la tendresse , la complaisance , l'indulgence excessive , détruisent le respect. Il ne faut pas se faire l'ami intime et le camarade de son fils , ni trop caresser son affection : tendresse corruptrice , qui fait bientôt du père un esclave ! Le père doit garder une certaine gravité ; « se faire aimer , mais aussi estimer grandement : amari et magnificari. »

J'aime cette sagesse ; j'aime à voir aussi que l'écrivain

(1) Cicéron , *Hortensius*.

va chercher ses exemples dans la vie commune ou, du moins, dans ce qui passe pour en être l'image (1), et non dans d'idéales perfections. C'est ainsi qu'il prend dans la comédie de *Térence* le modèle d'une sagesse bénigne, qui n'exclut pas la sévérité nécessaire, mais qui sait, au besoin, être indulgente et libérale, ne pesant pas toutes les fautes aux mêmes balances, comme le stoïcien pédantesque d'Horace ; mais pardonnant beaucoup, comme l'Ariste de Molière ; ou plutôt ne demandant pas même à tout connaître, et sachant ignorer les fautes sans gravité, qui ne touchent ni à l'honneur, ni à la délicatesse. Elle n'interdit pas au jeune homme les plaisirs honnêtes, et n'exige pas de lui une austérité précoce qui deviendrait presque un défaut ; qu'il jouisse des grâces et des privilèges de son âge sans en abuser.

Ainsi formé, l'enfant pourra se passer de surveillance. Le père est en droit de compter sur le respect qu'il a su lui inspirer, et qui fait que, loin de ses yeux, l'enfant ne songe pas même à lui déplaire.

Mais jusqu'ici on a tout fait pour le cœur, rien pour l'intelligence. Sadolet revient sur ses pas. On ne saurait, à son gré, commencer trop tôt, sinon à instruire l'enfant, du moins à lui inspirer le goût de l'étude. Pour cela, qu'on lui montre des enfants plus âgés, dont on louera devant lui les progrès, que l'on récompensera. Sadolet n'est pas de l'avis de certains moralistes raffinés de notre temps, que l'émulation épouvante ; il la regarde comme un noble mobile. Du reste, autant il a montré de délicates attentions pour la culture du cœur, autant il en a pour celle de l'esprit. Pour ce qui est de l'instruction, il s'en remet à un maître ; mais ce maître aura le même respect de l'enfant qu'avait le père. Il saura faire aimer le travail, le faire désirer ; amener l'enfant à n'y pas voir une tâche pénible,

(1) « Comici i quali piu che gli altri esprimono la imagine della vita humana. » — Castiglione.

mais un plaisir. C'est la pensée que traduit si bien Rabelais : « Le travail lui fut fait tant doux , léger et délectable ,
« que mieux semblait un passe-temps de roi que l'étude
« d'un écolier. »

Au milieu de ces sages observations on ne trouverait guère qu'une chose à blâmer , un précepte bizarre qui rappellerait les merveilleuses méthodes de maître Tubal Holoferne , le précepteur grotesque de Gargantua : « Il lui apprit sa charte
« si bien qu'il la disait par cœur au rebours ; et y fut cinq
« ans et trois mois. »

L'enfant étudiera le latin et le grec à la fois , « la connaissance de l'un serait incomplète sans la connaissance de l'autre » ; il y joindra les premières notions de la religion chrétienne. Pour ce païen qu'on a prétendu nous montrer dans Sadolet , il me semble que voilà le souci du christianisme bientôt éveillé. « Aucune de nos actions , ajoute-t-il , ne saurait se passer de la religion. »

A partir de ce point , l'instruction se continue telle que l'ont transmise les anciens et telle qu'on la conservera pendant trois siècles. C'est d'abord la grammaire , et avec elle l'étude des poètes , puis la rhétorique. Nous reconnâtrons ici dans les prescriptions de l'écrivain la sagesse que nous avons louée déjà. Le maître dans l'enseignement de la grammaire doit être réservé , ne pas charger l'esprit de discussions , mais laisser à un âge plus avancé toutes les curiosités ; il suffit pour le moment d'apprendre à parler purement.

Avec la rhétorique commence un développement plus large de l'esprit. Où en cherchera-t-on les règles ? la réponse n'est pas douteuse. Cicéron ne les a-t-il pas tracées ? Ce nom glorieux ne pouvait se présenter sans être salué au passage , et avec quel enthousiasme ! « Ce n'est pas assez de le lire ; il
« faut le dévorer , s'en pénétrer tout entier. Il n'y a point de
« bon sentiment , pas de beauté de composition , pas de grandeur de pensée , pas d'éclat d'expression , pas de grâce
« dans le style , de délicatesse d'esprit , de puissance d'âme
« qui ne se montre et ne brille en lui ; ce n'est point assez

« dire, qui n'y éclate, qui ne soit vive et puissante pour nous
« émouvoir, à ce point que l'âme et tous les sens du lecteur
« semblent inondés par un torrent de volupté. » Ailleurs, il
l'appelle « *flumen aureum eloquentiæ*. »

Voilà bien l'impression que la lecture de Cicéron produisait sur les hommes du XVI^e. siècle. Voilà la justice enthousiaste qu'on lui rendait. Il est la source, le fleuve où tous vont puiser et puiser avec un pieux et saint respect.

Comment Sadolet, qui doit tant au grand orateur, ne le vanterait-il pas quand tout le siècle se passionne pour lui ? Luther lui-même n'a pas d'éloignement pour les Cicéroniens, et Gargantua, cet excellent homme, nullement ami de l'utopie, paraît éprouver les mêmes sympathies : « Forme ton
« style, dit-il à son fils, quant à la langue grecque, à l'imi-
« tation de Platon, quant à la latine, de Cicéron. »

Mais, nous l'avons indiqué déjà plus haut, quelle que soit l'admiration de Sadolet, quoiqu'il regarde Cicéron comme un écrivain achevé et capable à lui seul de former un orateur ; bien qu'il reconnaisse chez lui la science et la sagesse unies à l'éloquence, cependant sa prédilection ne l'aveugle pas. Ce qu'il y cherche, ce n'est pas seulement le vêtement, « color », mais encore « le suc, la vie de l'éloquence » ; et il ne demande pas à parquer l'esprit humain dans une lecture unique, quelque vaste que soit cette lecture. Dans le plan d'éducation qu'il trace et dans l'esprit de son élève, il y aura place encore pour d'autres études. Il lira les auteurs grecs et les auteurs latins, poètes et orateurs.

« Il est bon à cet âge, dit Sadolet, de connaître beaucoup
« d'esprits et beaucoup d'écrits. L'intelligence s'enrichit de
« cette diversité. Il faut qu'elle sache dès-lors choisir, et com-
« prenne ce que c'est que le goût. La jeunesse a plus d'ima-
« gination que de jugement. Dans les conditions ordinaires,
« le jugement s'acquiert lentement, par la comparaison des
« hommes et des choses. La contemplation de ces grands
« esprits nous fera devancer le temps, et leur variété même
« n'est pas plus utile qu'attrayante. » Remarques banales
aujourd'hui, sans doute, mais qui méritent d'être relevées

dans un homme qu'on croit absorbé par une admiration exclusive. Nous devons penser que l'auteur rendra justice à Démosthènes. En effet, il vante hautement « cette éloquence serrée, pleine, vaillante, irrésistible, qui terrasse son adversaire. »

Ainsi des autres orateurs et des historiens, ainsi des poètes. Les plus fameux sont appréciés avec justesse et sagacité. Entre tous, il choisit Homère, Virgile, Tércence, Plaute, les écrivains dont les leçons peuvent s'appliquer à la vie de chaque jour.

Ces études seront le fond même de l'éducation : il faut aller ailleurs chercher les moyens de la compléter. L'élève des anciens n'omettra pas la musique et la gymnastique. Qui veut faire l'âme forte, ne doit pas négliger le corps. Sadolet demandera donc qu'on enseigne à son élève, non pas la gymnastique des anciens, puisque les habitudes sont si différentes, mais tout ce qui peut développer les membres, leur donner la force et l'élégance. La danse même n'est pas dédaignée ; elle est permise de temps en temps comme un délassement salutaire.

Une part plus large est faite à la musique. Le XVI^e. siècle la cultivait avec ardeur. Léon X avait pour elle une véritable passion. Il y donnait parfois les nuits, et cette tendresse trop vive figure au premier rang des accusations qui ont compromis sa mémoire ; l'implacable ennemi de Rome, Luther, est presque autant musicien que théologien. Les Cicéroniens, si passionnés pour l'harmonie, pouvaient-ils rester indifférents à la musique ? Sadolet en sent à merveille le charme secret et tout-puissant : « Rien n'est plus capable que l'harmonie de saisir et d'enchaîner les âmes. Déjà pénétrante « chez l'orateur, victorieuse chez le poète, quand elle se « traduit dans des chants, nulle âme n'est assez forte pour « résister, pour ne pas se livrer obéissante et conquise. »

Et pourtant, malgré ce bel hommage, la musique ne tient dans le plan de Sadolet qu'une place très-secondaire. On se plaindrait aujourd'hui qu'il lui fait injure et la comprend mal. La musique, art jaloux et sensuel, se suffit à elle-même et se

passer de la parole. Pour Sadolet, elle ne doit être que l'auxiliaire de la morale. Disciple, en ce point, de Platon, il veut qu'elle mette ses entraînements puissants au service de notre instruction. Pour être acceptée, elle devra prendre un caractère sévère, religieux, et célébrer la gloire des grands hommes ou les louanges de Dieu.

L'élève de Sadolet chantera dans sa jeunesse, et abandonnera le chant dans l'âge mûr, sans pourtant cesser de se plaire à l'entendre ; ce sera le divertissement de toute sa vie.

Des connaissances plus sérieuses se joindront à ces enseignements. A l'exemple de quelques philosophes anciens, l'auteur veut qu'on aille demander à l'arithmétique, à la géométrie, non-seulement des notions pratiques, mais une préparation aux spéculations abstraites de la philosophie, à la méditation des vérités éternelles et immuables. L'étude de ces sciences accoutumera l'esprit à laisser de côté la sensation pour se renfermer en lui-même ; à chercher sous la variété des modifications ce qui est un et stable.

Sadolet ne pense pas que la diversité d'études surcharge l'intelligence. Un esprit bien fait marche vite dans cette voie ; ce n'est pas pour lui une terre étrangère, il se retrouve comme chez lui. Les noms de Bembo, d'Aléandre, d'Erasmus, de Gyraldi, des deux Pic de la Mirandole servent à justifier les assurances de l'auteur.

Il n'est pas question d'ailleurs de faire de chacune de ces sciences une étude approfondie, mais de les parcourir rapidement, d'en apprendre les éléments et les parties les plus importantes. « On connaîtra ces pays nouveaux, non comme « le pourrait faire un des habitants, mais en voyageur, de « façon à ce que, le jour où l'on y voudra retourner et s'y « établir, on n'ait plus besoin d'un guide, mais qu'on y trouve un gîte aisément. »

Une chose me frappe ici, c'est la discrétion, dans ce qu'on exige de l'élève. Le XVI^e. siècle est un peu le temps des utopies : ici nous ne trouvons pas l'idéal de l'éducation, mais l'éducation possible.

Le mérite est d'autant plus grand pour l'auteur, qu'il pouvait se laisser entraîner par l'exemple de Cicéron, traçant de l'orateur un portrait surhumain. Ainsi Rabelais dans sa bouffonne sagesse, au milieu de tant d'avis raisonnables, veut loger toute une encyclopédie dans l'esprit de son élève. Il est vrai qu'il s'adresse à l'intelligence de Gargantua, qui a sans doute, comme son corps, des proportions gigantesques. Souvent, dans les plans d'éducation de notre temps, on demande l'impossible, et plusieurs existences d'hommes suffiraient à peine pour réunir toutes les connaissances que quelques-uns prétendent entasser en quelques années. Ici la prétention est moindre, et l'on croit plus volontiers au sérieux de l'œuvre.

Mais chacune de ces études n'était que la préparation à une recherche plus importante, et comme autant de degrés qui devaient mener à la philosophie. La philosophie a été attendue, annoncée à chaque page du livre. La raison de l'enfant a grandi. Son esprit est maintenant assez mûr pour ne plus suivre une impulsion donnée, mais pour la prendre de lui-même. Dès lors il entre de plain-pied dans la philosophie. C'est elle, nous l'avons vu dès le début, qui doit animer cette vertu d'emprunt qui seule avait jusque-là dirigé les pas du jeune homme. Nous savons, en effet, quelle importance l'auteur accorde à la philosophie. Elle ne doit pas uniquement, selon lui, développer l'intelligence, mais former le cœur, régler tous les actes de l'homme et le conduire au vrai bonheur. Les anciens, Platon, Aristote, en fourniront les principes; seulement on devra rejeter résolument les commentateurs latins qui ont chargé les textes vénérés de « gloses ineptes et obscurci la pure lumière. » « La philosophie, nous dira-t-il, « servira puissamment celui qui plus tard s'engagera dans la « vie active. Mais à ceux de ses adeptes qui restent fidèles à « son culte elle offre une félicité divine. »

La philosophie est donc le dernier terme et le couronnement de cette éducation.

La dernière partie du livre est trop brève peut-être, se

bornant à des indications rapides, sans montrer assez comment il convient d'appliquer chaque précepte. Bien des questions de détails n'y sont ni traitées, ni même entrevues. C'est ainsi que l'amour de la langue latine emporte loin l'auteur et lui fait omettre jusqu'au nom de la langue maternelle.

Mais la tendance est partout bonne et saine : et la longue durée du système en a prouvé l'excellence. Dans tout le cours du livre on reconnaît la parfaite mesure et le bon sens aimable qui ont dirigé chacune des pensées et des actions de Sadolet.

Nulle exagération ; nulle emphase ; point de prétentions excessives. L'auteur sait ce que peut donner la nature humaine ; il le demande et rien au-delà : et il doit obtenir ce qu'il demande. Le défaut d'originalité que nous avons dû relever souvent chez l'écrivain, ici l'a bien servi. Dans les questions d'éducation, le succès ne s'obtient pas par les innovations aventureuses, mais par des améliorations patientes. L'inspiration, l'imagination brillante n'y trouvent pas leur emploi. L'éducation n'est que culture, et aucune culture ne se fait brusquement : mais pour récolter il faut semer long-temps d'avance, surveiller patiemment la venue de la moisson, et surtout savoir attendre.

Le livre de Sadolet est bon parce qu'il ne prétend pas faire de l'élève un petit prodige, mais un homme ; cet homme, l'auteur le sait bien, sera une créature imparfaite, mêlée de bien et de mal ; seulement le mal ira s'affaiblissant toujours, et le bien toujours grandissant, grâce aux bonnes pensées qui auront été développées dans son âme.

L'éducation ainsi dirigée sera solide parce qu'elle a deux bases excellentes, le sentiment religieux et le sentiment du devoir ; parce que, jalouse de la dignité de l'élève, elle s'attache à la développer sans cesse. Le maître pourra s'éloigner une fois sa tâche terminée ; le jeune homme aura dans le respect de lui-même, le meilleur des défenseurs. Quand on lit certains traités d'éducation, on est toujours en peine pour le temps où le précepteur ne sera plus là. Formé par mille combinaisons ingénieuses, l'élève ne saurait se passer de

sa tutelle. Ici nous n'avons pas eu seulement des leçons, mais comme une création jour par jour des bons sentiments, dans l'âme laissée à sa libre croissance.

L'œuvre de Sadolet fut accueillie des contemporains avec applaudissement. Cependant il y eut des réserves faites. Reginald Poole, ami de Sadolet et de Bembo, et qui sera plus tard le cardinal Polus, se plaignait que l'ouvrage n'eût pas un caractère assez religieux. R. Poole reprochait à Sadolet de s'arrêter trop long-temps dans les études païennes, de n'arriver pas jusqu'à la théologie : « Comment, lui dit-il, « un chrétien et un prêtre demeure-t-il ainsi à moitié de la « route? N'avons-nous pas découvert de nouvelles terres, « des ports autrefois ignorés, tandis que ceux qu'on visitait « jadis n'existent plus? L'âme aussi a trouvé des contrées nouvelles, Dieu nous a ouvert un port que les anciens n'ont « pas connu. » Et il cite à Sadolet l'exemple de Sadolet lui-même « Après avoir touché à ces terres des anciens, n'a-t-il « point passé au-delà, n'y demeurant que le temps nécessaire pour prendre les provisions du voyage? N'est-il pas « arrivé à cet asile que Dieu nous a montré, et où il vit aujourd'hui dans le calme et dans une parfaite sécurité d'esprit? »

Fréd. Frégose, archevêque de Salerne, appuyait les reproches de Polus, blâmant l'ardeur trop grande de Sadolet pour les doctrines d'Aristote. Sadolet, en effet, avait gardé le goût de ces travaux qui le charmaient sous le règne de Léon X. Mais autour de lui tout avait déjà changé, et les hommes les plus éminents de la France, de l'Italie, de l'Allemagne s'enfonçaient dans les études théologiques.

Sadolet eût été peut-être embarrassé de marquer la part exacte qu'il entendait faire aux lettres profanes et aux lettres saintes ; son traité nous a offert peu de renseignements sur ce point. Il répondit autrement aux reproches de ses amis. Nous allons le voir descendre à son tour dans la lice théologique et apporter au catholicisme menacé, le secours non plus seulement de ses exemples, mais de sa plume. A Rome déjà, dès 1525, il avait publié un commentaire sur le psaume L, fort

approuvé par Erasme : « Si Rome, disait celui-ci, nous en-
« voyait souvent de pareils livres, elle aurait meilleure ré-
« putation par le monde. »

Les malheurs de Rome, les misères et les désordres du temps, les dangers de l'Eglise, avaient fortifié le zèle de Sadolet. L'ardeur religieuse lui faisait presque oublier son ancienne vénération pour la pureté du style. « Je crains, dit-il, « d'un écrit qu'il va publier, que ces livres ne manquent d'élégance; mais peut-être est-ce là un point sans importance. » Cependant quand il annonce à Bembo qu'il va se livrer tout entier aux saintes lettres, que ces travaux conviennent mieux à son âge et à sa profession, « au moment de quitter la « voie qu'il a toujours suivie, » il paraît d'abord comme étonné de sa détermination. Ce n'est qu'avec une sorte d'embarras qu'il confie ses essais à son ami. « Je vous envoie un « volume nouveau, tout en redoutant qu'il ne puisse satisfaire « votre goût; ce n'est pas qu'il ne traite de graves questions, « mais j'ai dû nécessairement y semer bien des termes hors « d'usage. Vous connaissez les habitudes de ces compositions. »

Les intentions de l'écrivain étaient pourtant de nature à désarmer Bembo (1). Trop long-temps on avait, nous dit-il, exposé dans un style barbare les importantes vérités de la foi (2), et creusé comme un abîme entre les lettres et les études théologiques : il tentera de les réconcilier. C'est là le sens du vers que Scaliger met dans la bouche du cardinal lui-même :

Sic solus junxi cum Cicerone Deum.

Mais pour tirer les lettres saintes du sanctuaire où les tenaient enfermées quelques rares initiés, pour les faire entrer dans les préoccupations habituelles, les faire goûter aux

(1) *Ad illud do operam, uti totum argumentum ita tractem, ut vobis quoque doctissimis hominibus, qui nimium eruditas aures ad audiendum afferitis, illa possit commentatio non displicere.*

(2) *Infinita volumina eorum qui ætati nostræ propinqui omnia referserunt inconditis libris et litigiose scriptis, etc.*

esprits cultivés, Sadolet sent qu'il ne faut pas écrire un aride commentaire théologique ; ce qu'il voudrait, ce serait, en éclairant l'esprit, d'échauffer le cœur et de l'amener au bien ; de reproduire enfin ce qu'il admirait dans St.-Jean-Chrysostôme : « Non docet solum ea quæ sunt fidei in Paulo, verum
« animos quoque nostros usque eo permovet ut cum eum legimus... tum maxime probi et justî imprimisque continent
« evadamus. »

L'explication des psaumes ne lui suffit plus, il veut aborder une plus haute entreprise et commenter saint Paul (1), dont le texte était le grand champ de bataille de la polémique contemporaine. C'était là aux endroits obscurs que s'était logé Luther, c'était de là qu'il avait commencé l'attaque contre l'Eglise romaine. En expliquant saint Paul, le prélat allait chercher l'ennemi dans son fort. Son zèle est ardent, mais il a encore quelque inexpérience, et comme tous les novices, il croit faire partout des découvertes. Plus versé que lui dans ces études, le confident de ses nouveaux essais, Frégose ne partageait pas entièrement sa satisfaction et le renvoyait aux commentateurs du grand docteur.

La question était grave, en effet, grave en ce moment, grave en tous les temps. Il s'agissait de la grâce, de l'accord du libre arbitre et de la volonté divine, le grand point débattu entre les catholiques et les luthériens. Sadolet croit avoir trouvé une solution, il la voit dans une sorte d'opinion moyenne entre Pélage et saint Augustin. Pélage lui semble donner trop à l'homme, mais il pense en même temps que saint Augustin s'est laissé entraîné trop loin par la haine de l'hérésie et l'ardeur de la dispute, qu'il va aux extrêmes, à la confiscation complète de la liberté humaine. « Il ôte à notre volonté toute
« liberté et en voulant assurer la gloire de Dieu, il me paraît
« plutôt lui retrancher quelque chose que lui accorder ce
« qui lui est dû (2). »

(1) Sadol., *Commentarius in Epist. Pauli ad Roman.* Lyon-Venise, 1535.

(2) Sad., *Epist. ad Fregosium et Contarenum*, 1535.

Nous ne suivrons pas Sadolet sur ce terrain. Cependant, sans entrer dans la discussion dogmatique, et en nous arrêtant seulement à la pensée générale de l'écrivain, nous ferons remarquer que, soumis ou non à l'opinion commune, Sadolet était logique avec lui-même, et sa doctrine sur la grâce d'accord avec la conduite que nous allons bientôt le voir tenir à l'égard des protestants. Il y avait là quelque chose de moyen qui, transporté des idées dans la pratique, devait le rendre tolérant pour toutes les doctrines; quelque chose d'humain qui ne lui permettait pas de reconnaître une sorte de nécessité surnaturelle à chaque point du dogme, et qui l'obligeait, pour ne pas se démentir, à ménager ceux qui ne pensaient pas comme lui. Du reste, les opinions qu'il soutenait dans son Commentaire n'ont pas un très-grand intérêt, puisque l'auteur devait les abandonner en partie, et que, reçues avec défaveur par l'église, elles ne furent point, d'un autre côté, relevées par les dissidents, et ne servirent d'arme à personne. Ce ne sont pas les écrits polémiques du prélat, mais bien ses actes qui lui peuvent assurer une place importante dans l'histoire de la Réforme.

Sadolet avait été mal récompensé de son zèle théologique. Son livre ne porta pas les fruits qu'il en attendait. Erasme avait essayé de détourner son ami de la publication, l'avertissant avec ménagement, louant le sentiment chrétien, mais craignant que l'élégance même de la forme ne semblât à quelques-uns un obstacle à l'effet religieux. L'auteur lui-même avait éprouvé quelques craintes. Dans la dédicace de son livre à François I^{er}., tout en excusant modestement la hardiesse de l'entreprise, il ajoutait : « *Intelligebam quodcumque ego scripsissem, quamvis*
« *id pie ac religiose scriptum esset, non eos solum qui palam*
« *sunt adversarii (nam hi quidem minus pertimescendi sunt)*
« *sed socios etiam mecum ejusdem voluntatis et sententiæ*
« *malevolos aliquos interpretes meis studiis non defuturos,*
« *quo non leviter vitio nostra ætas infecta est* » (1).

(1) Sadol., *Epist.*, t. II, p. 255, édit. de Rome.

En effet, les théologiens auxquels Sadolet soumit son livre l'accueillirent mal. Quelques-uns le blâmaient de ne pas avoir respecté la version consacrée de saint Paul. A quoi l'auteur étonné répondait : qu'il avait cru bien faire en se rapprochant du texte original, pour chercher la vraie pensée de l'Apôtre, et non celle d'un traducteur infidèle. D'autres lui adressaient des reproches plus graves. L'auteur avait osé discuter l'opinion de saint Augustin, à qui l'Église reconnaissait, sur ces matières, une autorité souveraine. On accusa Sadolet de partager quelques-unes des erreurs des semi-pélagiens, et le Maître du sacré Palais (1), Badia, prononça la condamnation du livre (2).

Le coup fut rude, et rien n'en adoucit la violence (3). Aussi, dans le premier moment, ne songeant qu'à se défendre, Sadolet envoie à Lyon les censures et la réplique, réplique assez vive, à ce qu'il semble, et qui alarma ses amis de Rome. Mais son honneur se révolte, il ne peut rester sous le poids de cette condamnation. Il se plaint amèrement surtout du Maître du sacré Palais. Une lettre, qu'il adresse à son ami Fr. Bini, nous fait connaître ses chagrins et sa justification (4). « Cette prohibition de mon

(1) Le Pape, en 1526, avait promulgué une ordonnance portant que rien de nouveau ne serait imprimé, soit en latin, soit en italien, sans l'expresse permission de ce prélat (*Lettres de Negri*).

(2) L'ouvrage n'avait pas été plus heureux en France. Sadolet, dit Tiraboschi, s'adressa à la Faculté de théologie de l'Université de Paris, pour qu'elle réparât, par son approbation, l'injure faite par la condamnation de Badia (Voir Sadolet, *Epist. ad Germanum Brixium*). Deux théologiens, nommés pour l'examiner, y signalèrent des erreurs. La Faculté demanda des éclaircissements. On a même dit que le livre avait été brûlé. Tiraboschi ne le croit pas ; il renvoie à Richard Simon (*Crit. de la Biblioth. des auteurs ecclés.*, t. II, p. 29 ; Paris, 1730).

(3) On ne lui dit pas même ce que dira, plus tard, à Montaigne un autre maître du sacré Palais : « Plusieurs livres, de notre temps, de cardinaux et religieux, de très-bonne réputation, ont été censurés pour quelques « telles imperfections qui ne touchaient nullement à la réputation de l'auteur, « ni de l'œuvre en gros » (Montaigne, *Voyage en Italie*).

(4) Sadolet, *Lettres italiennes*.

« livre, si précise, si expresse, où mon nom figure, m'a
« fait souffrir jusqu'à la mort; le bruit en est allé jusqu'à
« Lyon, jusqu'à Avignon. Jamais, dans ma vie, je n'éprouvai
« pareil chagrin; je n'osais plus lever les yeux. Chacun
« devait croire que ma condamnation n'était pas l'œuvre
« d'un seul, mais un jugement public de la Cour de Rome.
« Si l'on ne voulait pas que le livre se publiât, il suffisait
« d'une prohibition générale; on pouvait le faire avec
« quelques égards, honorablement. » A l'autorité de Badia
il en oppose d'autres, celles d'hommes non moins sa-
vants, qui ont vu sa défense et qui l'ont approuvée. Il n'a
jamais repoussé les critiques, il les a demandées, il les
appelle encore (1); mais, tout en avouant son insuffi-
sance, il ne veut pas laisser ignorer ses études. Aux théo-
logiens de profession qui ont condamné l'ouvrage, aux
soutiens pédantesques de l'École, il oppose des théolo-
giens plus imposants, qu'il a feuilletés assidûment depuis
huit ans : la Bible, saint Paul, saint Augustin, saint Am-
« broise, saint Chrysostome, les colonnes de la science. »
Malgré l'envie et le mauvais vouloir que lui ont témoignés
les hommes, il ne se repent pas d'avoir écrit une œuvre,
dictée par un esprit de charité, et dont il n'a jamais at-
tendu la récompense que de Dieu seul. Quant à la viva-
cité de la réponse, si ses ennemis sont justes, ils ne le
blâmeront pas d'une légitime douleur, franchement ex-
primée.

Cette disgrâce déchira le cœur de Sadolet. Long-temps
il lui en restera comme une sorte d'inquiétude sur le ju-
gement et l'estime de ses amis; aussi le voit-on saisir avec
ardeur les moindres marques d'intérêt. Que Contarini lui
envoie des félicitations, ces assurances amicales le remplis-
sent de joie: « être aimé d'un tel homme, c'est être ap-
prouvé par lui ». Sadolet se réconciliera, plus tard, avec

(1) Nè vorrei che quel Lippomano fosse dissuasio di essequire quanto
hà cominciato, e vi priego che operiate che non sia impedito.

l'auteur de sa condamnation (1). Soumis à la décision de Rome, il fera disparaître les passages frappés par la censure ; mais en vain ses amis, en vain le Pape lui-même, le presseront de traiter un sujet nouveau. « C'est, dira-t-il, « un terrain trop dangereux et trop rempli de pièges. »

L'insuccès de sa polémique religieuse le ramène à la philosophie. Jamais il ne parlait qu'avec transport de ces « hautes et magnifiques études ». Nous le voyons, en 1535, revenu aux écrits d'Aristote, s'y reprenant avec amour, proclamant qu'il les trouve chaque jour « plus grands et plus glorieux ». La finesse d'analyse et la science profonde du philosophe provoquent, de sa part, une admiration fervente. Il lit la Métaphysique, et regrette seulement de n'avoir personne avec qui partager son ravissement. « Cette « joie de l'âme, ce plaisir que donne l'étude, ont besoin « d'être mis en commun. »

Aussi, que la philosophie soit attaquée, elle trouvera dans le prélat un vaillant champion : « Je crois, écrira-t-il, que, dans une muraille, la pierre ne tient pas plus étroitement à la pierre, ou le mur lui-même à son faite, que la philosophie ne tient à la théologie » (2).

Avec quelle ardeur ne la défend-il pas contre ceux qui prétendent trouver, dans les Livres saints, la condamnation de cette science ? Avec quel soin ne marque-t-il pas, dans ses lettres familières, la distinction que, dans l'*Hortensius*, il établissait entre la philosophie et une sagesse hu-

(1) Contarini s'interposa, le livre de Sadolet fut déclaré catholique, et la lecture permise. Mais on ordonna à Sadolet de supprimer, autant que possible, les exemplaires de la première édition, et d'en faire une autre où seraient corrigés les passages qui avaient été repris dans la première. La Préface de la deuxième édition (Lugduni, apud Seb. Gryphius, 1536-1537 : — Venise, 1536,) annonce que le livre a été revu avec grand soin par l'auteur, augmenté et changé en plusieurs passages (V. Tiraboschi, *Biblioth. Mod.*).

(2) Ailleurs il dira : « Audacter confirmare possum non quemquam in sacris litteris eruditum fore cui ignorata philosophia fuerit. »

maine qui n'est qu'adresse et savoir-faire : « solertiam caute internoscentem molestias et voluptatem , eaque adhibentem quæ opes et divitias sint allatura. » C'est à la dernière que s'appliquent, selon lui, les anathèmes divins. « Hanc refutat et aspernatur Deus adversusque eam in honorem stultitiam adducit... Artium vero liberalium et philosophiæ cognitio, in eximia parte sapientiæ statuenda est. » Et, à l'appui de son opinion, il invoque les noms les plus glorieux du christianisme, les Basile, les Chrysostome, etc., qui se sont formés à cette école.

Quelques-uns des Pères de l'Église, après avoir passé par les études humaines, les rejetaient ensuite avec dédain, avec une colère plus forte, je crois, dans l'expression que dans la pensée, comme s'ils ne pouvaient leur pardonner les services mêmes qu'elles leur avaient rendus, comme s'ils avaient voulu se délivrer de la reconnaissance. Sadolet ne veut pas sacrifier l'une de ses admirations. « Vous préférez « étudier l'hébreu, dit-il à Frégose, et moi le grec; mais « tous deux nous tendons au même but. Cependant il y a « entre nous un désaccord. En vous donnant aux lettres « sacrées, vous avez rejeté tout le reste. Pour moi, tout « en marchant à grands pas dans cette voie, je veux arriver « préparé par d'autres travaux encore... Quand nous nous « exerçons au service de Dieu, il ne nous faut dédaigner « aucun des secours extérieurs qui ne sont pas contraires à « la connaissance de Dieu. » « Sans la philosophie, ajoute-t-il, on peut croire et persuader aux autres qu'il existe un « Dieu, on ne peut pas le savoir » (1).

C'est dans ces dispositions qu'il achève, en l'honneur de la science qu'il aime et veut glorifier, ce livre d'*Hortensius* que nous avons essayé d'analyser, œuvre incomplète, sans doute, et dans laquelle nous avons dû constater le sentiment et le besoin plutôt que la connaissance de la philosophie, mais où

(1) Sadol., *Epist. XVII*, lib. V : persuaderi potest et existimari esse Deum, sciri autem nequaquam.

l'auteur avait mis toute son âme. L'ardeur de Sadolet pour les lettres ne s'était pas ralentie. L'académicien reparaisait souvent dans le prélat, soit qu'il s'intéressât aux progrès littéraires d'un évêque, ou qu'il envoyât à Bembo des consultations grammaticales (1), ou qu'il accueillit avec transport les adeptes les plus inconnus du culte Cicéronien.

Ainsi s'écoulaient les années. Sadolet n'avait quitté sa retraite que deux fois. La première, il allait à Lyon saluer le roi François I^{er}. ; sa réputation de lettré et de saint évêque l'avait précédé, aussi le roi le reçut avec honneur et voulut même l'attacher à sa personne. La correspondance du Prélat avec le chancelier Duprat présente souvent des allusions à ces offres, à ces espérances, et témoignent éloquemment de la droiture et de l'élévation de son âme. Prêt à se dévouer au service du Roi, si la gloire du prince est en jeu, s'il s'agit de quelque grand intérêt, il excepte toujours les voies tortueuses et les affaires dont la conscience pourrait s'inquiéter.

Cette entrevue du reste lui a laissé une impression profonde, une admiration dont l'accent vrai nous frappe au milieu des exagérations habituelles de ses lettres. Je la remarque, parce qu'il est intéressant de constater la fascination irrésistible que le brillant et chevaleresque souverain exerçait sur toutes les imaginations italiennes. C'est ainsi que Benvenuto Cellini ne parle de lui qu'avec passion. Sadolet fut conquis également. Les qualités du prince le charment et l'étonnent à la fois ; il admire cette instruction si variée au milieu d'une vie agitée ; cette conversation brillante qui touche à tous les sujets, qui traite avec un charme égal, de guerre et de politique, d'his-

(1) « Is (Ravennas) post discessum nostrum tantus effectus est in omni
« genere doctrinæ ac præsertim in hac ratione ornandæ excolendæque ora-
« tionis ut illius sermone ac stylo quicquam vix fieri possit elegantius.—
« Primum a te petam ut de illis pronominiibus quæ sunt *hic, iste, ille*, tam
« diligentem discriminis inter illa et tam severam rationem ne exquiras, quæ
« ab optimis auctoribus ipsoque imprimis Cicerone quæsitæ non est.... nam
« et *hunc* pro *isto*, etc., sine delectu et religione ulla usurpat. » Puis vien-
nent de nombreux exemples de Cicéron. *Lettre à Bembo*, 1532.—Tiraboschi.

toire et de géographie, de beaux-arts et de chasse; cette facilité séduisante unie à une grâce et à une hauteur toute royale (1). On ne sait lequel l'emporte du dévouement du sujet ou de la reconnaissance du savant envers le glorieux protecteur des lettres. N'osant exprimer sa tendresse au maître, il la confie à l'un des courtisans, au cardinal Jean de Lorraine : « Je ne sais comment votre image à tous et surtout « celle du roi et la vôtre m'ont suivi depuis mon départ et « restent aujourd'hui encore gravées dans mon souvenir. Ce « qui me ravit surtout, c'est la politesse qui chez vous accom- « pagne et relève la puissance (2). » On voit qu'il a compris la supériorité de ces brillants esprits, amis des belles études, à la fois savants et hommes d'état, comme les Dubellay, formés par les lettres et les grandes affaires et qui n'avaient pas recherché le savoir pour lui-même, mais pour se préparer à l'action, « comme un outil de merveilleux service aux per- « sonnes élevées en tel degré de fortune... bien plus fier de « prêter les mains à conduire une guerre, à commander un « peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation « étrangère, qu'à dresser un argument dialectique (3). »

Un an plus tard, l'arrivée du pape Clément, à Marseille, décidait Sadolet à un nouveau voyage. Il en rapporta quelques grâces pour son neveu et pour lui-même, mais aussi bien des regrets. Avec ses amis d'autrefois, il avait retrouvé pour un instant les savants entretiens et les joies de l'intimité. La séparation fut douloureuse. Au retour, ses lettres sont pleines d'effusion. Il semble en effet que dans la solitude, la tendresse se recueille, se replie sur elle-même; si les cœurs durs y deviennent misanthropes, les âmes douces s'y fondent, y deviennent plus délicatement aimantes, et leur affection trop contenue a besoin de s'épancher. Perdu parmi des étrangers, comme on aime moins fréquemment, on sait aussi mieux

(1) Sad., *Opera*, t. III, p. 379.

(2) Sad., *Lett.* XVI, lib. VI.

(3) Montaigne, *Essais*, liv. I, ch. xxv.

aimer. Sadolet sentait vivement l'amitié : « J'ai toujours ,
« disait-il , placé toute la joie de ma vie dans l'affection des
« hommes bons et savants. » Et il s'était plu à cultiver encore
ce sentiment , à y mettre tous les aimables raffinements que
lui enseignaient ses livres.

L'amitié lui a inspiré quelques traits heureux. « Ce n'est
« pas assez de donner à ses amis son cœur et sa maison , qui
« sont choses communes ; il faut donner sa vie. » Quand ils
lui racontent leurs entretiens : « Il me semble , dit-il , que
« j'y étais avec vous. » N'est-ce pas le mot de Lafontaine ?

Vous y croirez être vous-même.

« Qu'importe , ajoute-t-il , d'être heureux de son propre
« bonheur ou de celui d'un ami. A mon gré , il y a plus
« de plaisir à ressentir la joie de ses amis que la sienne
« propre : *Gaudere gaudium amicorum quam suum.* » Ses
lettres italiennes nous offrent un témoignage touchant de
la manière dont il comprenait l'affection. Mgr. de Jesi l'avait
nommé son héritier ; l'héritage était plus onéreux qu'utile. « Je
« n'en ai retiré , dit Sadolet , que la douleur de perdre un
« ami , et quelque bien à moi qui a disparu lors de sa mort. »
Cependant il veut faire honneur au legs qu'il a reçu et il l'ac-
cepte simplement , consacrant le peu d'argent dont il peut
disposer à faire élever au mort un monument digne de sa mé-
moire , un tombeau de marbre avec quelques figures ; et
comme il ne peut lui-même surveiller le travail , avec quelle
sollicitude ne confie-t-il pas ce soin à ses amis de Rome !
Comme il pleure ceux qu'il a perdus , employant à leur éloge
les phrases les plus émues de Cicéron , ensevelissant ses morts
dans ses plus chers souvenirs !

Les amitiés de Sadolet sont de celles qui honorent ; escorté
par elles , un homme peut se présenter avec confiance devant
la postérité. On y retrouve les gloires les plus pures et les
les plus éclatantes du temps , Bembo , Frégose , Giberti ,
Polus , Contarini , etc... Tout mérite et toute science appe-
laient son affection ; faisant les premières avances avec les

phrases les plus caressantes, si on lui témoignait quelque désir de l'aimer, il se livrait aussitôt avec une entière effusion.

Aussi, loin de ceux qu'il aime, la solitude tant désirée lui semblait parfois trop absolue. Il avait laissé de son cœur en maint endroit de l'Italie; à Padoue, à Rome, à Vérone, partout où se rencontre quelque savant avec lequel il ne peut plus échanger que des livres. On sent quelque chose de mélancolique dans cette pensée toujours tournée vers la patrie; et dans ce demi exil volontaire, un regret calme et doux qui perce de temps en temps dans sa correspondance. Frégose et Bembo vont passer quelques jours ensemble. « Je suis heureux ici, leur dit-il, mais quand je pense aux fruits aimables que va porter votre réunion, il me semble que je suis banni. Vous faites, mes amis, que je sens parfois le regret de Rome. »

Ailleurs l'expression est plus douloureuse, ou bien comme ici elle éclate en ardentes paroles: « Oh! si nous étions réunis, Dieu immortel, quels plaisirs, quelles joies nous goûterions! Quelle communion d'études, quel échange de tendresse, quel essor d'intelligence! Comme nous enterions du même pas dans ces belles et saintes retraites de la philosophie! »

Ces liens allaient bientôt se renouer. Un nouveau pape venait de monter sur le trône de saint Pierre. Les Romains avaient salué son avènement avec transport. « Le Pape, dit Benvenuto Cellini, à travers l'auréole de ses vêtements pontificaux et de sa belle vieillesse, me semblait presque une divinité » (1).

Paul III justifiait l'enthousiasme de Rome. La Cour pontificale se réforma sous son règne. Il ne donna pas le mouvement, mais l'aida par son exemple et par le choix de ses conseillers. Si, plus tard, il sortit de la voie religieuse dans laquelle il avait paru d'abord entrer d'un pas ferme, du moins il resta toujours un grand prince, avec de grandes

(1) Benvenuto Cellini, *Mémoires*.

qualités, de grandes manières, quelque chose de haut dans l'esprit, sans aucune des faiblesses qui avaient compromis l'autorité de Clément VII. Trois mérites chez le nouveau pontife devaient gagner la tendresse et le dévouement de Sadolet : Il était Romain ; et, depuis Adrien VI, Sadolet redoutait les papes étrangers : Il aimait le beau langage ; élève de Pomponius Lætus, il s'exprimait volontiers en latin, et le parlait avec élégance, attentif au choix de ses paroles par scrupule d'érudit et prudence d'homme d'État. Enfin, il paraissait désirer la réforme.

Jusqu'à lui, malgré les instances de plusieurs princes chrétiens, les papes avaient hésité à convoquer un concile ; ils semblaient redouter ces assemblées, comme nos rois les États-Généraux. Clément VII, surtout, n'en entendait parler qu'avec effroi. Paul III, sans engagement avec les princes, assis légitimement sur le trône pontifical, n'éprouvait pas les terreurs de son prédécesseur. Cardinal, il avait soutenu la nécessité du concile, « ce qui facilita son élection, dit « Pallavicini, et lui assura les suffrages des cardinaux de la « faction impériale (1). » Pontife, il se hâta, dans le premier consistoire (17 oct.) de proclamer hautement l'opinion qu'il avait exprimée naguère. En même temps, les membres de la cour romaine furent expressément invités par lui, à travailler au redressement des abus, à donner les premiers l'exemple. Mais avant de rassembler le concile, Paul III désirait entendre les voix les plus respectées du monde chrétien, savoir par elles ce qui demandait une réforme et ce qu'il convenait de conserver. Six hommes furent donc choisis, les plus illustres par le savoir, la prudence, l'intégrité, et qui, venus des contrées les plus diverses, devaient connaître les besoins de chaque pays. C'étaient Contarini, Poole, Giberto, Caraffa,

(1) Inter articulos quos cardinales jurejurando observandos decreverant a Pontifice futuro is erat : ut electus concilium œcumenicum intra annum convocaret. — Ant. Pagi in *Brev. Gest. Pontific. Rom.*, t. VI, Sad. *Epist.*, t. IV, p. 53.

Frédéric Frégose et Sadolet. Sadolet, du fond de son diocèse, attirait encore les regards. Nul prélat n'était plus considéré dans l'Europe chrétienne. Un neveu du pape, A. Farnèse, recevant avec respect les remontrances un peu sévères de l'Evêque, lui assurait qu'il l'avait toujours entendu nommer le premier, chaque fois qu'il était question des plus beaux et des plus grands esprits du temps. « Vous seul, lui disait le précepteur du jeune cardinal, par votre science, par la pureté de vos mœurs, la gloire de votre nom, pouviez donner aux conseils une telle autorité. (1) »

Pendant Sadolet obéit à regret à la volonté du pape. Non-seulement il souffrait de renoncer à la paisible existence de son évêché, mais au moment de voir pratiquer les réformes qu'il avait tant désirées, il doutait de l'efficacité d'un concile. Autrefois aucun moyen ne lui semblait plus puissant pour corriger les égarements et amener une réconciliation. Mais l'insuccès des tentatives, plus ou moins sérieuses, qui avaient été faites, avaient pu détruire la plus robuste confiance. « La République chrétienne, écrivait-il en 1535, est « dans un tel état, qu'à moins d'un miracle tout va tomber « en ruines. Que peuvent les remèdes? Le pape ne saurait « lutter seul contre tant d'obstacles; la tête est bonne, mais « le corps est malade. C'est le temps qui a produit cette « douloureuse situation, c'est du temps qu'il faut attendre « le secours. Le salut ne peut venir que par des améliorations « successives. »

Il partit donc assez tristement; un peu consolé, sur la route, par les vieux amis qu'il retrouvait, ou par les amitiés nouvelles que lui avait faites sa réputation. Arrivé à Rome, de concert avec les prélats que nous avons nommés plus haut, et avec Cortese, Aléandre et Badia, son ancien adversaire aujourd'hui réconcilié, il travaillait à rédiger un projet de réformes ecclésiastiques, quand le Pape le désigna pour de nouveaux honneurs.

(1) Sadol. *Epist.* 5, lib. 9. *Epist.* 6., lib. 9.

Paul III ne consultait personne sur les choix par lesquels il remplissait le sacré collège, et sans considérer comme ses prédécesseurs la puissance ou la richesse, il aimait à s'entourer des personnages les plus considérables. Le nom des élus de Paul III sera pour sa mémoire un éternel honneur. Le 18 décembre 1536, vint le tour de Sadolet. Nommé cardinal sans s'y attendre et sans le désirer, prévenu seulement, dans la nuit qui précéda la séance, par une missive du Pape, il fut en proie à une terrible perplexité. Sa première pensée fut pour un refus, comme au jour où Léon X l'avait appelé à l'épiscopat. Les scrupules étaient les mêmes, seulement la tâche était plus lourde encore. Accepter, c'était se démentir : n'avait-il pas en mille occasions protesté de son goût pour la médiocrité? N'avait-il pas mis, pour condition à son départ de Carpentras, qu'il pourrait retourner « sans augmentation d'honneurs. » « Combien de fois n'aurait-il pas à regretter des jouissances vraies et pures, « quittées pour une vaine gloire, pleine de troubles et « d'ennuis ! »

Aussi chercha-t-il d'abord une excuse ; déjà même il avait composé une lettre au Pape. Mais Sadolet n'était pas l'homme des fortes résolutions. Trancher seul une si grave question, il ne l'osa pas, et ses amis furent consultés. La réponse ne pouvait être douteuse. On lui fit entendre que c'était résister à Dieu qui l'appelait ; on lui parla de devoir et de dévouement ; on alarma sa conscience. Combien de sacrifices n'avait-il pas déjà faits à l'amour du repos ? Il accepta donc, en témoignant au Pape et à toute la famille Farnèse la plus profonde reconnaissance.

Toutefois il gardait encore quelque inquiétude, et la lettre où il annonce à Bembo sa nomination, en semble toute troublée. « Je vous supplie, mon bien cher Bembo, ne cessez « pas de m'aimer. Je sens que je dois valoir moins à vos « yeux. Je le sens, et il doit en être ainsi. Mais la faute n'en « est pas à moi. Accusez-en la fortune qui m'a jeté dans un « passage et des écueils d'où je ne pouvais sortir qu'en sa-

« criant ma réputation de bon sens ou ma liberté. » « Mon consentement a été surpris, » répète-t-il plusieurs fois.

Cependant, les scrupules de Sadolet durent être apaisés quand il put entendre l'universel applaudissement. Le doge de Venise et le Sénat lui-même lui adressaient des félicitations ; et Bembo, empressé de calmer cette conscience délicate, lui prouvait qu'en acceptant une dignité nouvelle, il n'avait pas démenti sa vie.

CHAPITRE V.

SADOLET ET LA RÉFORME.

Mort de Sadolet.

Après les hésitations des premiers jours, Sadolet, étonné d'abord et presque affligé de son élévation, avait enfin conçu de plus viriles pensées. « Je veux désormais, écrivait-il, mettre
« mon zèle, mon activité, mon crédit même, si j'ose en
« parler, au service des intérêts publics, et imiter en cela les
« anciens, ces saints personnages qui ont su conquérir par
« une semblable conduite la gloire humaine et la gloire di-
« vine. Mes jours et mes nuits seront tout à la pensée de réunir
« en un seul corps, ce monde divisé par les discordes et les
« haines. »

Telle, en effet, sera désormais l'ambition de Sadolet. Défenseur officiel du Catholicisme, il tentera de réaliser la pensée persévérante de sa vie entière, le rétablissement de la paix, et parmi les princes, et dans les consciences troublées par les dissentiments religieux. Suivons-le d'abord dans ce qui touche à la religion.

Nous l'avons vu autrefois, au temps de Léon X, attristé des

désordres du clergé, fuir la contagion et donner lui-même l'exemple d'une pieuse réforme. Puis, quand la conscience des peuples s'émut à l'appel de Luther et qu'il s'éleva des protestations éclatantes contre les scandales, nous l'avons vu s'alarmer et demander que la dureté des réclamations n'empêchât point de les examiner et d'y faire droit. Lui-même, dans un tout autre esprit que les dissidents, laissait échapper des plaintes analogues. Il songeait même à les exposer dans un important ouvrage, où il voulait, nous a dit Negri : « *cri-
« vellar quella repubblica, non della Chiesa, ma di preti.* » Quand, sous Adrien VI, le pouvoir pontifical sembla se disposer à faire disparaître les abus, nous avons vu Sadolet, partisan des réformes salutaires, blâmer un zèle malhabile, qui pouvait en compromettre le succès. Enfin, on sait avec quelle ardeur il applaudissait aux intentions annoncées par Clément VII.

Maintenant il ne sera plus forcé de se borner à des conseils stériles, à des vœux plus ou moins timidement exprimés, il pourra pratiquer pour son propre compte, ce qu'il croit être le devoir des représentants de l'Église; c'est-à-dire, aider de ses efforts infatigables le pouvoir pontifical s'il marche fermement dans ses voies; le suppléer autant qu'il dépendra de lui, si ce pouvoir s'oublie dans les préoccupations mondaines; enfin, il représentera, fût-il seul, dans le sacré collège, le véritable esprit du christianisme, dans la lutte engagée contre l'hérésie.

Pour arriver à son but, Sadolet ne croit qu'à l'efficacité de deux moyens; au-dedans, la réforme; au-dehors, la douceur à l'égard des dissidents.

Le luthéranisme avait été une protestation ardente contre les abus. C'est sur ce terrain qu'il faut l'attaquer. Que l'Église porte hardiment la main sur tout ce qui prête aux accusations, qu'elle ne craigne pas d'avouer les fautes de ses serviteurs, qu'elle désarme en les supprimant les griefs de l'hérésie; et alors, rajeunie et retremmée, elle pourra se présenter sans crainte au-devant de ses ennemis. Sadolet

comprend que c'est là le vrai moyen de gagner les peuples : que la multitude ne se passionne pas pour les subtilités théologiques ; qu'on se trouve en présence d'un mouvement moral avant tout, et qu'en satisfaisant les consciences on aura bon marché des passions.

Mais dans quelles limites devra se renfermer la réforme ? Quelles étaient les corrections que Sadolet croyait nécessaires ? Nous pouvons interroger sur ce point les actes mêmes de la commission à laquelle il avait été appelé par Paul III (1).

Le Pape avait recommandé à ses commissaires dans les termes les plus énergiques, d'étudier avec soin les maux dont souffrait l'Église et de les lui exposer sans ménagement pour lui-même ou pour aucun autre. Il leur avait enjoint en même temps de garder le silence sur l'objet de leurs travaux, sous peine d'excommunication.

Après cinq mois de délibération, les prélats remirent au Pape un rapport dans lequel, fidèles à ses injonctions, tout en respectant les personnes et les droits acquis, ils signalaient avec une fermeté courageuse et loyale les erreurs du pouvoir ecclésiastique, et indiquaient en même temps les remèdes qui leur paraissaient applicables.

Ils commençaient par rendre respectueusement hommage aux bonnes intentions et aux promesses du Saint-Père. « Votre Sainteté, disaient les Prélats, a compris que le mal vient de quelques-uns de ses prédécesseurs qui, s'entourant de conseillers indignes, s'étaient laissé persuader que le souverain Pontife peut disposer de tout : que sa volonté est sa règle unique. De là, sont nés des abus, dont le bruit est parvenu jusque chez les infidèles : qui religionem christianorum ob hanc causam derident adeo ut per nos, per nos, inquit, nomen Christi blasphemetur inter gentes. » Animé d'intentions bien différentes, Paul III

(1) Consilium delectorum Cardinalium et aliorum Prælatorum de emendanda Ecclesia, S. D. N. D. Paulo III ipso jubente conscriptum et exhibitum. — V. Wolf, *Lect. memorab.*, p. 399. — *Ibid.*, p. 693.

songe à frapper le mal dans ses racines. « Il prétend être le
« dispensateur et non le maître des grâces de l'Eglise : decre-
« visti nolle quod non liceat ; nec vis posse quod non debes. »

Puis protestant qu'ils ne toucheront pas à ce qui concerne le prince temporel, mais seulement le Pontife et l'Evêque de Rome, ils commençaient par recommander la stricte observation des lois établies, et proscrire la simonie. « Ne
« liceat pontifici et Christi vicario, in usu potestatis clavium a
« Christo ei collata, lucrum aliquod comparare. Hoc etiam a
« Christo mandatum : gratis accepistis, gratis date. » Cette règle, il faudrait l'appliquer aussi aux légats et aux nonces.

La liste des abus signalés était longue; nous nous contenterons d'indiquer les principaux.

Les prélats se plaignaient que l'ordination des clercs fût faite légèrement, sans examen, que la plupart des choix fussent indignes du sacerdoce, que, dans la collation ou la cession des bénéfices, on se préoccupât des intérêts des élus et non des intérêts de la religion. Ils demandaient qu'il ne fût pas permis de disposer, par testament, des biens des églises; ni d'instituer, sous le nom de coadjuteurs, de véritables héritiers, de manière à faire du bien commun des fidèles, le patrimoine de quelques-uns. — Qu'il fût interdit de réunir sur une seule tête, des fonctions incompatibles comme celles d'évêque et de cardinal; qu'il fût défendu aux cardinaux de solliciter des évêchés auprès des princes et des rois, et de se mettre ainsi dans leur dépendance; — enfin, que le Pape les retint près de lui, en leur assignant un revenu suffisant pour soutenir l'honneur de leur titre.

Il faudrait encore, disaient les prélats, obliger les évêques et les curés à la résidence, et prévenir les empiètements de la Daterie et de la Pénitencerie sur la juridiction ordinaire des évêques. — Il conviendrait de ramener les ordres religieux à leurs antiques observances. Ici le rapport proposait un remède héroïque, radical, la suppression des monastères existants; mais une suppression lente et sage, par voie d'extinction :
« Non ut alicui fiat injuria, sed prohibendo ne novos possint

« *admittere.* » On leur substituerait des maisons nouvelles plus fidèles aux règles monastiques.

Il semble que les adversaires de Rome auraient dû voir dans cette partie du rapport comme autant de concessions faites à leurs réclamations. Mais il était d'autres articles qui devaient les inquiéter. Les prélats déclaraient que dans plusieurs écoles on enseignait l'impiété; ils désiraient qu'on enjoignît aux maîtres, d'être plus prudents à l'avenir, et de donner à leurs élèves une direction religieuse. — Qu'on défendît les disputes publiques sur la théologie. — Qu'on invitât les princes à ne pas laisser imprimer indifféremment toute sorte d'écrits. Les Colloques d'Érasme étaient l'objet d'une interdiction spéciale.

D'autres questions encore avaient attiré l'attention des commissaires; c'est ainsi qu'ils donnaient de sages conseils sur l'usage des dispenses, sur la distribution des indulgences (1) et sur la conduite que devait tenir dans Rome même le pouvoir pontifical. L'honneur de la papauté leur paraissait intéressé à réprimer certains scandales des mœurs romaines, et surtout à terminer par tous les moyens possibles, les inimitiés qui divisaient les citoyens. Ils exprimaient le vœu que, pour mieux marquer sa sollicitude à cet égard, le Pape confiât cette pacifique mission à quelques-uns des cardinaux eux-mêmes. Le rapport se terminait par l'expression des espérances publiques : « *Te speramus electum ut nomen Christi « oblitum a gentibus et a nobis clericis restituas... amoveas- « que a nobis iram et ultionem eam quam meremur, jam « paratam, jam cervicibus nostris imminentem.* »

Tel était le projet auquel Sadolet avait apposé sa signature. Ce qu'il demandait, c'était la réorganisation complète, la réforme de l'Église dans son chef et dans ses membres.

De bons esprits espéraient beaucoup de la commission instituée par Paul III. Un allemand écrivait : « *Affirmo tibi*

(1) V. *ibid.* « *De quæstuariis sancti Spiritus et Antonii qui agricolas decipiunt et innumeris implicant superstitionibus.* »

« correctionem fore a capite usque ad membra; imo a se
« ipso incipiet correctionem Pontifex invitis etiam episcopis
« aliquis: Pontificem suum ultro sequentur cardinales presby-
« teri quos hodie Italia habet in omni eruditionis genere
« excellentissimos, qui cum antiquis Ecclesiæ doctoribus
« certare possint (1). » L'auteur de la lettre voyait déjà
l'exemple des chefs gagner tout le clergé. Il y avait, dans les
termes mêmes que nous venons de citer, un bel éloge pour
Sadolet et ses collègues. Mais leur œuvre devait trouver
ailleurs un accueil bien différent. Lorsqu'elle fut commu-
niquée par le pape au sacré collège, le cardinal Schomberg
combattit vivement les conclusions du rapport, et soutint
que la situation présente ne permettait pas de pareils chan-
gements. En vain le cardinal Caraffa insista sur la nécessité
des réformes et déclara qu'on ne pouvait les négliger sans
grand péril, sa voix ne fut pas écoutée. Une partie des
catholiques se plaignait qu'on fournit des armes à la révolte
en publiant, comme dit Pallavicini: « nella reformazione la
presente diformazione. » Les protestants, de leur côté, atta-
quèrent vivement le projet des cardinaux (2), qui ne pouvait
déjà plus les satisfaire. En effet, quand une fois l'esprit
humain a goûté de la liberté, on le ramène difficilement à
l'obéissance, dût-il se soumettre à un pouvoir honnête et
irréprochable. Or, Sadolet et ses collègues prétendaient ré-
former l'Eglise, mais non pas amoindrir son autorité. Ils ne
songeaient nullement à l'affranchissement absolu des esprits,
et laissaient au contraire à la papauté la pleine et entière
domination des âmes. Seulement, Sadolet demandait que,
cette domination fût toujours douce et conciliante, et que
rejetant loin d'elle les armes des princes temporels, l'Eglise

(1) Shelhorn. *Aman. Acad.*, t. VII, p. 271. *Georg. Wicelii Presbyt. con-questio de calamit. in presenti rerum Christ. statu.* 1537.

(2) Schomberg, lui-même, à ce que l'on croit, l'avait fait parvenir à ses compatriotes pour leur prouver que la cour romaine s'occupait du redressement des abus. Sturm publia le rapport avec des notes critiques.

ne l'exercât que par la charité, la patience, et la démonstration calme de la vérité. Rallier ainsi les dissidents était, aux yeux du cardinal la seconde et la plus belle partie de la tâche qui lui était imposée. Que ce soit là aussi son plus grand titre de gloire !

La réforme avait protesté par la violence. C'était par la violence que beaucoup de catholiques se préparaient à lui répondre. La plupart des membres de la cour romaine penchaient vers les répressions rigoureuses. Un parti nouveau s'était formé, absolu, inflexible ; le parti du catholicisme militant qui refusait toute concession, toute transaction, et exigeait une soumission complète ou bien une séparation éclatante. Prêt à soutenir ses doctrines par des moyens énergiques, il voulait retrancher violemment de l'Eglise « les membres malades », et avec ce qui resterait sain et uni, avec ce catholicisme renouvelé, resserré, ramassant toutes ses forces, revenir hardiment à la conquête de ce qu'avait perdu l'Eglise. Tel était l'esprit du mémoire remis par Campeggio, en 1530, à l'empereur Charles V, pour la répression de l'hérésie, et dans lequel on lisait : « que si quelques-uns persévèrent « obstinément dans cette voie diabolique, Sa Majesté pourra « mettre la main au fer et à la flamme, et extirper jusqu'en « ses racines cette plante malfaisante et vénéneuse ;... que « l'on doit procéder contre les dissidents comme on l'avait fait « contre les Maures en Espagne » (1).

Autre était la pensée de Sadolet ; de pareils moyens répugnaient trop à son âme. N'avait-il pas dit autrefois : « Je ne comprends pas qu'un prêtre puisse haïr ? » N'avait-il pas traduit cette pensée de mille façons dans ses écrits ? Quand Zwingle tombe frappé sur un champ de bataille, il regrette d'avoir à se réjouir de sa mort. Il voudrait pouvoir pleurer OEcolampade. Aussi désire-t-il gagner, convertir l'hérésie, et non la vaincre.

Sadolet veut fermement le maintien de l'orthodoxie et

(1) Ranke, *Hist. de la papauté*, t. I.

de la suprématie pontificale (1), mais il désire aussi qu'on facilite le retour aux dissidents. Ce qu'il redoute le plus au monde, ce sont les mesures qui rendraient la division manifeste et détruiraient à jamais tout espoir de réunion. Il se refuse à croire qu'il puisse y avoir deux peuples dans le christianisme. Au moment où la question religieuse va séparer le monde en deux grandes ligues, où Rome cessera d'être la métropole de l'Univers, Sadolet désire éviter à tout prix un si grand scandale; il voudrait que l'Eglise restât la mère commune, et non la reine belliqueuse de la moitié du monde chrétien. Il croit encore et croira toujours à la possibilité d'une conciliation.

Ce pacifique apostolat remplira ses derniers jours. Avec une charité sans cesse en éveil, et sans que son âme naturellement fière soit arrêtée par la crainte des refus, il ira lui-même au-devant des hérétiques, au-devant de leurs chefs, de tous ceux au moins qu'il croit honnêtes et convaincus. Il leur adressera des lettres flatteuses, « honorifice et comiter », pour les séduire et les désarmer, « plures hoc genere officii comprehendere ac mollire contendam. » Peut-être ainsi pourra-t-il les engager à une égale modération et amener insensiblement la paix générale (2).

Pour gagner une âme à la foi catholique, le prélat fera bon marché de son titre : « Je conserve, disait-il, ma dignité vis-à-vis des hommes ; mais je suis prêt à la sacrifier quand la religion est en cause. Ainsi faisait David songeant à Dieu, non à son rang (3). »

Mais le zèle de Sadolet devait échouer auprès des deux partis. Les protestants ne se laissèrent point ébranler. « Sadolet pense peut-être, écrivait Mélanchton, qu'au moyen d'une lettre envoyée en Allemagne, il pourra, comme avec

(1) Sad. *Epist.* — Utinam tam mores nostri probati essent hominibus, quam est pontificis potestas, sine ulla dubitatione, maxima.

(2) Sadol. *Epist.* III, lib. XI.

(3) Sadol. *Epist.* XVII, lib. XI.

« la lyre d'Orphée, déterminer, et moi qui suis trop facile, »
« et tous mes compatriotes à désertar la cause que nous »
« soutenons (3). » Les catholiques repoussaient également les efforts de Sadolet. Ces lettres écrites dans l'effusion de son cœur, on s'en effrayait, on feignait de s'en indigner. On blâmait ses relations avec les dissidents : on l'accusait de sympathie pour l'hérésie ; on mettait en doute son orthodoxie. Nous le voyons, en 1536, remercier un patricien de Venise, Antoine Soriani, d'avoir pris son parti contre de semblables insinuations. Sadolet lui-même se défendait sans colère. « La »
« pensée d'écrire à cet homme était sage, à mon avis, sainte »
« du moins et pieuse à coup sûr. Je n'ai voulu que le disposer »
« à m'écouter. Si j'avais réussi, j'aurais fait un grand bien »
« à la cause chrétienne. Pourquoi blâmer si violemment ma »
« lettre (2) ? »

Mais la bonté de Sadolet ne suffisait pas à désarmer ses adversaires. Aucun accord n'était possible entre lui et le parti du catholicisme absolu. Les hommes de ce parti devaient l'accuser de mollesse, tandis qu'il blâmait l'âpreté de leur zèle et leur intolérance. Il ne souhaite que la paix : ceux-ci appellent de tous leurs vœux la guerre pour obtenir un triomphe de vive force. Sadolet serait désolé de n'avoir plus de relations avec l'Allemagne. Les catholiques exaltés veulent « rompre tout pacte avec l'impiété », et aimeraient mieux renoncer à une part de l'Europe que de la retenir par faiblesse ou d'y garder une autorité amoindrie. L'un enfin voit dans un concile un moyen de tout réunir, les autres un moyen de mieux marquer la division.

Sadolet se retrouvait en présence des hommes auxquels il attribuait autrefois le mauvais succès de son commentaire sur saint Paul. Alors il se plaignait amèrement de certains théologiens qui croyaient en avoir plus appris à Paris en six ans d'études scholastiques, que d'autres en bien des années de

(1) Melanchton. *Epist.*, col. 752-753.

(2) Sadol. *Epist.* XVII. lib. XI.

commerce familial avec les Pères de l'Église. Il revient encore à eux dans une lettre franche et loyale qu'il écrivait au Pape en 1537, et dans laquelle il mettait le Pontife en garde contre les nouveaux alliés qui s'offraient à l'Église, « Si Sa Sainteté pense que la religion doive être sauvée par le secours des théologiens qui ne connaissent que les nouveaux docteurs, elle peut m'en croire, nous sortirons du concile avec des divisions plus profondes et des hérésies plus multipliées. »

Les intentions du prélat rencontraient donc de toutes parts d'invincibles obstacles. Ce n'est pas au début des luttes que la sagesse peut être couronnée de succès. Il y a comme une sorte de fatalité pour les passions humaines ; dès qu'elles ont paru, il faut qu'elles aient leur développement. Rien ne semble assez puissant pour les arrêter dans leur germe, la modération moins peut-être que tout autre moyen. Le progrès en ce monde se fait par secousses, comme si des forces violentes qui tour à tour se dominant emportaient l'humanité. On dirait que, semblable à « ces animaux vigoureux et bondissants », dont parle Bossuet, elle est condamnée à n'avancer que « par vives et impétueuses saillies », sans souci de ceux qui lui crient d'arrêter. Quand les partis se sont éprouvés, quand ils ont appris dans le combat à se rendre justice et que, les haines satisfaites, la lassitude commence à s'emparer de tous, alors les opinions conciliatrices ont quelque chance de se faire écouter. Mais au moment dont nous parlons, la guerre n'était pas encore franchement déclarée. Il était trop tôt peut-être pour faire entendre des paroles de paix.

Cependant le rôle de Sadolet n'en est pas moins beau ni moins honorable. Au milieu de tant de colères déchainées, quand les intérêts humains se mêlent aux passions religieuses, les corrompent et les font plus terribles, combien est touchant le spectacle d'une âme honnête, uniquement préoccupée de la religion, croyant à la puissance de la douceur, voulant persuader et non contraindre, attristée, non désespérée de son impuissance !

En effet, les déceptions le faisaient souffrir, mais ne le détournèrent pas de sa route. Ni l'insuccès ne pouvait l'arrêter, ni la calomnie décourager son insistance charitable. Vivement attaqué pour avoir conseillé l'indulgence, et cru aux salutaires effets de l'humanité, il ne voulait voir chez ceux qui le blâmaient que « le zèle de la foi et non la malveillance. » Sans se décourager, il continuait sa propagande catholique et entretenait avec l'Allemagne d'actives relations, fortifiant les zélés, échauffant les tièdes, faisant des intérêts de la religion sa propre affaire. C'est ainsi qu'il écrivait à un Allemand resté fidèle au catholicisme : « Je me regarde à ce seul titre comme votre débiteur. » Si quelque prince soutient encore la cause de Rome, au milieu des défections des amis et des parents, Sadolet, avec cet amour du bien qui l'emporte souvent, lui écrit et lui propose ses services, sans même être connu de lui. Quelquefois aussi l'on croirait qu'il demande à ses illustres correspondants un appui, un encouragement à persister dans la voie qu'il a choisie. A chaque page de ses lettres au duc Georges de Saxe se trahissent et ses inquiétudes et le désir de trouver chez le prince une approbation. Il devait d'autant plus la souhaiter qu'il voyait s'évanouir un à un tous ses rêves.

Le concile ne se rassemblait pas (1). On ne pouvait s'entendre sur le choix d'un lieu de réunion. Sadolet s'affligeait de ces retards. Si jadis il avait pu avoir quelques doutes sur l'efficacité de cette assemblée et sur ses bons effets, maintenant qu'elle était annoncée, que les peuples l'attendaient, il ne pouvait envisager sans effroi l'idée d'une prorogation. « Peut-être, disait-il, l'Eglise va-t-elle perdre par là le peu de fidèles qu'elle conserve encore dans l'Allemagne irritée et presque séparée de Rome. Peu importe le lieu où l'on se réunira pourvu que tous les partis se rencontrent et qu'on essaie de la conciliation. » Mais en vain il insistait, ses protestations demeurèrent inutiles.

(1) Rome semblait n'y plus songer : « hic ego nihil adhuc parari video præter talaria ad fugam », Sad, *Epist.*, t. II, p. 457.

Une seule des espérances de Sadolet s'était réalisée. Le Pape avait pu suspendre un moment les luttes de Charles V et de François I^{er}. Dès le début de son règne, Paul III avait prétendu rester neutre, comprenant que s'il favorisait l'un des deux souverains, il s'interdirait à jamais de les réconcilier. Sur les assurances de ses légats que les princes semblaient disposés à s'entendre (1536), il prit tout-à-coup la résolution de les aller trouver lui-même pour traiter, seul avec eux, de la paix du monde; et sans souci de son âge ou de la dignité pontificale, il partit à tout risque.

Les biographes de Sadolet assurent qu'il prit à cette œuvre une grande part. Je la cherche dans les récits contemporains et ne la trouve pas. Les ambassadeurs vénitiens nous disent que le pape avait seul décidé le voyage, qu'il conduisit seul la négociation. Ils semblent, en cela, d'accord avec Sadolet lui-même. « Le pape, excellent et sage, ne se dirige pas « dans les affaires par le conseil des autres, mais par ses « propres inspirations. Vous savez, en effet, combien le Prince « nous communique peu de choses. »

D'ailleurs, les cicéroniens étaient des diplomates médiocres. Ils se sont beaucoup vantés les uns les autres, de manière à faire quelquefois illusion. Mais, excellents pour ces ambassades de la fin du XV^e. siècle, où l'on traitait de l'extradition d'un manuscrit, ils réussissaient mal dans les négociations sérieuses. Bembo, sous Léon X, échoua devant le sénat de Venise, et pourtant, de peur de perdre en route ses meilleures raisons, il en avait composé un beau discours.

Paul III ne mit pas à l'épreuve la diplomatie de Sadolet; ce fut seulement quand la paix fut impossible et qu'il fallut se borner à une trêve que le Pape prit l'avis du sacré collège. Il savait que la plupart des cardinaux étaient dévoués à l'Empereur ou au Roi, et que les hommes désintéressés y étaient les moins nombreux. Sadolet était parmi les derniers, et, dans la part restreinte que l'activité de Paul III laissait à son entourage, il s'employait avec un grand zèle. Malade pendant quatre mois, à peine avait-il été rétabli, qu'apprenant

le projet du Pontife, il s'était mis en route; repris à Plaisance par la maladie, dès qu'il avait senti quelque amélioration dans son état, il s'était fait porter à Nice en litière. Là, souffrant encore de la fièvre et très-faible, il ne voulut manquer à aucune des réunions du collège; il félicitait le Pape de sa belle résolution et l'engageait à persévérer malgré le peu d'empressement des princes à répondre à ses vœux. Il allait trouver l'Empereur et le Roi, et déployant son éloquence la plus touchante, leur parlait de la gloire, des intérêts de la chrétienté, et recommençait pour eux le plaidoyer qu'il avait adressé à Louis XII autrefois.

Son éloquence ne fut pas sans doute d'un grand poids, mais le résultat qu'il désirait était en partie atteint. Il avait vu réussir « ces saintes et salutaires négociations ». Le Pape, heureux d'avoir un instant apaisé la guerre, déclarait que son élévation au pontificat ne l'avait pas rempli de plus d'allégresse. Les puissances du monde pouvaient, sous cette joie, cacher d'autres projets, Sadolet la goûtait tout entière.

Il ne souhaitait plus que de rentrer dans la retraite. Ce n'est pas chez lui mollesse d'âme, amour épicurien du repos, mais conscience de l'inutilité de ses efforts. Qu'avait-il encore à faire à Rome où triomphaient des idées si contraires aux siennes? A quoi bon prêcher toujours l'indulgence à des hommes qui ne rêvent que la guerre? Aussi, alléguant sa santé détruite, épuisée encore par les efforts des derniers jours, il demanda et obtint la permission de retourner dans son diocèse.

Il n'y demeura pas inactif. Le monde est tout au combat contre l'hérésie, Sadolet va lutter aussi, mais à sa manière, et reprendre la propagande qu'il avait été naguère forcé d'interrompre. Nous n'avons fait qu'indiquer jusqu'ici l'esprit qu'il portait dans les débats religieux. Nous allons y revenir avec plus de détails, car ce sont là peut-être les plus belles pages de l'histoire de Sadolet. Sa conduite dans ces tristes luttes est un modèle de patience, de bonté, de tendresse évangélique.

Pendant sa courte absence, l'hérésie avait pénétré dans son diocèse, et le Pape (juillet 1539) lui avait confié les pouvoirs les plus étendus pour informer contre elle. L'Evêque laisse dormir ces armes redoutables. « Celles dont je me sers plus « volontiers, dit-il, sont moins effrayantes et plus efficaces « pour triompher des esprits qui s'égarèrent. Ce n'est pas la « terreur, la crainte des supplices, mais la vérité même, et « avant tout la douceur chrétienne qui arrache l'aveu de « l'erreur, non pas à la bouche, mais au cœur » (1). Aussi, ses efforts avaient eu bientôt un heureux succès, et sa pacifique influence s'était étendue même au-delà des étroites limites de sa juridiction. L'hérésie semblait éviter son voisinage. Il veillait sur elle, et en même temps usait de l'autorité de son titre, pour modérer le zèle des parlements de Grenoble, d'Aix et de Toulouse.

Rassuré sur le sort de son peuple, il revient à l'Allemagne. Sturm, recteur de Strasbourg, avait publié, avec une préface critique, le rapport des cardinaux au pape Paul III sur la réforme de l'Eglise, et n'avait pas épargné Sadolet lui-même (2). Sadolet ne s'indigne pas : « je n'ai pas coutume de m'irriter « contre ceux qui m'outragent, » dit-il, tout en se plaignant doucement. Il ne voit là qu'une occasion de renouer correspondance avec un des champions les plus brillants de la réforme. Sturm s'était fait une réputation par ses travaux littéraires. Aussi est-ce au nom des lettres, au nom de la culture de l'esprit et de la politesse, que Sadolet voudrait détacher de Luther l'humaniste et ses amis. Les premières lignes de la lettre s'adressent à l'érudit. Sturm a conquis le cœur du prélat par l'élégance de son style, « hoc te nomine « mirifice diligo, quod liberalibus litteris institutus, genus scri- « bendi ineptum et barbarum longe a te alienum esse voluisti. » Quel intérêt pourrait donc diviser ceux que réunissent les mêmes goûts d'esprit? Sadolet voudrait voir proclamer au nom

(1) Sad. *Epist. Pontif.*

(2) Sad., *Opera*, t. IV, p. 4.

des lettres la tolérance réciproque : « Non si sentiis quibusdam de sancta catholica fide ac monumentis majorum nostrorum inter nos differimus, quod ego facile tot jam seculorum legibus decretisque acquiesco, vos nova quædam in ecclesia commovistis..... idcirco minus consentire in bonarum litterarum societate debemus quo maxime vinculo hominum ingenuorum conjunctio continetur. » Il proteste de sa bienveillance pour Mélanchton et Bucer ; mais il s'étonne que des hommes formés par des études libérales aient pu se résoudre à semer dans leurs écrits tant d'insultes, tant d'expressions grossières. Ne devaient-ils pas laisser à Luther ces violences qui déshonorent ? Sadolet, en effet, ne peut excuser l'aigreur, les outrages, les injures mêlées à la discussion. Ce n'est pas seulement l'esprit élégant qui se révolte en lui, mais il comprend que, sous le dévouement aux textes, se cachent bien des haines, bien des ressentiments ; que si l'on pouvait désarmer la colère et obtenir un calme examen, on serait bien près de s'entendre. Si Luther entraîne toute une nation à sa suite, ce n'est pas qu'il ait mieux compris quelques passages de saint Paul ; combien de fois Luther n'a-t-il pas varié dans ses propres interprétations ? Mais c'est qu'il satisfait les tendresses et aussi les passions de l'Allemagne.

Il a su gagner son cœur, c'est par le cœur que Sadolet voudrait la reconquérir. Avec quelles précautions ne manie-t-il pas les esprits aigris ? quelles attentions délicates ! Le blâme même prend sous sa plume les formes les plus douces et les plus insinuantes. « Il m'a semblé, mon cher Sturm, que je ne retrouvais pas là votre sagesse et votre *humanité* ordinaires. »

A ses adversaires il demandait la justice, les engageant « à ne pas confondre le catholicisme tout entier dans des accusations malveillantes, exagérées. » A ses amis il recommande la mansuétude ; et ce n'est pas seulement pour les personnes, mais pour les opinions qu'il se montre ainsi tolérant. Il désire que la polémique religieuse soit animée d'un esprit bienveillant, qu'elle fuie la dureté et l'aigreur, qu'elle parle

toujours au cœur ou à la raison, qu'elle ne soit pas seulement savante, mais calme et conciliante « mansuete et comiter. » Loin de lui une science théologique « épineuse, subtile, « pleine de pièges! » Il faut, pour lui plaire, qu'elle soit « franche, claire, tirée des sources pures des saintes lettres. » Les disciples de Sadolet nous aideraient au besoin à connaître les sentiments du maître et nous ne nous étonnerons pas de lire dans un livre de controverse de Fiordibello : « Invitus in hac oratione versabor. Nihil enim tantopere « abest a natura mea quam ut cuiquam, etiam si lacessar, et si « id jure possim et vere facere, maledicam. » S'il loue avec effusion un livre d'Hermann, archevêque de Cologne, c'est qu'il croit y reconnaître « en même temps que la science des « choses saintes, un esprit apaisé, une modération singulière « dans l'enseignement et la réfutation, enfin la vraie manière chrétienne. Ce n'est pas dans les paroles, mais dans « notre caractère qu'il faut montrer notre piété. C'est en « cela que consiste la véritable imitation du Christ. Accablé « d'outrages, il n'a jamais répondu par l'outrage. Laissons « donc ces armes et soyons toujours fidèles à la charité. » (1) Et ailleurs « il convient de ne pas exciter leur insolence par « des insultes où ils triomphent eux-mêmes, mais de les « confondre par la douceur, ce qui est le propre du chrétien. »

Que de tendres ménagements, chaque fois qu'il touche à ces graves questions. « J'ai composé à Rome une défense de « l'Eglise et du sacerdoce, défense modérée, je le crois, et « qui devra satisfaire tous les bons esprits. Je souhaiterais « n'irriter personne, et ne pas semer de discordes. Je demande, je conseille la paix. Je voudrais que mes écrits « pussent ne pas déplaire aux luthériens et pourtant être « acceptés volontiers par les catholiques. » Telle est la voie droite et bonne où il marche, où il désirerait voir marcher tout le monde.

Les mêmes sentiments animent et remplissent une lettre

(1) Sad., *Epist.* IV, lib XI.

plus étendue, qu'il écrivait vers le même temps : « Belle et « artificieuse lettre, dit Bayle » ; lettre remarquable, en effet, mais où l'on n'aperçoit pas l'artifice ; Sadolet y suit naturellement l'impulsion d'un cœur tendre et vraiment chrétien qui voudrait prévenir d'irréremédiables discordes.

Calvin, après une première tentative pour s'établir à Genève, avait été forcé de quitter la ville. Sadolet croit le moment favorable pour essayer de ramener les Gênois à la foi catholique ; il adresse au conseil et au peuple une lettre longue et caressante, ou plutôt un discours dans lequel il fera l'apologie de l'Eglise (1). Ce ne sera pas une de ces apologies belliqueuses qui sont comme un défi aux adversaires. La défense du dogme y aura sa place, parce que le prélat ne veut rien abandonner de sa foi, mais nous y trouverons surtout une sorte d'exhortation paternelle, une effusion, presque une confidence. Ce n'est pas le cardinal romain que nous entendons, mais le chrétien tremblant pour ses frères, ému de leurs dangers, inquiet de voir tant d'âmes prêtes à se perdre. Il leur parle en son propre nom, et l'importance donnée au moi, qui nous faisait sourire dans les autres discours, quand nous n'y voyions qu'une imitation cicéronienne, ici devient presque touchante. Soigneux d'éviter toutes les questions irritantes, l'auteur de la lettre n'invoque pas le dogme qui divise, mais la charité qui unit. Il fait appel au cœur de ses auditeurs, à leur imagination, et non à la raison amie des discussions. Sadolet ne s'adresse pas aux doctes, comme un homme qui voudrait étaler sa science dans l'escrime théologique ; mais aux petits, aux humbles, à ceux qui sont victimes de l'esprit et de l'activité des faux docteurs : son langage est plein de bonté, de tendresse, de sollicitude pour leur repos et pour leur salut. Il y a de temps en temps du Massillon dans ces pages : quelque chose de doux et de paisible, une certaine élégance émue, parfois même des images saisissantes. Elles font songer surtout aux tentatives

(1) Sad., *Epist.* XXV, lib. XVII.

faites dans les premières années de notre siècle pour ramener les âmes à la foi. Sadolet aime, dit-il, les Gênois pour leurs bonnes relations avec son peuple; pour leur dignité politique, et leur caractère joyeux et bienveillant. (Calvin alors n'avait pas soumis Genève à ce méthodisme glacial qui devait la dominer si long-temps; elle n'était pas encore la sèche et froide Rome du calvinisme). Sa tendresse s'est alarmée en apprenant que des ennemis de l'unité chrétienne sont parvenus à séduire les habitants de Genève et vont les précipiter dans les maux qui suivent d'ordinaire les bouleversements religieux. « Je veux, continue-t-il, au nom de
« mon amour pour vous, de mon dévouement à Dieu, vous
« parler librement, à cœur ouvert, comme un frère à des
« frères, un ami à des amis. Lisez donc ma lettre avec bonne
« disposition, comme elle est écrite. »

Puis au lieu d'entrer, comme il dit lui-même, dans « des discussions subtiles, épineuses, » Sadolet déclare qu'il connaît une religion plus aimable, qui « est comprise des ignorants
« comme des doctes. Il leur montrera des vérités qui reposent
« sur l'humilité, la foi, l'obéissance à Dieu; des vérités que
« le raisonnement captieux ne donne pas, que l'amour et
« Dieu lui-même font luire au fond des âmes. »

C'est au nom de ces douces croyances qu'il parle en termes convaincus et sympathiques des destinées de l'homme, de l'ardeur qu'il doit apporter au soin de son âme; c'est en leur nom qu'il combat la doctrine de la foi sans les œuvres. Quoi, supprimera-t-on la charité? « La foi est un grand et beau
« mot, qui ne signifie pas seulement croyance et confiance,
« mais aussi espoir, désir d'obéir à Dieu, et surtout charité;
« la charité qui, dans le Christ, a brillé d'un si merveilleux
« éclat, la reine et la maîtresse des vertus chrétiennes. C'est en
« elle qu'habite, à proprement parler, l'Esprit-Saint, ou
« plutôt l'Esprit-Saint lui-même est charité, puisque Dieu
« est charité. »

Luther et ses adhérents se plaisaient à trainer dans la boue l'Eglise romaine. Sans faire allusion à ses attaques, Sadolet

défend l'Eglise en la montrant grande, belle et majestueuse dans la suite de ses docteurs, de ses martyrs, ayant pour elle son antiquité et sa longue tradition. Cette grande autorité du temps a souvent fait pâlir Luther lui-même, et seul contre tous, seul contre tant de grands noms, le hardi docteur a parfois hésité. Aussi, Sadolet n'a-t-il garde d'oublier un si imposant argument; ni les services rendus par l'Eglise, ni sa sollicitude assidue. Il la représente montrant la route, soutenant les pas du fidèle, toujours vigilante, toujours empressée; et ce qui devait ramener les âmes tendres, ayant des pardons et des consolations pour toutes les fautes, et ne délaissant jamais le malheureux pécheur. Quelle épouvante n'y a-t-il pas en effet, dans les luttes avec le désespoir, dans la désolation d'un être faible et nu, seul en présence d'un Dieu irrité! Aussi, comme Sadolet s'empresse de peindre cette douce maternité des âmes! Comme aux incertitudes, aux angoisses qu'éprouvait Luther lui-même et que devait éprouver tout homme devenu tout-à-coup le maître et le régulateur de sa croyance, il oppose la quiétude, l'heureuse confiance du chrétien qui marche dans l'humilité et dans l'obéissance; l'obéissance, cette vertu tant recommandée par le Christ, qui a promis le royaume des cieux seulement aux petits, c'est-à-dire aux humbles de cœur! Avec quelle instance Sadolet arrête l'esprit de ses lecteurs sur la pensée redoutable du choix qu'ils vont faire entre les deux doctrines!

Ainsi poursuit l'écrivain, uniquement préoccupé de l'intérêt de ceux auxquels il s'adresse, et s'attachant, en toute circonstance, à montrer ce que les dogmes de l'Eglise ont de consolant pour le cœur. Les protestants ne croyaient pas au purgatoire, au rachat des âmes par la prière. Sadolet, afin de les convertir, fait appel aux plus touchantes espérances de l'homme : « Si l'âme est immortelle, leur dit-il, la mort du corps fait-elle tout-à-coup une séparation si absolue qu'il n'y ait plus ni rapports, ni communication aucune entre les âmes des morts et celles des vivants, et que les

« premières oublient toute parenté et toutes relations avec l'humanité? »

Des sentiments analogues inspirent Sadolet quand il fait le procès aux nouveaux docteurs. Son âme affectueuse, ennemie des querelles théologiques, ne peut leur pardonner d'avoir provoqué les dissensions, les haines, et déchiré la tunique du Christ. « La religion n'est-elle pas toute en ces deux mots : paix avec Dieu, concorde avec le prochain. La marque de leur iniquité, c'est qu'ils ont brisé l'unité chrétienne. » Leur prétendue rénovation du christianisme est vaine et trompeuse, puisqu'ils procèdent par la violence et la discorde. « Le signe de la vraie religion, c'est qu'elle unit les hommes, qu'elle rassemble et gouverne dans un même esprit ceux que séparent de grands espaces. »

Le ressentiment contre ceux qu'il regarde comme les auteurs des discussions semble même altérer parfois le jugement de Sadolet. Sans regarder au fond de ces mouvements, il ne consent à y reconnaître que les plus misérables causes : la cupidité, l'esprit de dénigrement, des rancunes envieuses de moines et de théologiens, à qui l'Eglise a refusé ses dignités les plus hautes, enfin le libertinage et la gourmandise. On croirait lire les assertions téméraires de Paul Jove qui cherche les origines de la révolution religieuse, dans un débordement sensuel, dans une satisfaction donnée à tous les appétits que la religion entreprend de comprimer. Mais si la condamnation est injuste, le cœur de Sadolet n'est pas changé. Il implore de Dieu non la punition, mais le retour de ceux qu'il croit être coupables. Prompt à confesser les torts des ministres, il demande grâce pour la religion, et termine, comme il a commencé, par s'offrir tout entier à ceux dont il plaint les erreurs.

Pour bien comprendre le grand mérite de cette lettre, pour sentir tout ce qu'a d'heureux et de charmant cette bienveillance, il faut se reporter au temps, il faut songer à ce qu'étaient ces rudes mœurs. Lorsque, dans l'horrible histoire du supplice de Servet, on voit la férocité insultante qui raffine la torture, la couronne de paille mise sur la tête

du condamné; lorsqu'on voit Calvin outrager brutalement le malheureux qu'il a tourmenté, et Mélanchton applaudir et s'étonner qu'il se trouve des gens pour blâmer l'exécution : quand on songe enfin aux discussions théologiques ramassant leurs arguments dans la fange des plus grossières invectives, on se sent plus porté encore à aimer Sadolet qui ne demande que paix et union.

Au XVI^e. siècle, en effet, l'intolérance est plus forte que les hommes et que les principes les plus hautement proclamés. Luther accuse Rome d'opprimer les consciences, et il est le plus intolérant des hommes. Il sera pour les âges modernes l'apôtre de la liberté, et il ne respecte pas la liberté des autres. Si quelques-uns de ses disciples se détachent de lui, il appelle les princes à la répression et menace de mort ceux qui ne s'arrêtent pas où il s'est arrêté lui-même. On dirait qu'il fonde la liberté sans le savoir. Aussi grande est la dureté de Calvin. Le rigide réformateur semble parfois emporté par la passion seule. « Tu juges, disait un de ses amis, selon que tu « aimes ou que tu hais; et ton amour et ta haine dépendent « d'un caprice (1). »

L'appel de Sadolet n'eut pas le succès qu'il semblait mériter. Tout au plus adoucît-il un jour la rudesse de Calvin. Calvin, en effet, s'était chargé de répondre au cardinal. Il le fit avec toutes les marques d'un respect profond. Plein de ménagements pour son adversaire, il reconnaît sa candeur, et proteste qu'il n'aurait pas voulu attaquer le premier un homme qui a rendu aux lettres de tels services; mais il maintient sa doctrine et défend les ministres et lui-même contre les insinuations de Sadolet. L'apologie est vive et éloquente, et n'abandonne aucune des prétentions du protestantisme. Calvin se soumettra pourvu qu'on réussisse à le convaincre. Ramenée sur ce terrain, la question ne devait pas être sitôt tranchée.

Repoussé de Genève, Sadolet renouvelait d'un autre côté sa propagande évangélique. Un discours adressé par lui aux

(1) Bayle, *Dict. Bucer*.

Allemands pour les appeler au concile nous présenterait avec de plus longs développements les idées que nous signalions tout à l'heure. L'auteur entre cette fois plus avant dans la discussion théologique, mais il insiste de préférence sur ce qui peut toucher l'âme du peuple. Et dans le long acte d'accusation qu'il dresse contre les docteurs de l'hérésie, ce qu'il blâme avant tout, c'est le fiel et la haine dont leurs actes et leurs écrits portent la marque, c'est l'avidité des princes exploitant les scrupules religieux des populations, ce sont les discordes fomentées par l'hérésie, l'Allemagne ouverte aux infidèles, et noyée dans le sang. Le discours tout entier n'est qu'une plainte attendrie.

Semblable est encore le caractère d'une autre œuvre que nous nous contenterons de rappeler. Le prélat voulait élever un vaste monument au catholicisme, lui consacrer une grande composition dans laquelle serait retracée et glorifiée l'organisation de l'Eglise. Telle est l'intention du livre qu'il a plusieurs fois annoncé, tantôt sous ce nom : *De Edificatione catholicae Ecclesiae*; tantôt sous un autre titre : *De ordinibus et constructione* ou *Exstructione catholicae Ecclesiae*. L'ensemble de l'œuvre devait former quatre livres : deux avaient été terminés; un seul nous est parvenu. L'auteur y établit la légitimité du gouvernement de l'Eglise. Il fait l'éloge de son passé, la critique de son présent : l'éloge de ses institutions, la critique grave et mesurée de la façon dont les appliquent les contemporains de Sadolet. Préoccupé surtout du sacerdoce, il en expose dignement les devoirs en homme qui les comprend et les pratique. Il en soutient les diverses obligations contre les attaques des réformés; le célibat des prêtres fait l'objet d'un long passage. On dirait que ce livre devait être le résumé des opinions de Sadolet. On y pourrait reconnaître aisément des traits que nous avons signalés déjà, dans les lettres de l'écrivain, dans ses discours, dans le projet même de réformes soumis au pape Paul III. La forme offre des analogies et le traité nouveau présente sans cesse le même ton de discussion calme et bienveillante dans le plus doux et le plus aimable des styles.

Aussi partout où s'exercera la violence, elle rencontrera Sadolet devant elle. On sait comment, pendant de longues années, les ennemis des Vaudois furent contenus par l'humanité du cardinal, et comment la persécution attendit pour les frapper qu'il se fût éloigné de son diocèse. Son peuple ne réclamait pas moins son intervention contre des exactions sans cesse renaissantes, et le trouvait toujours prêt à braver toutes les inimitiés.

Au milieu de cette sollicitude pour son pays d'adoption, Sadolet pensait à la terre natale, au sort de l'Italie. Quelque chose manquerait à l'honneur du prélat, si la patrie n'avait aussi fait battre ce cœur ouvert à toutes les généreuses impressions. Le mot de patrie se trouve rarement dans ses lettres : mais ne l'accusons pas pour cela d'indifférence. On dirait plutôt que, désespéré à ces tristes souvenirs, il écarte par nécessité la pensée de malheurs auxquels il ne peut donner que des larmes, sans y apporter aucun remède. Mais une fois il croit l'occasion venue. Un homme qu'il estimait, et qui semblait mériter cette estime, Hercule de Gonzague, est investi d'un pouvoir, borné sans doute, mais qui peut servir d'exemple à des souverains plus puissants. Sadolet lui envoie quelques pages éloquentes sur l'Italie, sur son passé, sur l'avenir que ses princes pourraient lui assurer : des pages honnêtes, franches, animées, supérieures à ses discours, et qui rappellent le ton sur lequel il écrivait à Paul III en faveur de son peuple.

Un véritable sentiment Italien les anime. « Nous sommes » tous, dit Sadolet, fils de l'Italie, que nous devons chérir » comme une mère bien aimée. Que tous ses enfants courent » donc à sa défense. » Combien le cœur de l'écrivain n'est-il pas désolé par le spectacle de l'oppression étrangère ! Mais pour conjurer les maux du dehors, il faut d'abord corriger ceux du dedans.

Sadolet va droit au fait, sans réserve, sans ménagements. Ce qui perd l'Italie, c'est qu'elle est mal gouvernée, c'est que d'en haut descendent les mauvais exemples et la cor-

ruption. C'est que les princes traitent les peuples non comme des hommes, mais comme des troupeaux d'esclaves. L'égoïsme des princes amène l'abrutissement des peuples. « Les premiers ne voient dans le pouvoir que les voluptés, les raffinements de débauches, les demeures somptueuses et surtout les coffres bien remplis. Les autres, accablés par des fardeaux excessifs, par des exactions sans repos, épuisés, meurtris, désespérés, ont perdu tout courage et toute résolution virile. » Chaque jour la rapacité du fisc invente des tributs nouveaux; et ces richesses honteusement amassées ne vont pas servir à des intérêts publics, mais alimenter la corruption des gouvernants. Dans cette misérable poursuite de l'argent, les âmes s'abaissent. Aussi personne ne croit-il que de pareils princes soient capables de concevoir quelque grande pensée digne de leur rang, ou de faire entrevoir à la malheureuse Italie, qui n'attend plus que la mort, l'aurore d'une meilleure espérance.

Sadolet sent bien que ce qui manque à son pays, c'est l'amour du sacrifice, c'est le dévouement. « Mais pour qui se dévoueraient les sujets? Pour des princes qui les écrasent? Que le peuple ne soit pas foulé pendant la paix, qu'il puisse librement veiller à sa maison, à son champ, qu'il n'ait pas toujours devant les yeux la menace de la ruine, le pillage et quelque supplice, et au jour des périls on verra ces mêmes hommes pleins d'ardeur et prêts à sacrifier non-seulement leur fortune, mais leur personne et leur vie. Maintenant, au contraire, que peut-on attendre d'esclaves ainsi maltraités et torturés à plaisir? Comment leur parler d'honneur et d'amour de la gloire? A-t-on droit de compter sur leur sagesse dans la paix ou sur leur courage dans la guerre?... Et l'on s'étonne encore que l'Italie, depuis longtemps, se soit lassée de produire les généreux esprits et les grands cœurs qu'on rencontrait si souvent chez nos ancêtres! Qu'on ne trouve plus trace de l'antique vertu et des belles mœurs d'autrefois dans un peuple qui est pourtant de sa nature si noble et si vaillant! L'Italie serait encore ce

« qu'elle était jadis, si elle était dirigée encore par le même esprit. »

Alors Sadolet trace l'image du gouvernement qu'il rêve : plus d'exactions; qu'on laisse respirer les sujets, qu'on ne leur demande d'impôts que ce qui est nécessaire aux dépenses publiques, que le prince appelle son peuple à lui, veille au bien-être des pauvres gens, et éloigne d'eux l'injure et la famine. A l'égard des classes plus élevées, qu'il prenne des conseillers parmi les hommes intelligents et expérimentés, qu'il soit attentif à tout acte louable pour l'encourager, pour l'entourer d'honneur. En un mot, il faut par tous les moyens possibles, faire peu à peu l'éducation du peuple, le tirer de sa longue humiliation, relever les caractères, développer le sentiment de l'honneur et de la gloire, et créer à des princes honnêtes des serviteurs courageux, fidèles et prêts à tous les sacrifices, une race d'hommes qui manque à ce temps.

N'y a-t-il pas, dans chacune de ces lignes, un généreux accent, uni à une remarquable finesse d'appréciation politique, une haute sagesse et un noble sentiment patriotique? Sadolet voit clairement ce qui fait la faiblesse de l'Italie, l'égoïsme des princes, l'abaissement de l'esprit national, la vénalité et la corruption, l'avidité sans bornes, les mauvais exemples descendus d'en haut et pervertissant la foule. Il le sait et le dit vivement avec une indignation d'honnête homme, avec une grande force de conviction. Mais, à côté du mal, il place le remède, et ce remède, il ne le cherche pas dans de vaines utopies (naguères, au temps de Clément VII, il les a lui-même condamnées fortement, et s'est séparé avec éclat de ceux qui compromettaient la patrie par des entraînements irréfléchis); il le voit dans une lente et patiente régénération de l'Italie.

S'il ne déguise pas sa pensée quand il parle aux Princes, son langage ne sera ni moins franc, ni moins véhément, quand il lui faudra s'adresser au Pape. Qu'on n'attende pas de lui les molles complaisances qui perdent les causes pour ménager les personnes. Doux à l'égard des adversaires qu'il

voudrait ramener, il sait faire entendre à ses amis d'austères paroles. Conseiller respectueux et ferme de la papauté, mentor tendre, paternel, sévère au besoin, des jeunes Farnèse, il sait mêler au plus sincère dévouement l'incorruptible amour du bien et des vrais intérêts du Saint-Siège. Parfois, rappelant à Paul III les brillantes promesses de son début, où le monde croyait voir l'aurore d'une restauration catholique, il l'engage vivement à quitter les voies terrestres, pour songer à ses deux grands devoirs : le rétablissement de la paix dans le monde et la réforme de l'Église. Peut-être cette fermeté de langage est-elle moins méritoire avec Paul III qu'avec tout autre ; car Paul III supportait et appelait même la contradiction. Mais, parmi les lettres de Sadolet, il y en a de bien hardies !

C'est lui qui se charge d'apprendre aux jeunes cardinaux, Alexandre Farnèse et Ascanio Sforza, neveux du Pape, qu'ils doivent justifier, par leur conduite, les faveurs extraordinaires de la fortune, servir les nobles causes, gagner le cœur des peuples et se faire une puissance qui n'ait rien à craindre des événements (1). Sadolet, au besoin, leur rappelle d'une façon assez peu voilée les catastrophes qui ont frappé plus d'une fois les familles des Pontifes. Et lorsque, prenant auprès d'eux la défense des habitants du Comtat, sa sincérité leur paraît blessante, et la plainte trop vive, il leur répond qu'il s'est promis, dès le premier jour, de ne jamais songer à lui-même, mais au bonheur de son peuple.

Ce n'est pas seulement le présent que le Prélat juge avec cette hardiesse ; les erreurs de certains Papes, leurs empiétements sur les pouvoirs laïques, l'emportement avec lequel ils ont poursuivi leurs intérêts particuliers, ne sont pas moins nettement condamnés (2).

Aussi toutes les fois qu'il rencontre une vraie franchise, il la salue avec bonheur. Par exemple, que François Frangipani,

(1) Sadolet, *Epist.* III, lib. XII.

(2) Sadolet, *Epist.* III, lib. XI.

évêque d'Agra, ait été froidement traité par Paul III qui se plaignait de sa hauteur, Sadolet ne partage pas les colères du Pape. L'indépendance du prélat disgracié le charme. « Les hommes vous accuseront d'orgueil, lui écrit-il, c'est chose naturelle dans un temps de corruption et de mœurs serviles. Mais, loin de blâmer la sincérité, chacun devrait l'encourager; elle est si rare, et la chrétienté périt faute de bons avis. »

Sadolet n'était pas moins ardent à conseiller le bien qu'à poursuivre le mal. Son influence ne fut pas étrangère aux nominations de cardinaux les plus glorieuses pour les Farnèse. Il aurait bien voulu n'avoir pas d'autre part dans ce qui se faisait à Rome. Son diocèse le retient plus que jamais; c'est là qu'il veut achever de vivre entre ses livres, son neveu et quelques amis choisis; non plus les amis brillants d'autrefois, ces noms glorieux que répétait l'Europe, mais les amis des derniers jours, amis obscurs, plus grands par le cœur que par l'esprit, et dont les noms modestes ne sont conservés que dans les lettres du cardinal. Il n'a plus qu'un sentiment vif, sa tendresse pour son neveu, cette tendresse si entière des vieillards qui mettent toute leur âme, toute leur vie dans une affection unique. Il aime la conversation de Paul et cet esprit qu'il s'est plu à façonner lui-même. L'approbation du jeune homme est devenue nécessaire à ses moindres actes.

L'élève de Cicéron semble avoir disparu pour faire place à un disciple fervent des lettres saintes. Nous le trouvons lisant avec passion, dévorant un livre sur le péché originel; il en attend un autre sur la providence et la prédestination; il achève lui-même de pieuses compositions. Hors de ces études et des limites où il s'est enfermé, il ne voit que chagrins et qu'épouvante. L'histoire des années qu'il nous reste à parcourir n'est que l'histoire des tristesses, des déceptions et des inutiles efforts du prélat pour défendre son repos et sa tranquillité contre l'insistance du Pape : sans cesse rappelé, luttant sans cesse pour échapper à la nécessité de revenir à Rome, et dès qu'il y est rentré, s'empressant de fuir vers sa

chère solitude de Carpentras. Rien de plus affligeant que la dernière de ses lettres. Chaque ligne trahit le découragement ou une résignation qui n'est qu'impuissance à rien résoudre. Les plus tristes de ses souvenirs classiques lui reviennent à l'esprit : il ne voit plus le présent qu'à travers les phrases désolées de Cicéron tombé des honneurs, et assistant à la ruine de la république.

Aux préoccupations religieuses venaient se joindre les inquiétudes politiques. A peine Sadolet ose-t-il parler des malheurs de l'Europe de peur de remuer une plaie trop vive ! Il ne songe pas à se dire que tous les temps ont eu leurs malheurs. Les grandeurs du XVI^e. siècle ne le frappent pas. Il ne soupçonne point tout ce qui pourra sortir de la confusion du moment et ne voit que la ruine de ses espérances. Dure condition, en effet, que celle des hommes qui viennent en de pareils temps, et qui, morts trop tôt ou trop tard, n'assistent qu'aux infortunes ! « Époque maudite, époque troublée, s'écrie Sadolet, où
« tout ce que vous saisissez pour l'affermir et le restaurer,
« comme une muraille qui tombe de vétusté, se brise sous
« votre main et se réduit en poussière. » (1)

Cependant, sur une invitation pressante du Pape, il lui fallut partir pour l'Italie (1542). Le dernier mot de Sadolet, en quittant son diocèse, fut un sage conseil au chancelier de France Poyet, le conseil politique et religieux tout ensemble, de resserrer l'alliance de la France et du Saint-Siège. Rome ne retint pas long-temps Sadolet. Paul III voulait essayer une fois encore d'apaiser les inimitiés de l'empereur et du roi. Il offrit au Cardinal le titre de légat et la tâche d'aller, auprès de François I^{er}., préparer les voies à la réconciliation. Bien qu'usé déjà par l'âge et les fatigues, le Prélat accepta pourtant volontiers. Rome, en effet, ne lui offrait rien qui ne l'attristât. C'était d'abord la politique du moment, trop mêlée de considérations mondaines. « Que
« puis-je, disait tristement Sadolet, seul, ou avec si peu

(1) Sadolet, *Épist. pontif.*, édit. Lazeri.

« d'hommes. Car il en est bien peu que touchent les intérêts religieux. » Les espérances de conciliation s'éteignaient. L'Assemblée de Ratisbonne avait vu échouer les dernières tentatives faites pour réunir les deux partis. Un instant, on avait paru près de s'entendre. Les théologiens choisis par l'empereur étaient, comme Julien Pflug, les plus modérés des catholiques. G. Contareni, l'envoyé du Pape, avait proposé un compromis. Mais, repoussé par Luther, Contareni fut désavoué par le Pape, et tout espoir de paix dut être abandonné.

Le catholicisme armait de tous côtés. L'inquisition s'établissait; les académies se ferment. Les vieilles haines de parti venant au secours des divisions religieuses, les citoyens se dénonçaient les uns les autres. C'est ainsi que l'Académie de Modène fut un instant menacée. Elle avait blâmé quelques expressions des orateurs sacrés, « imperite dicta reprehenderant. » On prétendit qu'elle attaquait la religion catholique. Le péril des académiciens émut Sadolet; il les défendit, un peu timidement, leur recommanda la prudence, la soumission la plus absolue à l'Église (1), et termina lui-même cette affaire délicate, en traversant Modène pour se rendre auprès du roi.

Accueilli par François I^{er}. avec honneur, il croyait avoir réussi dans sa mission, et rentrait dans son diocèse, quand il fallut repartir. Les hésitations recommencèrent, plus vives encore que l'année précédente. Les amis de Sadolet, partisans comme lui de la conciliation, disparaissaient, et le laissaient seul. En 1541, mourut Frédéric Frégose; en 1542, Contareni. Sadolet ressentit amèrement cette perte. Il avait été attiré à lui par sa réputation. La communauté de sentiments, un même amour de la paix, avaient achevé la sympathie. Aussi ne sait-il comment donner assez d'éloges à ses vertus, assez de regrets à sa mort. « Je n'ai jamais éprouvé douleur plus grande et plus cruelle..... Ni les âges précé-

(1) V. Sadol., *Epist. II, Lettres à Castelvetro.*

« dents, ni ce siècle, n'avaient produit un homme meilleur,
« plus intègre, d'un plus grand mérite, d'une vertu plus
« haute. Sa vie a été si pieuse, si pure, si sainte ! Attaché
« à lui par la plus étroite amitié, je ne sais si je l'aimais
« ou l'admirais davantage... Mais ce qui me rend sa perte
« plus douloureuse, c'est qu'après m'être vu enlever plu-
« sieurs de mes amis dévoués, des hommes si distingués,
« il en reste bien peu aujourd'hui qui m'aiment de cœur,
« qui surtout partagent mes sentiments et mes vues sur la
« direction de la République. »

Aussi doutait-on de sa venue. Mais le Pape annonçait l'intention de faire une nouvelle tentative sur l'esprit de Charles V, et désirant voir l'Empereur qui devait passer à Bologne, il réunissait autour de lui les cardinaux qu'il savait dévoués au bien de l'État. L'espoir de contribuer à un arrangement pacifique décida Sadolet. Mais il venait à regret. Arrivé à Modène, il s'y arrête. Un projet de réunion qu'il avait imaginé a été mal compris et repoussé. Il souhaiterait revenir sur ses pas. Le Pape s'y refuse, l'appelle à Bologne, le félicite des services qu'il a rendus en France, et lui déclare que, dans l'état des affaires, il ne saurait se passer de ses conseils. Bientôt une occasion s'offrit au Prélat.

L'Empereur avait entendu parler de certains projets de Paul III, et craignant de se lier, il éludait l'entrevue, et prétendait ne pouvoir se rendre à Bologne. Plus soucieux de la dignité du Saint-Siège que du salut de la chrétienté, la plupart des cardinaux voulaient en demeurer là et disaient que le Pape ne pouvait, sans compromettre l'honneur de la papauté, aller chercher l'Empereur. Sadolet, qui ne soupçonnait pas ce qu'il pouvait y avoir d'intentions secrètes dans le voyage, qui ne songeait qu'à rendre le repos au monde, combattit vivement ces susceptibilités trop humaines et demanda que l'on poussât jusqu'à Parme. Il soutenait, avec un profond sentiment chrétien, que la dignité pour le Pontife, consistait uniquement à faire ce qui pouvait être utile et avantageux à la religion. C'est ce qu'il disait

jadis à Clément VII. Aujourd'hui encore « il n'en sait pas voir d'autre dans un homme d'église. »

Enfin son avis l'emporta et l'entrevue eut lieu à Busseto, près de Parme (1543). Sadolet, qui ne voulait croire qu'aux intentions annoncées par le Pape, faisait tous ses efforts pour calmer les ressentiments de Charles V. Mais à côté de lui s'agitaient d'autres affaires dont il n'avait pas la confiance. Trop souvent les Papes avaient sacrifié les intérêts de la chrétienté aux intérêts de ces puissances éphémères qui, écloses à l'ombre d'un pouvoir sénile, rêvaient la conquête d'une partie de l'Italie : et le nom de la religion était devenu entre leurs mains comme une sorte d'instrument puissant qu'on pouvait à volonté prendre ou laisser. Paul III, à son tour, semblait absorbé par les préoccupations mesquines d'un établissement pour sa famille. Déjà, dès la trêve de Nice, on lui avait attribué des pensées secrètes pour l'agrandissement des siens. Cette fois, on disait qu'il avait proposé à Charles V d'abandonner le Milanais sans pourtant le donner à François I^{er}, et d'en faire don à Octave Farnèse, gendre de l'Empereur. On a refusé de croire à ces négociations : cependant elles ressortent clairement d'une lettre de Sadolet.

Bientôt, en effet, nous le voyons s'éloigner désespéré, et dans une lettre à J.-B. Speciano (1) exposer ses chagrins et les causes de son départ. Il a hésité d'abord à se retirer, craignant de paraître trahir la confiance du Pape ; mais il est las de voir qu'on ne tient aucun compte de ses avertissements. « La papauté quitte les voies chrétiennes... On s'abandonne aux passions sans frein, à la fortune, aux entreprises téméraires. Les princes se précipitent en aveugles dans les résolutions les plus funestes pour eux-mêmes et pour la religion. Tandis qu'ils devraient défendre et diriger la chrétienté, ils semblent ne désirer que la ruine et la destruction des nations dont Dieu leur avait confié le salut. Oublieux de l'utilité publique, ils poursuivent seulement leurs propres avantages...

(1) V. Sadolet, *Epist.* 6, lib. XVI.

« On les dirait payés par les ennemis du nom chrétien pour
« en précipiter la ruine. Dans cet incendie qui dévore notre
« race, tous accourent moins pour porter secours, que pour
« prendre leur part du pillage. Fallait-il aussi venir partager
« les dépouilles?... Plutôt mourir mille fois. J'ai donc pris le
« seul parti honorable.... Je me retire dans des lieux où le
« nom et les actes des Pelopides ne pourront arriver jusqu'à
« mes oreilles. »

Sadolet espérait reprendre ses travaux interrompus. Mais qu'était devenu cet auditoire complaisant qui recevait avec respect et avec des transports de joie ses moindres écrits? Maintenant ses compositions religieuses étaient froidement accueillies. Chaque mot, disait-il, est discuté. Et des œuvres d'un autre genre, retour à ses anciennes études, n'avaient pas un succès plus heureux.

Charles V venait enfin de conclure la paix avec François I^{er}. (1544, 18 septembre). Sadolet voulut saisir cette occasion pour rivaliser avec Pline et écrire aussi son *Panegyrique*. Il composa donc en l'honneur de l'empereur un magnifique discours, qu'il recommandait instamment aux soins du futur cardinal Granvelle. Mais Charles qui se plaignait jadis de ne pouvoir comprendre un orateur latin et goûter tous les mérites de sa harangue, paraît avoir été médiocrement touché du présent.

Sadolet en gémit. Les temps étaient bien changés; il s'étonnait parfois et ne se reconnaissait plus. Un portugais lui a dédié un poème latin. Il lui répond avec tristesse : « Je vois
« que rien ne vous manque des élégances, des grâces, de la
« pureté de la langue latine. Tous ces mérites sont oubliés,
« méconnus parmi nous, presque passés de mode. Vous qui
« êtes né hors du Latium, vous les reproduisez si bien, que le
« Latium semble avoir émigré chez vous. »

Des chagrins plus graves venaient l'assaillir. On n'est pas impunément doux et tolérant dans une époque de combats. Sadolet avait trouvé des adversaires implacables qui attristaient ses derniers jours. Le zèle avec lequel il avait soutenu

les intérêts de son peuple lui avait fait des partisans des abus autant d'ennemis, qui le calomniaient auprès du maître. Des serviteurs infidèles avaient mal exécuté ses ordres (1). Lassé de tant d'attaques, décidé à ne point lutter, Sadolet résolut de se démettre de son évêché entre les mains de son neveu à qui depuis long-temps il était destiné. Le vieux cardinal ne demandait qu'une grâce bien modeste et bien humble; qu'on les exemptât tous deux des dépenses ordinaires; « si mes mérites ne sont suffisants pour l'obtenir, je « penserai recevoir une faveur; mais nous sommes tout-à-
« fait hors d'état de faire une dépense d'importance. » Libre de ces soins, il croyait toucher enfin à ce port tant désiré, une vieillesse respectée, libre de toutes charges, occupée d'études, à ces heures calmes et honorables dont son maître avait tracé le séduisant tableau. Mais il ne jouit pas long-temps du repos, un nouvel appel du Pape vint l'en arracher.

La paix conclue entre les princes permettait enfin de rassembler le concile. Jusqu'alors on avait pu croire que ce n'était qu'une sorte de machine de guerre, dont chacun se servait tour à tour et à sa manière, l'Empereur pour effrayer le Pape, le Pape pour rassurer les fidèles. Sadolet lui-même, cessant d'y croire, ne comptait plus que sur l'intervention de Dieu.

Mais cette fois le projet était sérieux, et le Pape pressait la venue de Sadolet. Sadolet s'excusa d'abord sur sa pauvreté. Il l'avouait hautement et pouvait le faire, car c'était un titre d'honneur pour lui. Nous avons vu comme il avait volontairement refusé toutes les occasions de fortune. Le titre dont l'avait revêtu Paul III, avait porté le trouble dans ses affaires. Pour soutenir sa dignité, il contracta des dettes. Ses dernières années en furent remplies d'embarras. Il se trouvait dans cette situation où sont tous les honnêtes gens qui n'ont pas voulu faire fortune, et qui se sont laissé affubler un jour d'une des charges du monde. Imprudents qui ont

(1) Sad. Epist. ad. Al. Farnesium.

consenti un instant à sortir de l'obscurité et de la retraite qui doivent abriter toujours les honnêtes et volontaires pauvretés !

Il y a quelque chose de triste et de touchant dans la lettre où Sadolet expose au Pape sa situation, dans l'aveu de ce dénûment après une vie passée dans des charges importantes, aveu fait simplement, sans volonté d'attendrir, sans désir de se glorifier.

« Ma situation est telle que je ne puis me tenir à la cour ni me mettre en voyage pour quatre jours seulement avec l'équipage nécessaire à un bien pauvre cardinal, un ben mediocre cardinale » tant sont faibles et chétives mes ressources !..... et je n'entrevois pas même l'espoir ou le moyen de sortir de cette position. Je n'ai plus rien sous le ciel qui m'appartienne en propre, et que, s'il fallait emprunter encore (ressource bien pénible à mon âge), je puisse donner en gage et comme garantie à mes créanciers, si ce n'est une vigne que je possède à Rome et qui n'est pas même tout-à-fait libre d'hypothèques (1). »

S'il ne s'agissait, ajoute-t-il, que d'aller au concile, rien de tout cela ne pourrait l'arrêter. Comme il ne veut pas s'y présenter dans un appareil sordide, à la dérision de son titre, il demanderait à s'y présenter comme un pauvre évêque avec quelques serviteurs seulement. Il n'oserait se montrer ainsi dans Rome, mais au concile cette simplicité même, la pauvreté, la frugalité, le cortège peu nombreux devraient paraître honorables. Il accepterait volontiers pour le service de Dieu une pareille incommodité, et dût-il y perdre la vie, il voudrait faire ce saint voyage.

Cependant le pape avait renouvelé trois fois son appel toujours plus pressant. Sadolet dut obéir.

Rome lui réservait le plus flatteur accueil. Le peuple, la cour lui faisaient honneur. On le comparait à ce qu'il y avait de plus glorieux dans le sacré collège. Le prélat profitait de ces

(1) V. Sad., *Epist. ad Paulum III*, et *lettere Ital.*

marques de considération pour continuer son apostolat, répétant dans les conversations, dans les réunions de cardinaux qu'il fallait vaillamment revenir à l'antique sainteté chrétienne.

Mais il croyait peu à l'effet de ses propres paroles, et tandis que l'Eglise se préparait à se relever par des moyens héroïques, se donnait une milice puissante, prête à la guerre, et engageait vigoureusement la bataille contre l'hérésie, Sadolet semblait étranger à toutes ces grandes ou terribles choses. On dirait un homme d'un autre temps, que ce doux rêveur égaré parmi ces personnages ardents à l'action.

Son cœur était resté dans son diocèse ; de loin il veillait sur lui, désignait au pasteur de son choix des prédicateurs qui appelaient la foule autour d'eux, et s'attendrissait en pensant à l'union, au calme de ce petit peuple. Son seul désir était de rejoindre bientôt ses bien-aimés, ses frères. Le séjour de Rome lui pesait plus que jamais. « Je n'aime plus rien, écrivait-il, que la solitude et le silence. Ce n'est plus même Carpentras que je rêve, ni St.-Félix, ni ma maison des champs, mais un lieu solitaire en quelque coin du monde, où je puisse déposer tous les soucis et toutes les inquiétudes de ce temps et de ces événements. »

En effet, le déchirement du christianisme était complet. Les protestants se montraient plus que jamais attachés à leurs opinions, et le concile de Trente venait de proclamer la séparation et d'inaugurer des siècles de combat.

Le pape se précipitait dans les affaires du siècle, faisait la guerre à l'empereur et appelait à lui tous les mécontents.

Enfin, les derniers amis de Sadolet mouraient. Ce fut d'abord Vittoria Colonna, puis Bembo son ami le plus cher (fév. 1547). Avec quelle effusion Sadolet ne célèbre-t-il pas ses vertus éclatantes, sa probité, la douceur de son commerce, son humanité sans égale ! Ce n'était pas seulement un collègue, mais un frère bien-aimé dont cinquante-quatre années avaient éprouvé l'affection.

Sadolet, comme abandonné de tous, n'avait plus qu'à mourir ; il ne tarda pas à rejoindre ceux qu'il avait perdus. Sa

mort (oct. 1547) fut pieuse et calme comme avait été sa vie : son dernier vœu fut pour son église, qu'il recommandait à son neveu.

« Il y eut des gens, dit un biographe du Cardinal, qui attribuèrent sa mort au poison. On avait voulu par là, pensaient-ils, le punir de liaisons formées avec les ennemis du catholicisme (1). » L'historien, qui rapporte ce bruit, refuse d'y croire, et nous partageons volontiers son opinion. Mais il y a dans cette supposition même comme une sorte de dernier et funèbre hommage à la mémoire de Sadolet. Il semblait que la violence ne crût pas pouvoir s'exercer librement, tant que vivrait le plus aimable des apôtres de la douceur.

La perte de Sadolet devait affliger ceux-là même qui apportaient d'autres idées au gouvernement de l'Église. Parmi ceux qui prononcèrent son éloge on remarque le nom du cardinal Caraffa. Caraffa n'était peut-être pas le meilleur appréciateur du mérite de notre prélat, et il dut laisser volontairement de côté une bonne part des louanges qui lui étaient dues. Mais Sadolet était de ces hommes rares qui ne rencontrent pas de détracteurs.

(1) Alf. Ciaconius, *Vitæ et res gestæ Pont. Rom. et S. R. E. Cardinal. ab A. Oldoino recognitæ*, art. SADOLET.

CONCLUSION.

Nous venons de retracer simplement les principaux traits de la vie de Sadolet. Bien souvent nous nous sommes abstenu d'un éloge mérité, afin de laisser les faits parler seuls, convaincu qu'ils suffisaient pour donner du Prélat une belle et touchante idée. Sadolet, en effet, est l'un des hommes du XVI^e. siècle qui ont le plus honoré l'Église et leur temps. Il représente mieux que personne les plus généreuses aspirations des grands esprits de cet âge, c'est-à-dire la passion du beau, le sentiment et l'amour de l'harmonie : ordre, convenance, harmonie en littérature, conciliation en politique, en philosophie, en religion ; conciliation des hommes, et conciliation des doctrines. Ses panégyristes pouvaient louer également en lui l'homme, le prêtre, l'écrivain.

L'écrivain était, aux yeux des contemporains, le plus glorieux soutien de l'antiquité retrouvée, le rival des anciens ; éloge qui résumait alors tous les autres. Ces compositions si vantées, nous les avons étudiées : peut-être même, nous y sommes nous un peu longuement arrêté ; mais des œuvres qui furent admirées par un siècle entier ne sauraient être complètement indifférentes : et, après les avoir lues, nous avons dû les juger avec quelque sévérité.

Mais, si nous n'avons pu avoir pour le mérite de l'écrivain les complaisances enthousiastes de son temps, nous avons, sans réserve, admiré l'homme. Que nous l'ayons suivi dans la vie privée, ou dans les fonctions diverses de son ministère ; que nous soyons descendu dans son cœur,

et que nous ayons observé le travail moral qui s'y accomplissait, nous n'avons eu à signaler que d'honorables intentions, et de nobles actes.

Évêque, il est pénétré du sentiment de ses devoirs, humble, soumis, plein de charité ardente. Sadolet fait songer à nos grands prélats du XVII^e. siècle, il est leur prédécesseur légitime et direct, plus doux encore peut-être et plus conciliant. Né parmi eux, il aurait pu être leur rival en éloquence. Il y a de la témérité, sans doute, à chercher ce qu'eût été un homme dans un autre temps et dans des conditions différentes. Cependant il est permis de supposer que, si Sadolet eût trouvé autour de lui autant de foi religieuse qu'en trouvèrent Bossuet et Fénelon ; si, au lieu de se donner tout aux discussions du dogme, le XVI^e. siècle eût consacré son éloquence au pacifique développement de la morale chrétienne ; si le culte du latin eût fait place à l'emploi d'une langue vulgaire, savante et complète, notre écrivain eût pu se placer au premier rang des orateurs religieux. Il y a dans sa lettre aux Genevois toutes les qualités d'un bon sermon, toutes celles qui font un prédicateur excellent : l'onction, la chaleur, l'amour de son auditoire et des vérités qu'on enseigne. Il n'aurait pas cherché les discussions dogmatiques, ni les subtilités ; mais il aurait su parler au cœur.

Il rêve déjà l'union harmonieuse, que notre XVII^e. siècle seul accomplira, entre l'antiquité classique et la tradition chrétienne ; et réunit, comme Fénelon, comme Bossuet, à l'orthodoxie religieuse les études philosophiques.

En présence des tentatives violentes des novateurs pour corriger les abus, et ramener le monde à une foi plus vraiment chrétienne, Sadolet avait voulu aussi tenter une réforme, mais une réforme lente, progressive, par une sorte d'amélioration intérieure, par un travail de l'âme sur elle-même. Il prétendait renouveler la foi, en réveillant le spiritualisme. Nous avons vu comme il le prêchait à la société sensuelle de son temps.

Arrivé librement à une croyance plus pure que celle de

la plupart de ses contemporains, Sadolet n'essaiera pas de l'imposer aux autres. Il aime l'Évangile et les vérités qu'il annonce, et n'en parle jamais qu'avec une vive tendresse, une conviction profonde ; mais il croit trop à la supériorité de la loi qu'il pratique, pour se défier de son triomphe ; pour ne pas repousser bien loin, avec horreur, les armes de la violence. Combien sa religion n'est-elle pas aimable ! Ce n'est pas ce catholicisme jaloux, qui invoque plus volontiers le Dieu des vengeances que le Dieu de paix ; mais un catholicisme large et tolérant, qui rappelle à lui tous les égarés, et a toujours les bras ouverts pour tous les repentirs. La plupart des contemporains défendent la religion comme une institution politique ; Sadolet, comme une loi faite seulement pour les âmes.

Son éducation païenne n'a pas été étrangère à ce résultat. C'est après avoir étudié son âme à la seule lueur de la raison humaine qu'il vient, docile et convaincu, se ranger à l'obéissance chrétienne, non par colère, par ressentiment contre lui-même, avec les emportements des conversions inattendues ; mais il y a été amené doucement, régulièrement, par un progrès insensible et naturel. Il ne croit pas que le christianisme soit venu faire la guerre à la raison, mais la soutenir quand elle faiblit, la compléter, lui donner une plus abondante lumière. Et voyez quel fruit exquis est sorti de cette double étude ! Aussi pieux que le plus intolérant, aussi tolérant que le plus incrédule, Sadolet nous présente peut-être le plus pur et le plus aimable caractère du XVI^e siècle.

C'est le type le plus parfait de l'humaniste (avec tous les sens que le mot laisse entendre et supposer). Poussant l'amour des lettres jusqu'au point où cet amour devient une vertu et nous apprend à détester toutes les bassesses, à rêver toutes les perfections, il voit dans ces études la culture de l'esprit, du cœur et des manières, et montre par chacun des actes de sa vie quel profit sérieux en peuvent retirer de nobles âmes. Savant sans pédantisme, chrétien sans intolérance, philosophe sans orgueil, il croit à tout ce que les lettres en-

seignent, à ces vertus délicates qui ne naissent pas seulement du cœur, et où l'intelligence réclame aussi sa part. Bembo l'a peint en peu de mots : « *Incredibilis in eo viro summa cum morum animique severitate, comitas æquabilitasque conjuncta* ; » quelque chose de grave et de doux en même temps, une sévérité extrême dans les mœurs et dans l'âme, avec une bonté et une égalité d'humeur incomparables. On ne saurait dire quelle vertu a manqué à Sadolet. Ce n'est ni la parfaite innocence de la vie, ni le désintéressement, ni la bienveillance affectueuse pour ceux qui l'entourent, ni la modestie et la défiance de soi-même, ni l'absence de jalousie littéraire. Il ne sait ce que c'est que la brigade ; heureux quand les honneurs vont trouver les autres, il ne les demande ni pour lui, ni pour sa famille. Celle-ci a trouvé toujours en lui l'appui, le protecteur le plus dévoué ; mais indulgent avec les étrangers, il est sévère à l'égard des siens, ce qui est la marque des caractères dignes et fiers, et n'appelle sur ses neveux les faveurs du Pape que lorsqu'ils les ont gagnées bien légitimement.

Passionné pour tout ce qui est beau, s'il se publie quelque livre qui révèle un grand talent ou un grand caractère, il court à l'auteur, lui demande son amitié, lui offre ses services. Il a toujours un éloge pour toute bonne action. De chacune des pages qu'il a écrites, de ces œuvres qu'on ne lit plus, s'exhale un parfum d'honnêteté et de bon vouloir qui réjouit l'âme.

Plein d'une bienveillance universelle, « Je l'ai vu, nous dit Fiordibello (qui pendant de longues années d'intimité a pu pénétrer au fond de sa pensée), je l'ai vu plus affligé des maux de la chrétienté, plus heureux des prospérités publiques, que touché de sa propre fortune. »

Mais cette mansuétude n'est pas de la faiblesse, elle n'exclut pas au besoin la vigueur. Tendre pour les personnes, il est impitoyable pour les actions mauvaises. Doux aux petits, il sait être ferme avec les puissants, d'une fermeté qui va parfois jusqu'à la rudesse, tant est vif en lui le sentiment du devoir !

Sa droiture d'âme , que rien ne peut faire fléchir , poursuit le mal en tout lieu , quelque élevé qu'il soit , conseille le bien , essaie d'empêcher les fautes , au risque d'être indiscret ou téméraire.

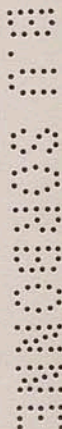
Sa douceur l'a fait comparer à Fénelon. Il y a , en effet , entre eux quelques traits communs qui prêtent au rapprochement. Tous deux ont eu également l'amour des lettres , le culte de l'antiquité ; tous deux , dignitaires de l'Eglise , ont vu à un moment donné leurs opinions condamnées par elle , et tous deux se sont soumis. Tous deux ont porté dans l'exercice de leur ministère , une bonté indulgente , une charité , qui gagnaient les cœurs. Mais comme la plupart des comparaisons , celle-ci manque de vérité quand on la regarde de près. Sadolet n'a pas la séduction native qui rayonnait autour de Fénelon , et que ses ennemis même , comme Saint-Simon , étaient obligés de reconnaître tout en la dénigrant. Sadolet nous présente quelque chose de plus austère , moins d'attrait et plus de solidité peut-être. Fénelon possède une distinction de grand seigneur qu'il porte partout , dans son hospitalité de Cambrai , comme dans les moindres phrases qu'il écrit : Sadolet , plus simple , nous attache par sa seule honnêteté. La grâce de l'écrivain français n'est qu'à lui ; chez Sadolet , on voit plutôt de la politesse , une élégance apprise , dans laquelle on retrouve toujours , en quelque point , l'étude et le souvenir. Son âme est douce et bonne plus encore que tendre ; son visage même est grave et un peu sévère. Quand les idées seules sont en question , Sadolet semble incliner parfois aux duretés stoïques , et la lettre qu'il adresse au pape Paul III , pour le consoler d'un deuil de famille , rappelle en certains endroits l'âpreté de la secte. Ce n'est pas cette tendresse caressante de Fénelon qui s'épanche dans chaque ligne de ses ouvrages , et qui est le principal trait de son caractère. Sadolet n'a pas comme lui , le charme , l'effusion chrétienne. Il reste toujours autant philosophe que chrétien. On voit qu'il lui manque une flamme : il veut le bien , mais il ne sait pas le vouloir avec passion. Le calme , qui est une de ses vertus , a ôté l'éclat et le

bruit glorieux à son nom. L'ardeur qui fait les saints, les héros et les martyrs n'a pas embrasé Sadolet. Doux, il ne sait pas convertir les autres à sa douceur; bon et tolérant, il n'aide pas à la venue de la tolérance. Rien n'est par lui porté à l'héroïsme. Aussi, malgré toutes ses qualités, reste-t-il sans influence. Peut-être l'esprit pratique lui a-t-il fait défaut? Peut-être s'est-il trop long-temps arrêté dans le commerce des anciens, et l'habitude de vivre dans le passé le laisse-t-elle parfois désarmé pour les nécessités de la vie moderne? Sa longue retraite, jointe à ses études, lui a presque donné l'horreur des affaires, l'a enfermé dans le culte de l'idéal; et quand, descendu de ces sommets, il veut vivre avec ses contemporains, il souffre et désespère de son temps. Son progrès est tout personnel, et ne se communique pas. Pour remuer la foule, il faut d'autres qualités plus fortes, violentes au besoin, et non cette sagesse calme et égale qui fuit toute extrémité. Cette lente et paisible étude ne suffisait pas à réchauffer la foi. Pour secouer la corruption, pour enseigner le mépris du luxe et des sensualités, ce n'était pas assez du désintéressement et de l'usage réglé de la richesse. Il y fallait de brusques renoncements, et la pauvreté glorieusement affichée au milieu des splendeurs de Rome.

Mais si Sadolet n'est point allé jusqu'au grand, il est du moins arrivé au bien, lorsque le bien était plus difficile qu'en aucun temps. Personne n'a mieux connu le prix de la modération. Il est la modération même; il fut modéré en tout point, dans la politique, dans la littérature, comme dans les questions religieuses; et cette parfaite mesure n'est-elle pas la parfaite raison?

Si Sadolet ne fut pas un saint, ce fut du moins un sage formé par la science antique, avec quelque chose d'achevé que lui donna le christianisme.

Enfin il a surtout, et c'est ce qui fait son honneur incontestable, il a aimé la paix. Habitué à vivre dans un monde supérieur, avec les purs esprits, parmi les pensées les plus hautes, là où tout est accord, beauté, grandeur, sérénité, il a



horreur des querelles et des discordances, mérite rare dans le XVI^e. siècle, le siècle des violents, où l'abus de la force se mêle à toute chose, où les plus grands comme les plus séduisants caractères portent la tache originelle. Au milieu de ces rudes personnages on est heureux de rencontrer un caractère aimable dont la douceur a été le signe distinctif, et à qui l'on peut appliquer les mots : *Beati mites, beati pacifici!* Sans cesse, en effet, nous l'avons vu préoccupé d'établir la paix dans le monde. Ce fut sa pensée de chaque jour, ce sera le dernier trait que nous marquerons dans son histoire.



Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 30 août 1856,

Par le Doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J.-VICT. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

Pour le Vice-Recteur,

L'Inspecteur de l'Académie,

DESROZIERS.